RPJCB

THÉATRE

DE

VOLTAIRE.

TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE FOURNIER.

PARIS,

J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
rue Hautefeuille, n° 27.

XI. — 1803.

RP

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 29 auguste 1748.

ACTEURS.

Sémiramis, reine de Babylone.
Arzace ou Ninias, fils de Sémiramis.
Azéma, princesse du sang de Bélus.
Assur, prince du sang de Bélus.
Oroès, grand-prêtre.
Otane, ministre attaché à Sémiramis.
Mitrane, ami d'Arzace.
Cédar, attaché à Assur.
Gardes, mages, esclaves, suite.

La scène est à Babylone.

SÉMIRAMIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un vaste péristyle, au fond duquel est le palais de Sémiramis. Les jardins en terrasse sont élevés au-dessus du palais. Le temple des mages est à droite, et un mausolée à gauche, orné d'obélisques.

SCÈNE I.

Deux esclaves portent une cassette dans le lointain.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Oui, Mitrane, en secret l'ordre émané du trône
Remet entre tes bras Arzace à Babylone.
Que la reine en ces lieux, brillants de sa splendeur,
De son puissant génie imprime la grandeur!

Quel art à pu former ces enceintes profondes
Où l'Euphrate égaré porte en tribut ses oudes ;
Ce temple, ces jardins dans les airs soutenus ;
Ce vaste mausolée où repose Ninus ?
Eternels monuments, moins admirables qu'elle !
C'est ici qu'à ses pieds Sémiramis m'appelle.
Les rois de l'Orient, loin d'elle prosternés,
N'ont point eu ces honneurs qui me sont destinés :
Je vais dans son éclat voir cette reine heureuse.

MITRANE.

La renommée, Arzace, est souvent bien trompeuse ;
Et peut-être avec moi bientôt vous gémirez
Quand vous verrez de près ce que vous admirez.

ARZACE.

Comment ?

MITRANE.

Sémiramis à ses douleurs livrée,
Sème ici les chagrins dont elle est dévorée :
L'horreur qui l'épouvante est dans tous les esprits.
Tantôt remplissant l'air de ses lugubres cris,
Tantôt morne, abattue, égarée, interdite,
De quelque dieu vengeur évitant la poursuite,
Elle tombe à genoux vers ces lieux retirés,
A la nuit, au silence, à la mort consacrés ;
Séjour où nul mortel n'osa jamais descendre,
Où de Ninus, mon maître, on conserve la cendre.
Elle approche à pas lents, l'air sombre, intimidé,
Et se frappant le sein de ses pleurs inondé.
A travers les horreurs d'un silence farouche,
Les noms de fils, d'époux, échappent de sa bouche :
Elle invoque les dieux ; mais les dieux irrités
Ont corrompu le cours de ses prospérités.

ARZACE.

Quelle est d'un tel état l'origine inprévue ?

MITRANE.

L'effet en est affreux, la cause est inconnue.

ARZACE.

Et depuis quand les dieux l'accablent-ils ainsi ?

MITRANE.

Depuis qu'elle ordonna que vous vinssiez ici.

ARZACE.

Moi ?

MITRANE.

Vous : ce fut, seigneur, au milieu de ces fêtes,
Quand Babylone en feu célébrait vos conquêtes ;
Lorsqu'on vit déployer ces drapeaux suspendus,
Monuments des Etats à vos armes rendus ;
Lorsqu'avec tant d'éclat l'Euphrate vit paraître
Cette jeune Azéma, la nièce de mon maître,
Ce pur sang de Bélus et de nos souverains,
Qu'aux Scythes ravisseurs ont arraché vos mains :
Ce trône a vu flétrir sa majesté suprême,
Dans des jours de triomphe, au sein du bonheur même.

ARZACE.

Azéma n'a point part à ce trouble odieux ;
Un seul de ses regards adoucirait les dieux ;
Azéma d'un malheur ne peut être la cause.
Mais de tout, cependant, Sémiramis dispose :
Son cœur en ces horreurs n'est pas toujours plongé ?

MITRANE.

De ces chagrins mortels son esprit dégagé
Souvent reprend sa force et sa splendeur première.
J'y revois tous les traits de cette âme si fière,
A qui les plus grands rois, sur la terre adorés,
Même par leurs flatteurs ne sont pas comparés.
Mais lorsque, succombant au mal qui la déchire,
Ses mains laissent flotter les rênes de l'Empire,
Alors le fier Assur, ce satrape insolent,

Fait gémir le palais sous son joug accablant.
Ce secret de l'Etat, cette honte du trône,
N'ont point encor percé les murs de Babylone.
Ailleurs on nous envie, ici nous gémissons.

ARZACE.

Pour les faibles humains quelles hautes leçons !
Que par-tout le bonheur est mêlé d'amertume !
Qu'un trouble aussi cruel m'agite et me consume !
Privé de ce mortel dont les yeux éclairés
Auraient conduit mes pas à la cour égarés,
Accusant le destin qui m'a ravi mon père,
En proie aux passions d'un âge téméraire,
A mes vœux orgueilleux sans guide abandonné,
De quels écueils nouveaux je marche environné !

MITRANE.

J'ai pleuré comme vous ce vieillard vénérable ;
Phradate m'était cher, et sa perte m'accable :
Hélas ! Ninus l'aimait, il lui donna son fils ;
Ninias, notre espoir, à ses mains fut remis.
Un même jour ravit et le fils et le père ;
Il s'imposa dès-lors un exil volontaire ;
Mais enfin son exil a fait votre grandeur.
Elevé près de lui dans les champs de l'honneur,
Vous avez à l'Empire ajouté des provinces ;
Et, placé par la gloire au rang des plus grands princes,
Vous êtes devenu l'ouvrage de vos mains.

ARZACE.

Je ne sais en ces lieux quels seront mes destins.
Aux plaines d'Arbazan quelques succès peut-être,
Quelques travaux heureux m'ont assez fait connaître ;
Et quand Sémiramis, aux rives de l'Oxus,
Vint imposer des lois à cent peuples vaincus,
Elle laissa tomber de son char de victoire
Sur mon front jeune encore un rayon de sa gloire ;

Mais souvent dans les camps un soldat honoré
Rampe à la cour des rois, et languit ignoré.
Mon père, en expirant, me dit que ma fortune
Dépendait en ces lieux de la cause commune.
Il remit dans mes mains ces gages précieux,
Qu'il conserva toujours loin des profanes yeux :
Je dois les déposer dans les mains du grand-prêtre ;
Lui seul doit en juger, lui seul doit les connaître ;
Sur mon sort en secret, je dois le consulter ;
A Sémiramis même il peut me présenter.

MITRANE.

Rarement il l'approche ; obscur et solitaire,
Renfermé dans les soins de son saint ministère,
Sans vaine ambition, sans crainte, sans détour,
On le voit dans son temple, et jamais à la cour.
Il n'a point affecté l'orgueil du rang suprême,
Ni placé sa tiare auprès du diadême ;
Moins il veut être grand, plus il est révéré.
Quelque accès m'est ouvert en ce séjour sacré ;
Je puis même, en secret, lui parler à cette heure.
Vous le verrez ici, non loin de sa demeure,
Avant qu'un jour plus grand vienne éclairer nos yeux.

SCÈNE II.

ARZACE, *seul.*

Eh ! quelle est donc sur moi la volonté des dieux ?
Que me réservent-ils ? et d'où vient que mon père
M'envoie, en expirant, au pied du sanctuaire,
Moi soldat, moi nourri dans l'horreur des combats,
Moi qu'enfin l'amour seul entraîne sur ses pas !
Aux dieux des Chaldéens quel service ai-je à rendre ?

Mais quelle voix plaintive ici se fait entendre ?
(*on entend des gémissements sortir du fond du tom*
beau, où l'on suppose qu'ils sont entendus.)
Du fond de cette tombe un cri lugubre, affreux,
Sur mon front pâlissant fait dresser mes cheveux ;
De Ninus, m'a-t-on dit, l'ombre en ces lieux habite.
Les cris ont redoublé, mon âme est interdite.
Séjour sombre et sacré, mânes de ce grand roi,
Voix puissante des dieux, que voulez-vous de moi ?

SCÈNE III.

ARZACE, LE GRAND MAGE OROÈS, SUITE D
MAGES, MITRANE.

MITRANE, *au mage Oroès.*

Oui, seigneur, en vos mains Arzace ici doit rendre
Ces monuments secrets que vous semblez attendre.

ARZACE.

Du dieu des Chaldéens pontife redouté,
Permettez qu'un guerrier, à vos yeux présenté,
Apporte à vos genoux la volonté dernière
D'un père à qui mes mains ont fermé la paupière.
Vous daignâtes l'aimer.

OROÈS.

Jeune et brave mortel,
D'un dieu qui conduit tout le décret éternel
Vous amène à mes yeux plus que l'ordre d'un père.
De Phradate à jamais la mémoire m'est chère ;
Son fils me l'est encor plus que vous ne croyez.
Ces gages précieux, par son ordre envoyés,
Où sont-ils ?

ARZACE.

Les voici.

(*Les esclaves donnent le coffre aux mages, qui le posent sur un autel.*)

OROÈS, *ouvrant le coffre, et se penchant avec respect et douleur.*

C'est donc vous que je touche,
Restes chers et sacrés, je vous vois, et ma bouche
Presse, avec des sanglots, ces tristes monuments
Qui, m'arrachant des pleurs, attestent mes serments!
Que l'on nous laisse seuls; allez : et vous, Mitrane,
De ce secret mystère écartez tout profane.

(*les mages se retirent.*)

Voici ce même sceau dont Ninus autrefois
Transmit aux nations l'empreinte de ses lois :
Je la vois, cette lettre à jamais effrayante,
Que, prête à se glacer, traça sa main mourante.
Adorez ce bandeau dont il fut couronné :
A venger son trépas ce fer est destiné,
Ce fer qui subjugua la Perse et la Médie,
Inutile instrument contre la perfidie,
Contre un poison trop sûr, dont les mortels apprêts...

ARZACE.

Ciel! que m'apprenez-vous?

OROÈS.

Ces horribles secrets
Sont encor demeurés dans une nuit profonde.
Du sein de ce sépulcre, inaccessible au monde,
Les mânes de Ninus et les dieux outragés
Ont élevé leurs voix, et ne sont point vengés.

ARZACE.

Jugez de quelle horreur j'ai dû sentir l'atteinte.
Ici même, et du fond de cette auguste enceinte,
D'affreux gémissements sont vers moi parvenus.

OROÈS.

Ces accents de la mort sont la voix de Ninus.

ARZACE.

Deux fois à mon oreille ils se sont fait entendre.

OROÈS.

Ils demandent vengeance.

ARZACE.

Il a droit de l'attendre.

Mais de qui?

OROÈS.

Les cruels dont les coupables mains
Du plus juste des rois ont privé les humains,
Ont de leur trahison caché la trame impie;
Dans la nuit de la tombe elle est ensevelie.
Aisément des mortels ils ont séduit les yeux;
Mais on ne peut tromper l'œil vigilant des dieux:
Des plus obscurs complots il perce les abymes.

ARZACE.

Ah! si ma faible main pouvait punir ces crimes!
Je ne sais; mais l'aspect de ce fatal tombeau
Dans mes sens étonnés porte un trouble nouveau.
Ne puis-je y consulter ce roi qu'on y révère?

OROÈS.

Non: le ciel le défend; un oracle sévère
Nous interdit l'accès de ce séjour de pleurs
Habité par la mort et par des dieux vengeurs.
Attendez avec moi le jour de la justice:
Il est temps qu'il arrive, et que tout s'accomplisse.
Je n'en puis dire plus; des pervers éloigné,
Je lève en paix mes mains vers le ciel indigné.
Sur ce grand intérêt, qui peut-être vous touche,
Ce ciel, quand il lui plaît, ouvre et ferme ma bouche.
J'ai dit ce que j'ai dû; tremblez qu'en ces remparts
Une parole, un geste, un seul de vos regards,
Ne trahisse un secret que mon dieu vous confie.
Il y va de sa gloire, et du sort de l'Asie,

Il y va de vos jours. Vous, mages, approchez;
Que ces chers monuments sous l'autel soient cachés.
(*La grande porte du palais s'ouvre, et se remplit de gardes. Assur paraît avec sa suite d'un autre côté.*)
Déjà le palais s'ouvre; on entre chez la reine:
Vous voyez cet Assur, dont la grandeur hautaine
Traîne ici sur ses pas un peuple de flatteurs.
A qui, dieu tout-puissant, donnez-vous les grandeurs?
O monstre!

ARZACE.

Quoi, seigneur!

OROÈS.

Adieu. Quand la nuit sombre
Sur ces coupables murs viendra jeter son ombre,
Je pourrai vous parler en présence des dieux.
Redoutez-les, Arzace, ils ont sur vous les yeux.

SCÈNE IV.

ARZACE, *sur le devant du théâtre, avec* MITRANE, *qui reste auprès de lui;* ASSUR *vers un des côtés, avec* CÉDAR *et sa suite.*

ARZACE.

De tout ce qu'il m'a dit que mon âme est émue!
Quels crimes! quelle cour! et qu'elle est peu connue!
Quoi! Ninus, quoi! mon maître est mort empoisonné!
Et je ne vois que trop qu'Assur est soupçonné.

MITRANE, *approchant d'Arzace.*

Des rois de Babylone Assur tient sa naissance;
Sa fière autorité veut de la déférence:
La reine le ménage, on craint de l'offenser;
Et l'on peut, sans rougir, devant lui s'abaisser.

ARZACE.

Devant lui ?

ASSUR, *dans l'enfoncement, à Cédar.*

Me trompé-je? Arzace à Babylone !
Sans mon ordre ! qui? lui ! tant d'audace m'étonne.

ARZACE.

Quel orgueil !

ASSUR.

Approchez : quels intérêts nouveaux
Vous font abandonner vos camps et vos drapeaux ?
Des rives de l'Oxus quel sujet vous amène ?

ARZACE.

Mes services, seigneur, et l'ordre de la reine.

ASSUR.

Quoi ! la reine vous mande ?

ARZACE.

Oui.

ASSUR.

Mais savez-vous bien
Que pour avoir son ordre on demande le mien ?

ARZACE.

Je l'ignorais, seigneur, et j'aurais pensé même
Blesser, en le croyant, l'honneur du diadème.
Pardonnez, un soldat est mauvais courtisan.
Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan,
J'ai pu servir la cour, et non pas la connaître.

ASSUR.

L'âge, le temps, les lieux, vous l'apprendront peut-être ;
Mais ici par moi seul au pied du trône admis
Que venez-vous chercher près de Sémiramis ?

ARZACE.

J'ose lui demander le prix de mon courage,
L'honneur de la servir.

ASSUR.

Vous osez davantage.
Vous ne m'expliquez pas vos vœux présomptueux :
Je sais pour Azéma vos desseins et vos feux.

ARZACE.

Je l'adore, sans doute, et son cœur où j'aspire
Est d'un prix à mes yeux au-dessus de l'Empire :
Et mes profonds respects, mon amour...

ASSUR.

Arrêtez.
Vous ne connaissez pas à qui vous insultez.
Qui, vous ! associer la race d'un Sarmate
Au sang des demi-dieux du Tigre et de l'Euphrate?
Je veux bien par pitié vous donner un avis :
Si vous osez porter jusqu'à Sémiramis
L'injurieux aveu que vous osez me faire,
Vous m'avez entendu, frémissez, téméraire :
Mes droits impunément ne sont pas offensés.

ARZACE.

J'y cours de ce pas même, et vous m'enhardissez :
C'est l'effet que sur moi fit toujours la menace.
Quels que soient en ces lieux les droits de votre place,
Vous n'avez pas celui d'outrager un soldat
Qui servit et la reine, et vous-même, et l'Etat.
Je vous parais hardi ; mon feu peut vous déplaire :
Mais vous me paraissez cent fois plus téméraire,
Vous qui, sous votre joug prétendant m'accabler,
Vous croyez assez grand pour me faire trembler.

ASSUR.

Pour vous punir peut-être ; et je vais vous apprendre
Quel prix de tant d'audace un sujet doit attendre.

ARZACE.

Tous deux nous l'apprendrons.

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS *paraît dans le fond, appuyée sur ses femmes;* OTANE, *son confident, va au-devant d'Assur.* ASSUR, ARZACE, MITRANE.

OTANE.

Seigneur, quittez ces lieux.
La reine en ce moment se cache à tous les yeux;
Respectez les douleurs de son âme éperdue.
Dieux, retirez la main sur sa tête étendue.

ARZACE.

Que je la plains!

ASSUR, *à l'un des siens.*

Sortons; et, sans plus consulter,
De ce trouble inouï songeons à profiter.
(*Sémiramis avance sur la scène.*)

OTANE, *revenant à Sémiramis.*

O reine, rappelez votre force première;
Que vos yeux, sans horreur, s'ouvrent à la lumière.

SÉMIRAMIS.

O voiles de la mort, quand viendrez-vous couvrir
Mes yeux remplis de pleurs, et lassés de s'ouvrir!
(*elle marche éperdue sur la scène, croyant voir l'ombre de Ninus.*)
Abymes, fermez-vous; fantôme horrible, arrête:
Frappe, ou cesse à la fin de menacer ma tête.
Arzace est-il venu?

OTANE.

Madame, en cette cour,
Arzace auprès du temple a devancé le jour.

SÉMIRAMIS.

Cette voix formidable, infernale, ou céleste,

Qui dans l'ombre des nuits pousse un cri si funeste,
M'avertit que le jour qu'Arzace doit venir
Mes douloureux tourments seront prêts à finir.

OTANE.

Au sein de ces horreurs goûtez donc quelque joie :
Espérez dans ces dieux dont le bras se déploie.

SÉMIRAMIS.

Arzace est dans ma cour !... Ah ! je sens qu'à son nom
L'horreur de mon forfait trouble moins ma raison.

OTANE.

Perdez-en pour jamais l'importune mémoire;
Que de Sémiramis les beaux jours pleins de gloire
Effacent ce moment heureux ou malheureux
Qui d'un fatal hymen brisa le joug affreux.
Ninus en vous chassant de son lit et du trône,
En vous perdant, madame, eût perdu Babylone.
Pour le bien des mortels vous prévîntes ses coups;
Babylone et la terre avaient besoin de vous :
Et quinze ans de vertus et de travaux utiles,
Les arides déserts par vous rendus fertiles,
Les sauvages humains soumis au frein des lois,
Les arts dans nos cités naissant à votre voix,
Ces hardis monuments que l'univers admire,
Les acclamations de ce puissant Empire,
Sont autant de témoins, dont le cri glorieux
A déposé pour vous au tribunal des dieux.
Enfin, si leur justice emportait la balance,
Si la mort de Ninus excitait leur vengeance,
D'où vient qu'Assur ici brave en paix leur courroux ?
Assur fut en effet plus coupable que vous;
Sa main, qui prépara le breuvage homicide,
Ne tremble point pourtant, et rien ne l'intimide.

SÉMIRAMIS.

Nos destins, nos devoirs étaient trop différents;

Plus les nœuds sont sacrés, plus les crimes sont grands.
J'étais épouse, Otane, et je suis sans excuse;
Devant les dieux vengeurs mon désespoir m'accuse.
J'avais cru que ces dieux justement offensés,
En m'arrachant mon fils, m'avaient punie assez;
Que tant d'heureux travaux rendaient mon diadême,
Ainsi qu'au monde entier, respectable au ciel même.
Mais depuis quelques mois ce spectre furieux
Vient affliger mon cœur, mon oreille, mes yeux.
Je me traîne à la tombe, où je ne puis descendre;
J'y révère de loin cette fatale cendre;
Je l'invoque en tremblant : des sons, des cris affreux,
De longs gémissements répondent à mes vœux.
D'un grand évènement je me vois avertie,
Et peut-être il est temps que le crime s'expie.

OTANE.

Mais est-il assuré que ce spectre fatal
Soit en effet sorti du séjour infernal?
Souvent de ses erreurs notre âme est obsédée;
De son ouvrage même elle est intimidée,
Croit voir ce qu'elle craint, et, dans l'horreur des nuits,
Voit enfin les objets qu'elle-même a produits.

SÉMIRAMIS.

Je l'ai vu; ce n'est point une erreur passagère
Qu'enfante du sommeil la vapeur mensongère;
Le sommeil, à mes yeux refusant ses douceurs,
N'a point sur mes esprits répandu ses erreurs.
Je veillais, je pensais au sort qui me menace,
Lorsqu'au bord de mon lit j'entends nommer Arzace.
Ce nom me rassurait : tu sais quel est mon cœur.
Assur depuis un temps l'a pénétré d'horreur.
Je frémis quand il faut ménager mon complice :
Rougir devant ses yeux est mon premier supplice,
Et je déteste en lui cet avantage affreux,

Que lui donne un forfait qui nous unit tous deux.
Je voudrais... mais faut-il, dans l'état qui m'opprime,
Par un crime nouveau punir sur lui mon crime ?
Je demandais Arzace, afin de l'opposer
Au complice odieux qui pense m'imposer;
Je m'occupais d'Arzace, et j'étais moins troublée.
Dans ces moments de paix, qui m'avaient consolée,
Ce ministre de mort a reparu soudain
Tout dégouttant de sang, et le glaive à la main :
Je crois le voir encor, je crois encor l'entendre.
Vient-il pour me punir ? vient-il pour me défendre ?
Arzace au moment même arrivait dans ma cour;
Le ciel à mon repos a réservé ce jour :
Cependant tout en proie au trouble qui me tue,
La paix ne rentre point dans mon âme abattue.
Je passe à tout moment de l'espoir à l'effroi.
Le fardeau de la vie est trop pesant pour moi.
Mon trône m'importune, et ma gloire passée
N'est qu'un nouveau tourment de ma triste pensée.
J'ai nourri mes chagrins sans les manifester ;
Ma peur m'a fait rougir. J'ai craint de consulter
Ce mage révéré que chérit Babylone,
D'avilir devant lui la majesté du trône,
De montrer une fois en présence du ciel
Sémiramis tremblante aux regards d'un mortel.
Mais j'ai fait en secret, moins fière ou plus hardie,
Consulter Jupiter aux sables de Lybie,
Comme si, loin de nous, le dieu de l'univers
N'eût mis la vérité qu'au fond de ces déserts ;
Le dieu qui s'est caché dans cette sombre enceinte
A reçu dès long-temps mon hommage et ma crainte ;
J'ai comblé ses autels et de dons et d'encens.
Répare-t-on le crime, hélas, par des présents ?
De Memphis aujourd'hui j'attends une réponse.

SCÈNE VI.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE.

MITRANE.

Aux portes du palais en secret on annonce
Un prêtre de l'Egypte, arrivé de Memphis.

SÉMIRAMIS.

Je verrai donc mes maux ou comblés ou finis.
Allons; cachons sur-tout au reste de l'Empire
Le trouble humiliant dont l'horreur me déchire;
Et qu'Arzace, à l'instant à mon ordre rendu,
Puisse apporter le calme à ce cœur éperdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARZACE, AZÉMA.

AZÉMA.

Arzace, écoutez-moi ; cet Empire indomté
Vous doit son nouveau lustre, et moi, ma liberté.
Quand les Scythes vaincus, réparant leurs défaites,
S'élancèrent sur nous de leurs vastes retraites,
Quand mon père en tombant me laissa dans leurs fers,
Vous seul, portant la foudre au fond de leurs déserts,
Brisâtes mes liens, remplîtes ma vengeance.
Je vous dois tout ; mon cœur en est la récompense :
Je ne serai qu'à vous. Mais notre amour nous perd.
Votre cœur généreux, trop simple et trop ouvert,
A cru qu'en cette cour, ainsi qu'en votre armée,
Suivi de vos exploits et de la renommée,
Vous pouviez déployer, sincère impunément,
La fierté d'un héros, et le cœur d'un amant.
Vous outragez Assur, vous devez le connaître ;
Vous ne pouvez le perdre, il menace, il est maître ;
Il abuse en ces lieux de son pouvoir fatal ;
Il est inexorable... il est votre rival.

ARZACE.

Il vous aime ! qui ? lui !

AZÉMA.

Ce cœur sombre et farouche,
Qui hait toute vertu, qu'aucun charme ne touche,
Ambitieux esclave, et tyran tour-à-tour,
S'est-il flatté de plaire, connaît-il l'amour?
Des rois assyriens comme lui descendue,
Et plus près de ce trône, où je suis attendue,
Il pense, en m'immolant à ses secrets desseins,
Appuyer de mes droits ses droits trop incertains.
Pour moi, si Ninias, à qui, dès sa naissance,
Ninus m'avait donnée aux jours de mon enfance;
Si l'héritier du sceptre à moi seule promis
Voyait encor le jour près de Sémiramis;
S'il me donnait son cœur avec le rang suprême,
J'en atteste l'amour, j'en jure par vous-même,
Ninias me verrait préférer aujourd'hui
Un exil avec vous, à ce trône avec lui.
Les campagnes du Scythe, et ses climats stériles,
Pleins de votre grand nom, sont d'assez doux asyles;
Le sein de ces déserts, où naquit notre amour,
Est pour moi Babylone, et deviendra ma cour.
Peut-être l'ennemi que cet amour outrage
A ce doux châtiment ne borne point sa rage.
J'ai démêlé son âme, et j'en vois la noirceur;
Le crime, où je me trompe, étonne peu son cœur.
Votre gloire déjà lui fait assez d'ombrage;
Il vous craint, il vous hait.

ARZACE.

Je le hais davantage;
Mais je ne le crains pas, étant aimé de vous.
Conservez vos bontés, je brave son courroux.
La reine entre nous deux tient au moins la balance.
Je me suis vu d'abord admis en sa présence;
Elle m'a fait sentir, à ce premier accueil,

Autant d'humanité qu'Assur avait d'orgueil;
Et relevant mon front, prosterné vers son trône,
M'a vingt fois appelé l'appui de Babylone.
Je m'entendais flatter de cette auguste voix
Dont tant de souverains ont adoré les lois;
Je la voyais franchir cet immense intervalle
Qu'a mis entre elle et moi la majesté royale:
Que j'eu étais touché! qu'elle était à mes yeux
La mortelle, après vous, la plus semblable aux dieux!

AZÉMA.

Si la reine est pour nous, Assur en vain menace;
Je ne crains rien.

ARZACE.

J'allais, plein d'une noble audace,
Mettre à ses pieds mes vœux jusqu'à vous élevés,
Qui révoltent Assur, et que vous approuvez.
Un prêtre de l'Égypte approche au moment même,
Des oracles d'Ammon portant l'ordre suprême.
Elle ouvre le billet d'une tremblante main,
Fixe les yeux sur moi, les détourne soudain,
Laisse couler des pleurs, interdite, éperdue,
Me regarde, soupire, et s'échappe à ma vue.
On dit qu'au désespoir son grand cœur est réduit,
Que la terreur l'accable, et qu'un dieu la poursuit.
Je m'attendris sur elle; et je ne puis comprendre
Qu'après plus de quinze ans, soigneux de la défendre,
Le ciel la persécute, et paraisse outragé.
Qu'a-t-elle fait aux dieux? d'où vient qu'ils ont changé?

AZÉMA.

On ne parle en effet que d'augures funestes,
De mânes en courroux, de vengeances célestes.
Sémiramis troublée a semblé quelques jours
Des soins de son Empire abandonner le cours;

Et j'ai tremblé qu'Assur, en ces jours de tristesse,
Du palais effrayé n'accablât la faiblesse.
Mais la reine a paru, tout s'est calmé soudain;
Tout a senti le poids du pouvoir souverain.
Si déja de la cour mes yeux ont quelque usage,
La reine hait Assur, l'observe, le ménage:
Ils se craignent l'un l'autre; et, tout près d'éclater,
Quelque intérêt secret semble les arrêter.
J'ai vu Sémiramis à son nom courroucée;
La rougeur de son front trahissait sa pensée;
Son cœur paraissait plein d'un long ressentiment:
Mais souvent à la cour tout change en un moment.
Retournez, et parlez.

ARZACE.

J'obéis; mais j'ignore
Si je puis à son trône être introduit encore.

AZÉMA.

Ma voix secondera mes vœux et votre espoir;
Je fais de vous aimer ma gloire et mon devoir.
Que de Sémiramis on adore l'empire,
Que l'Orient vaincu la respecte et l'admire,
Dans mon triomphe heureux j'envierai peu les siens.
Le monde est à ses pieds, mais Arzace est aux miens.
Allez. Assur paraît.

ARZACE.

Qui? ce traître? à sa vue
D'une invincible horreur je sens mon âme émue.

SCÈNE II.

ASSUR, CÉDAR, ARZACE, AZÉMA.

ASSUR, *à Cédar.*

Va, dis-je, et vois enfin si les temps sont venus
De lui porter des coups trop long-temps retenus.
(*Cédar sort.*)
Quoi! je le vois encore! il brave encor ma haine!

ARZACE.

Vous voyez un sujet protégé par sa reine.

ASSUR.

Elle a daigné vous voir : mais vous a-t-elle appris
De l'orgueil d'un sujet quel est le digne prix?
Savez-vous qu'Azéma, la fille de vos maîtres,
Ne doit unir son sang qu'au sang de ses ancêtres?
Et que de Ninias épouse en son berceau....

ARZACE.

Je sais que Ninias, seigneur, est au tombeau,
Que son père avec lui mourut d'un coup funeste;
Il me suffit.

ASSUR.

Eh bien, apprenez donc le reste.
Sachez que de Ninus le droit m'est assuré,
Qu'entre son trône et moi je ne vois qu'un degré;
Que la reine m'écoute, et souvent sacrifie
A mes justes conseils un sujet qui s'oublie;
Et que tous vos respects ne pourront effacer
Les téméraires vœux qui m'osaient offenser.

ARZACE.

Instruit à respecter le sang qui vous fit naître,
Sans redouter en vous l'autorité d'un maître,
Je sais ce qu'on vous doit, sur-tout en ces climats,

Et je m'en souviendrais, si vous n'en parliez pas.
Vos aïeux, dont Bélus a fondé la noblesse,
Sont votre premier droit au cœur de la princesse;
Vos intérêts présents, le soin de l'avenir,
Le besoin de l'Etat, tout semble vous unir.
Moi, contre tant de droits, qu'il me faut reconnaître,
J'ose en opposer un qui les vaut tous peut-être :
J'aime; et j'ajouterais, seigneur, que mon secours
A vengé ses malheurs, a défendu ses jours,
A soutenu ce trône où son destin l'appelle,
Si j'osais, comme vous, me vanter devant elle.
Je vais remplir son ordre à mon zèle commis;
Je n'en reçois que d'elle et de Sémiramis.
L'Etat peut quelque jour être en votre puissance:
Le ciel donne souvent des rois dans sa vengeance;
Mais il vous trompe au moins dans l'un de vos projets,
Si vous comptez Arzace au rang de vos sujets.

ASSUR.

Tu combles la mesure, et tu cours à ta perte.

SCÈNE III.

ASSUR, AZÉMA.

ASSUR.

Madame, son audace est trop long-temps soufferte.
Mais puis-je en liberté m'expliquer avec vous
Sur un sujet plus noble et plus digne de nous?

AZÉMA.

En est-il? mais parlez.

ASSUR.

Bientôt l'Asie entière
Sous vos pas et les miens ouvre une autre carrière :
Les faibles intérêts doivent peu nous frapper;

L'univers nous appelle, et va nous occuper.
Sémiramis n'est plus que l'ombre d'elle-même;
Le ciel semble abaisser cette grandeur suprême :
Cet astre si brillant, si long-temps respecté,
Penche vers son déclin, sans force et sans clarté.
On le voit, on murmure, et déja Babylone
Demande à haute voix un héritier du trône.
Ce mot en dit assez; vous connaissez mes droits :
Ce n'est point à l'amour à nous donner des rois.
Non qu'à tant de beautés mon âme inaccessible
Se fasse une vertu de paraître insensible;
Mais pour vous et pour moi j'aurais trop à rougir,
Si le sort de l'Etat dépendait d'un soupir;
Un sentiment plus digne et de l'un et de l'autre
Doit gouverner mon sort, et commander au vôtre.
Vos aïeux sont les miens, et nous les trahissons,
Nous perdons l'univers, si nous nous divisons.
Je puis vous étonner; cet austère langage
Effarouche aisément les grâces de votre âge;
Mais je parle aux héros, aux rois dont vous sortez,
A tous ces demi-dieux que vous représentez.
Long-temps, foulant aux pieds leur grandeur et leur cendre,
Usurpant un pouvoir où nous devons prétendre,
Donnant aux nations ou des lois, ou des fers,
Une femme imposa silence à l'univers.
De sa grandeur qui tombe affermissez l'ouvrage;
Elle eut votre beauté, possédez son courage.
L'amour à vos genoux ne doit se présenter
Que pour vous rendre un sceptre, et non pour vous l'ôter.
C'est ma main qui vous l'offre, et du moins je me flatte
Que vous n'immolez pas à l'amour d'un Sarmate

La majesté d'un nom qu'il vous faut respecter,
Et le trône du monde où vous devez monter.

AZÉMA.

Reposez-vous sur moi, sans insulter Arzace,
Du soin de maintenir la splendeur de ma race.
Je défendrai sur-tout, quand il en sera temps,
Les droits que m'ont transmis les rois dont je descends.
Je connais nos aïeux; mais après tout j'ignore
Si parmi ces héros, que l'Assyrie adore,
Il en est un plus grand, plus chéri des humains,
Que ce même Sarmate, objet de vos dédains.
Aux vertus, croyez-moi, rendez plus de justice.
Pour moi, quand il faudra que l'hymen m'asservisse,
C'est à Sémiramis à faire mes destins;
Et j'attendrai, seigneur, un maître de ses mains.
J'écoute peu ces bruits que le peuple répète,
Echos tumultueux d'une voix plus secrète.
J'ignore si vos chefs, aux révoltes poussés,
De servir une femme en secret sont lassés;
Je les vois à ses pieds baisser leur tête altière;
Ils peuvent murmurer, mais c'est dans la poussière.
Les dieux, dit-on, sur elle ont étendu leur bras:
J'ignore son offense, et je ne pense pas,
Si le ciel a parlé, seigneur, qu'il vous choisisse
Pour annoncer son ordre, et servir sa justice.
Elle règne en un mot. Et vous qui gouvernez,
Vous prenez à ses pieds les lois que vous donnez;
Je ne connais ici que son pouvoir suprême:
Ma gloire est d'obéir; obéissez de même.

SCÈNE IV.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

Obéir! ah! ce mot fait trop rougir mon front;
J'en ai trop dévoré l'insupportable affront.
Parle, as-tu réussi? Ces semences de haine,
Que nos soins en secret cultivaient avec peine,
Pourront-elles porter, au gré de ma fureur,
Les fruits que j'en attends de discorde et d'horreur?

CÉDAR.

J'ose espérer beaucoup. Le peuple enfin commence
A sortir du respect, et de ce long silence
Où le nom, les exploits, l'art de Sémiramis,
Ont enchaîné les cœurs étonnés et soumis.
On veut un successeur au trône d'Assyrie;
Et quiconque, seigneur, aime encor la patrie,
Ou qui, gagné par moi, se vante de l'aimer,
Dit qu'il nous faut un maître, et qu'il faut vous nommer.

ASSUR.

Chagrins toujours cuisants! honte toujours nouvelle!
Quoi! ma gloire, mon rang, mon destin dépend d'elle!
Quoi! j'aurais fait mourir et Ninus et son fils,
Pour ramper le premier devant Sémiramis,
Pour languir, dans l'éclat d'une illustre disgrâce,
Près du trône du monde à la seconde place!
La reine se bornait à la mort d'un époux;
Mais j'étendis plus loin ma fureur et mes coups:
Ninias, en secret privé de la lumière,
Du trône où j'aspirais m'entr'ouvrait la barrière,
Quand sa puissante main la ferma sous mes pas.

C'est en vain que, flattant l'orgueil de ses appas,
J'avais cru chaque jour prendre sur sa jeunesse
Cet heureux ascendant que les soins, la souplesse,
L'attention, le temps, savent si bien donner
Sur un cœur sans dessein, facile à gouverner.
Je connus mal cette âme inflexible et profonde;
Rien ne la put toucher que l'empire du monde.
Elle en parut trop digne, il le faut avouer:
Je suis dans mes fureurs contraint à la louer.
Je la vis retenir dans ses mains assurées
De l'Etat chancelant les rênes égarées,
Appaiser le murmure, étouffer les complots,
Gouverner en monarque, et combattre en héros.
Je la vis captiver et le peuple et l'armée.
Ce grand art d'imposer même à la renommée
Fut l'art qui sous son joug enchaîna les esprits:
L'univers à ses pieds demeure encor surpris.
Que dis-je? sa beauté, ce flatteur avantage,
Fit adorer les lois qu'imposa son courage;
Et, quand dans mon dépit j'ai voulu conspirer,
Mes amis consternés n'ont su que l'admirer.

CÉDAR.

Ce charme se dissipe, et ce pouvoir chancelle;
Son génie égaré semble s'éloigner d'elle.
Un vain remords la trouble; et sa crédulité
A depuis quelque temps en secret consulté
Ces oracles menteurs d'un temple méprisable,
Que les fourbes d'Egypte ont rendu vénérable.
Son encens et ses vœux fatiguent les autels;
Elle devient semblable au reste des mortels:
Elle a connu la crainte.

ASSUR.

Accablons sa faiblesse.
Je ne puis m'élever qu'autant qu'elle s'abaisse.

De Babylone au moins j'ai fait parler la voix :
Sémiramis enfin va céder une fois.
Le premier coup porté, sa ruine est certaine.
Me donner Azéma, c'est cesser d'être reine;
Oser me refuser, soulève ses Etats;
Et de tous les côtés le piège est sous ses pas.
Mais peut-être, après tout, quand je crois la surprendre,
J'ai lassé ma fortune à force de l'attendre.

CÉDAR.

Si la reine vous cède et nomme un héritier,
Assur de son destin peut-il se défier ?
De vous et d'Azéma l'union desirée
Rejoindra de nos rois la tige séparée.
Tout vous porte à l'Empire, et tout parle pour vous

ASSUR.

Pour Azéma sans doute il n'est point d'autre époux.
Mais pourquoi de si loin faire venir Arzace ?
Elle a favorisé son insolente audace.
Tout prêt à le punir, je me vois retenu
Par cette même main dont il est soutenu.
Prince, mais sans sujets, ministre et sans puissance,
Environné d'honneurs, et dans la dépendance,
Tout m'afflige, une amante, un jeune audacieux,
Des prêtres consultés, qui font parler leurs dieux,
Sémiramis enfin toujours en défiance,
Qui me ménage à peine, et qui craint ma présence!
Nous verrons si l'ingrate avec impunité
Ose pousser à bout un complice irrité.
(*il veut sortir.*)

SCÈNE V.

ASSUR, OTANE, CÉDAR.

OTANE.

Seigneur, Sémiramis vous ordonne d'attendre;
Elle veut en secret vous voir et vous entendre,
Et de cet entretien qu'aucun ne soit témoin.

ASSUR.

A ses ordres sacrés j'obéis avec soin,
Otane, et j'attendrai sa volonté suprême.

SCÈNE VI.

ASSUR, CÉDAR.

ASSUR.

Eh! d'où peut donc venir ce changement extrême?
Depuis près de trois mois, je lui semble odieux,
Mon aspect importun lui fait baisser les yeux,
Toujours quelque témoin nous voit et nous écoute.
De nos froids entretiens, qui lui pèsent sans doute,
Ses soudaines frayeurs interrompent le cours;
Son silence souvent répond à mes discours.
Que veut-elle me dire? ou que veut-elle apprendre?
Elle avance vers nous; c'est elle. Va m'attendre.

SCÈNE VII.

SÉMIRAMIS, ASSUR.

SÉMIRAMIS.

eigneur, il faut enfin que je vous ouvre un cœur
ui long-temps devant vous dévora sa douleur.
ai gouverné l'Asie, et peut-être avec gloire;
eut-être Babylone, honorant ma mémoire,
lettra Sémiramis à côté des grands rois.
os mains de mon Empire ont soutenu le poids.
ar-tout victorieuse, absolue, adorée,
e l'encens des humains je vivais enivrée :
ranquille, j'oubliai, sans crainte et sans ennuis,
uel degré m'éleva dans ce rang où je suis.
es dieux dans mon bonheur j'oubliai la justice ;
lle parle, je cède : et ce grand édifice,
ue je crus à l'abri des outrages du temps,
eut être raffermi jusqu'en ses fondements.

ASSUR.

adame, c'est à vous d'achever votre ouvrage,
e commander au temps, de prévoir son outrage.
ui pourrait obscurcir des jours si glorieux ?
uand la terre obéit, que craignez-vous des dieux ?

SÉMIRAMIS.

a cendre de Ninus repose en cette enceinte,
t vous me demandez le sujet de ma crainte ?
ous!

ASSUR.

Je vous avouerai que je suis indigné
u'on se souvienne encor si Ninus a regné.
raint-on après quinze ans ses mânes en colère ?

Ils se seraient vengés, s'ils avaient pu le faire.
D'un éternel oubli ne tirez point les morts.
Je suis épouvanté, mais c'est de vos remords.
Ah! ne consultez point d'oracles inutiles:
C'est par la fermeté qu'on rend les dieux faciles.
Ce fantôme inoui qui paraît en ce jour,
Qui naquit de la crainte et l'enfante à son tour,
Peut-il vous effrayer par tous ses vains prestiges?
Pour qui ne les craint point il n'est point de prodiges.
Ils sont l'appât grossier des peuples ignorants,
L'invention du fourbe, et le mépris des grands.
Mais si quelque intérêt plus noble et plus solide
Éclaire votre esprit qu'un vain trouble intimide,
S'il vous faut de Bélus éterniser le sang,
Si la jeune Azéma prétend à ce haut rang...

SÉMIRAMIS.

Je viens vous en parler. Ammon et Babylone
Demandent sans détour un héritier du trône.
Il faut que de mon sceptre on partage le faix;
Et le peuple et les dieux vont être satisfaits.
Vous le savez assez, mon superbe courage
S'était fait une loi de régner sans partage:
Je tins sur mon hymen l'univers en suspens;
Et quand la voix du peuple, à la fleur de mes ans,
Cette voix qu'aujourd'hui le ciel même seconde,
Me pressait de donner des souverains au monde;
Si quelqu'un put prétendre au nom de mon époux,
Cet honneur, je le sais, n'appartenait qu'à vous;
Vous deviez l'espérer: mais vous pûtes connaître
Combien Sémiramis craignait d'avoir un maître.
Je vous fis, sans former un lien si fatal,
Le second de la terre, et non pas mon égal.
C'était assez, seigneur; et j'ai l'orgueil de croire
Que ce rang aurait pu suffire à votre gloire.

e ciel me parle enfin ; j'obéis à sa voix :
coutez son oracle, et recevez mes lois.
Babylone doit prendre une face nouvelle,
Quand d'un second hymen allumant le flambeau,
Mère trop malheureuse, épouse trop cruelle,
Tu calmeras Ninus au fond de son tombeau. »
est ainsi que des dieux l'ordre éternel s'explique.
e connais vos desseins et votre politique ;
ous voulez dans l'Etat vous former un parti ;
ous m'opposez le sang dont vous êtes sorti.
e vous et d'Azéma mon successeur peut naître ;
ous briguez cet hymen, elle y prétend peut-être.
ais moi, je ne veux pas que vos droits et les siens,
nsemble confondus, s'arment contre les miens :
elle est ma volonté, constante, irrévocable.
'est à vous de juger si le dieu qui m'accable
laissé quelque force à mes sens interdits,
i vous reconnaissez encor Sémiramis,
i je puis soutenir la majesté du trône.
e vais donner, seigneur, un maître à Babylone.
lais soit qu'un si grand choix honore un autre ou
vous,
e serai souveraine en prenant un époux.
ssemblez seulement les princes et les mages ;
u'ils viennent à ma voix joindre ici leurs suffrages ;
e don de mon Empire et de ma liberté
st l'acte le plus grand de mon autorité ;
oin de le prévenir, qu'on l'attende en silence.
e ciel à ce grand jour attache sa clémence ;
out m'annonce des dieux qui daignent se calmer ;
lais c'est le repentir qui doit les désarmer.
royez-moi ; les remords, à vos yeux méprisables,
ont la seule vertu qui reste à des coupables.
e vous parais timide et faible ; désormais

Connaissez la faiblesse, elle est dans les forfaits.
Cette crainte n'est pas honteuse au diadême;
Elle convient aux rois, et sur-tout à vous-même:
Et je vous apprendrai qu'on peut, sans s'avilir,
S'abaisser sous les dieux, les craindre, et les servir.

SCÈNE VIII.

ASSUR, *seul.*

Quels discours étonnants! quels projets! quel langage!
Est-ce crainte, artifice, ou faiblesse, ou courage?
Prétend-elle, en cédant, raffermir ses destins?
Et s'unit-elle à moi pour tromper mes desseins?
A l'hymen d'Azéma je ne dois point prétendre!
C'est m'assurer du sien que je dois seul attendre.
Ce que n'ont pu mes soins et nos communs forfaits,
L'hommage dont jadis je flattai ses attraits,
Mes brigues, mon dépit, la crainte de sa chute,
Un oracle d'Egypte, un songe l'exécute!
Quel pouvoir inconnu gouverne les humains!
Que de faibles ressorts font d'illustres destins!
Doutons encor de tout; voyons encor la reine.
Sa résolution me paraît trop soudaine;
Trop de soins à mes yeux paraissent l'occuper:
Et qui change aisément est faible, ou veut tromper.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un cabinet du palais.

SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Otane, qui l'eût cru, que les dieux en colère
Me tendaient en effet une main salutaire,
Qu'ils ne m'épouvantaient que pour se désarmer?
Ils ont ouvert l'abyme, et l'ont daigné fermer:
C'est la foudre à la main qu'ils m'ont donné ma grâce;
Ils ont changé mon sort, ils ont conduit Arzace,
Ils veulent mon hymen; ils veulent expier,
Par ce lien nouveau, les crimes du premier.
Non, je ne doute plus que des cœurs ils disposent:
Le mien vole au-devant de la loi qu'ils m'imposent.
Arzace, c'en est fait, je me rends, et je voi
Que tu devais régner sur le monde et sur moi.

OTANE.

Arzace! lui?

SÉMIRAMIS.

Tu sais qu'aux plaines de Scythie,
Quand je vengeais la Perse et subjuguais l'Asie,
Ce héros (sous son père il combattait alors,)

Ce héros, entouré de captifs et de morts,
M'offrit en rougissant, de ses mains triomphantes,
Des ennemis vaincus les dépouilles sanglantes.
A son premier aspect tout mon cœur étonné
Par un pouvoir secret se sentit entraîné;
Je n'en pus affaiblir le charme inconcevable,
Le reste des mortels me sembla méprisable.
Assur, qui m'observait, ne fut que trop jaloux;
Dès-lors le nom d'Arzace aigrissait son courroux:
Mais l'image d'Arzace occupa ma pensée,
Avant que de nos dieux la main ne l'eût tracée,
Avant que cette voix qui commande à mon cœur
Me désignât Arzace, et nommât mon vainqueur.

OTANE.

C'est beaucoup abaisser ce superbe courage
Qui des maîtres du Gange a dédaigné l'hommage
Qui, n'écoutant jamais de faibles sentiments,
Veut des rois pour sujets, et non pas pour amants.
Vous avez méprisé jusqu'à la beauté même,
Dont l'empire accroissait votre empire suprême;
Et vos yeux sur la terre exerçaient leur pouvoir,
Sans que vous daignassiez vous en apercevoir.
Quoi! de l'amour enfin connaissez-vous les charmes?
Et pouvez-vous passer de ces sombres alarmes
Au tendre sentiment qui vous parle aujourd'hui?

SÉMIRAMIS.

Non, ce n'est point l'amour qui m'entraîne vers lui:
Mon âme par les yeux ne peut être vaincue:
Ne crois pas qu'à ce point de mon rang descendue,
Ecoutant dans mon trouble un charme suborneur,
Je donne à la beauté le prix de la valeur;
Je crois sentir du moins de plus nobles tendresses.
Malheureuse! est-ce à moi d'éprouver des faiblesses!
De connaître l'amour et ses fatales lois!

tane, que veux-tu ? je fus mère autrefois ;
les malheureuses mains à peine cultivèrent
e fruit d'un triste hymen que les dieux m'enlevèrent.
eule, en proie aux chagrins qui venaient m'alarmer,
'ayant autour de moi rien que je pusse aimer,
entant ce vide affreux de ma grandeur suprême,
l'arrachant à ma cour, et m'évitant moi-même,
ai cherché le repos dans ces grands monuments,
'une âme qui se fuit trompeurs amusements.
e repos m'échappait ; je sens que je le trouve :
e m'étonne en secret du charme que j'éprouve ;
rzace me tient lieu d'un époux et d'un fils,
t de tous mes travaux, et du monde soumis.
ue je vous dois d'encens, ô puissance céleste,
ui, me forçant de prendre un joug jadis funeste,
e préparez au nœud que j'avais abhorré,
n m'embrasant d'un feu par vous-même inspiré !

OTANE.

ais vous avez prévu la douleur et la rage
ont va frémir Assur à ce nouvel outrage ;
ar enfin il se flatte, et la commune voix
fait tomber sur lui l'honneur de votre choix :
l ne bornera pas son dépit à se plaindre.

SÉMIRAMIS.

e ne l'ai point trompé, je ne veux pas le craindre.
'ai su quinze ans entiers, quel que fût son projet,
e tenir dans le rang de mon premier sujet ;
son ambition, pour moi toujours suspecte,
e prescrivis quinze ans les bornes qu'il respecte.
e régnais seule alors : et si ma faible main
lit à ses vœux hardis ce redoutable frein,
ue pourront désormais sa brigue et son audace
ontre Sémiramis unie avec Arzace ?
ui, je crois que Ninus, content de mes remords,

Pour presser cet hymen quitte le sein des morts.
Sa grande ombre en effet, déja trop offensée,
Contre Sémiramis serait trop courroucée;
Elle verrait donner, avec trop de douleur,
Sa couronne et son lit à son empoisonneur.
Du sein de son tombeau voilà ce qui l'appelle:
Les oracles d'Ammon s'accordent avec elle;
La vertu d'Oroès ne me fait plus trembler;
Pour entendre mes lois, je l'ai fait appeler;
Je l'attends.

OTANE.

Son crédit, son sacré caractère,
Peut appuyer le choix que vous prétendez faire.

SÉMIRAMIS.

Sa voix achevera de rassurer mon cœur.

OTANE.

Il vient.

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, OROÈS.

SÉMIRAMIS.

De Zoroastre auguste successeur,
Je vais nommer un roi; vous, couronnez sa tête:
Tout est-il préparé pour cette auguste fête?

OROÈS.

Les mages et les grands attendent votre choix;
Je remplis mon devoir et j'obéis aux rois:
Le soin de les juger n'est point notre partage;
C'est celui des dieux seuls.

SÉMIRAMIS.

A ce sombre langage
On dirait qu'en secret vous condamnez mes vœux.

OROÈS.

e ne les connais pas : puissent-ils être heureux!

SÉMIRAMIS.

Iais vous interprétez les volontés célestes.
es signes que j'ai vus me seraient-ils funestes ?
ne ombre, un dieu, peut-être, à mes yeux s'est montré ;
)ans le sein de la terre il est soudain rentré.
)uel pouvoir a brisé l'éternelle barrière
)ont le ciel sépara l'enfer et la lumière ?
)'où vient que les humains, malgré l'arrêt du sort,
evienment à mes yeux du séjour de la mort ?

OROÈS.

)n ciel, quand il le faut, la justice suprême
uspend l'ordre éternel établi par lui-même ;
l permet à la mort d'interrompre ses lois
our l'effroi de la terre et l'exemple des rois.

SÉMIRAMIS.

es oracles d'Ammon veulent un sacrifice.

OROÈS.

l se fera, madame.

SÉMIRAMIS.

Eternelle justice,
ui lisez dans mon âme avec des yeux vengeurs,
e la remplissez plus de nouvelles horreurs ;
)e mon premier hymen oubliez l'infortune.
(*à Oroès qui s'éloignait.*)
evenez.

OROÈS, *revenant.*

Je croyais ma présence importune.

SÉMIRAMIS.

épondez : ce matin au pied de vos autels
rzace a présenté des dons aux immortels ?

OROÈS.

ui, ces dons leur sont chers ; Arzace a su leur plaire.

SÉMIRAMIS.

Je le crois, et ce mot me rassure et m'éclaire.
Puis-je d'un sort heureux me reposer sur lui?

OROÈS.

Arzace de l'Empire est le plus digne appui;
Les dieux l'ont amené; sa gloire est leur ouvrage.

SÉMIRAMIS.

J'accepte avec transport ce fortuné présage;
L'espérance et la paix reviennent me calmer.
Allez; qu'un pur encens recommence à fumer.
De vos mages, de vous, que la présence auguste
Sur l'hymen le plus grand, sur le choix le plus juste,
Attire de nos dieux les regards souverains.
Puissent de cet Etat les éternels destins
Reprendre avec les miens une splendeur nouvelle!
Hâtez de ce beau jour la pompe solennelle.
Allez.

SCÈNE III.

SÉMIRAMIS, OTANE.

SÉMIRAMIS.

Ainsi le ciel est d'accord avec moi;
Je suis son interprète en choisissant un roi.
Que je vais l'étonner par le don d'un Empire!
Qu'il est loin d'espérer ce moment où j'aspire!
Qu'Assur et tous les siens vont être humiliés!
Quand j'aurai dit un mot, la terre est à ses pieds.
Combien à mes bontés il faudra qu'il réponde!
Je l'épouse, et pour dot je lui donne le monde.
Enfin ma gloire est pure, et je puis la goûter.

SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, OTANE, MITRANE,
UN OFFICIER DU PALAIS.

OTANE.

Arzace à vos genoux demande à se jeter :
Daignez à ses douleurs accorder cette grâce.

SÉMIRAMIS.

Quel chagrin près de moi peut occuper Arzace !
De mes chagrins lui seul a dissipé l'horreur :
Qu'il vienne; il ne sait pas ce qu'il peut sur mon cœur.
Vous, dont le sang s'appaise, et dont la voix m'inspire,
O mânes redoutés, et vous, dieux de l'Empire,
Dieux des Assyriens, de Ninus, de mon fils,
Pour le favoriser soyez tous réunis.
Quel trouble en le voyant m'a soudain pénétrée !

SCÈNE V.

SÉMIRAMIS, ARZACE, AZÉMA.

ARZACE.

O reine, à vous servir ma vie est consacrée :
Je vous devais mon sang; et quand je l'ai versé,
Puisqu'il coula pour vous, je fus récompensé.
Mon père avait joui de quelque renommée ;
Mes yeux l'ont vu mourir commandant votre armée,
Il a laissé, madame, à son malheureux fils
Des exemples frappants, peut-être mal suivis.
Je n'ose devant vous rappeler la mémoire

Des services d'un père et de sa faible gloire,
Qu'afin d'obtenir grâce à vos sacrés genoux
Pour un fils téméraire, et coupable envers vous,
Qui, de ses vœux hardis écoutant l'imprudence,
Craint, même en vous servant, de vous faire une
offense.

SÉMIRAMIS.

Vous, m'offenser ? qui, vous ? ah ! ne le craignez pas.

ARZACE.

Vous donnez votre main, vous donnez vos Etats.
Sur ces grands intérêts, sur ce choix que vous faites,
Mon cœur doit renfermer ses plaintes indiscrètes :
Je dois dans le silence, et le front prosterné,
Attendre avec cent rois qu'un roi nous soit donné.
Mais d'Assur hautement le triomphe s'apprête;
D'un pas audacieux il marche à sa conquête;
Le peuple nomme Assur; il est de votre sang;
Puisse-t-il mériter et son nom et son rang !
Mais enfin je me sens l'âme trop élevée
Pour adorer ici la main que j'ai bravée,
Pour me voir écrasé de son orgueil jaloux.
Souffrez que loin de lui, malgré moi loin de vous,
Je retourne aux climats où je vous ai servie.
J'y suis assez puissant contre sa tyrannie,
Si des bienfaits nouveaux dont j'ose me flatter...

SÉMIRAMIS.

Ah ! que m'avez-vous dit ? vous, fuir ! vous, me
quitter !
Vous pourriez craindre Assur ?

ARZACE.

Non; ce cœur téméraire
Craint dans le monde entier votre seule colère.
Peut-être avez-vous su mes desirs orgueilleux :
Votre indignation peut confondre mes vœux.

Je tremble.

SÉMIRAMIS.

Espérez-tout; je vous ferai connaître
Qu'Assur en aucun temps ne sera votre maître.

ARZACE.

Eh bien ! je l'avouerai, mes yeux avec horreur
De votre époux en lui verraient le successeur.
Mais s'il ne peut prétendre à ce grand hyménée,
Verra-t-on à ses lois Azéma destinée?
Pardonnez à l'excès de ma présomption;
Ne redoutez-vous point sa sourde ambition ?
Jadis à Ninias Azéma fut unie;
C'est dans le même sang qu'Assur puisa la vie;
Je ne suis qu'un sujet, mais j'ose contre lui...

SÉMIRAMIS.

Des sujets tels que vous sont mon plus noble appui.
Je sais vos sentiments; votre âme peu commune
Chérit Sémiramis, et non pas ma fortune.
Sur mes vrais intérêts vos yeux sont éclairés;
Je vous en fais l'arbitre, et vous les soutiendrez.
D'Assur et d'Azéma je romps l'intelligence;
J'ai prévu les dangers d'une telle alliance;
Je sais tous ses projets, ils seront confondus.

ARZACE.

Ah ! puisque ainsi mes vœux sont par vous entendus,
Puisque vous avez lu dans le fond de mon âme...

AZÉMA, *arrive avec précipitation.*

Reine, j'ose à vos pieds...

SÉMIRAMIS, *relevant Azéma.*

Rassurez-vous, madame :
Quel que soit mon époux, je vous garde en ces lieux
Un sort et des honneurs dignes de vos aïeux.
Destinée à mon fils, vous m'êtes toujours chère,
Et je vous vois encore avec des yeux de mère.

Placez-vous l'un et l'autre avec ceux que ma voix
A nommés pour témoins de mon auguste choix.
(*à Arzace.*)
Que l'appui de l'Etat se range auprès du trône.

SCÈNE VI.

Le cabinet où était Sémiramis fait place à un grand salon magnifiquement orné. Plusieurs officiers, avec les marques de leurs dignités, sont sur des gradins. Un trône est placé au milieu du salon. Les satrapes sont auprès du trône. Le grand-prêtre entre avec les mages. Il se place debout entre Assur et Arzace. La reine est au milieu avec Azéma et ses femmes. Des gardes occupent le fond du salon.

OROÈS.

Princes, mages, guerriers, soutiens de Babylone,
Par l'ordre de la reine en ces lieux rassemblés,
Les décrets de nos dieux vous seront révélés :
Ils veillent sur l'Empire; et voici la journée
Qu'à de grands changements ils avaient destinée.
Quel que soit le monarque et quel que soit l'époux
Que la reine ait choisi pour l'élever sur nous,
C'est à nous d'obéir.... J'apporte, au nom des mages,
Ce que je dois aux rois, des vœux et des hommages,
Des souhaits pour leur gloire, et sur-tout pour l'Etat.
Puissent ces jours nouveaux de grandeur et d'éclat
N'être jamais changés en des jours de ténèbres,
Ni ces chants d'alégresse en des plaintes funèbres!

AZÉMA.

Pontife, et vous, seigneurs, on va nommer un roi :

Ce grand choix, tel qu'il soit, peut n'offenser que moi.
Mais je naquis sujette, et je le suis encore;
Je m'abandonne aux soins dont la reine m'honore;
Et, sans oser prévoir un sinistre avenir,
Je donne à ses sujets l'exemple d'obéir.

ASSUR.

Quoi qu'il puisse arriver, quoi que le ciel décide,
Que le bien de l'Etat à ce grand jour préside.
Jurons tous par ce trône, et par Sémiramis,
D'être à ce choix auguste aveuglément soumis,
D'obéir sans murmure au gré de sa justice.

ARZACE.

Je le jure; et ce bras armé pour son service,
Ce cœur à qui sa voix commande après les dieux,
Ce sang dans les combats répandu sous ses yeux,
Sont à mon nouveau maître avec le même zèle
Qui sans se démentir les anima pour elle.

OROÈS.

De la reine et des dieux j'attends les volontés.

SÉMIRAMIS.

Il suffit; prenez place; et vous, peuple, écoutez.
(*elle s'assied sur le trône.*)
Azéma, Assur, le grand-prêtre, Arzace, prennent leurs places: elle continue:
Si la terre, quinze ans de ma gloire occupée,
Révéra dans ma main le sceptre avec l'épée,
Dans cette même main qu'un usage jaloux
Destinait au fuseau sous les lois d'un époux;
Si j'ai, de mes sujets surpassant l'espérance,
De cet Empire heureux porté le poids immense,
Je vais le partager pour le mieux maintenir,
Pour étendre sa gloire aux siècles à venir,
Pour obéir aux dieux dont l'ordre irrévocable

Fléchit ce cœur altier si long-temps indomtable.
Ils m'ont ôté mon fils; puissent-ils m'en donner
Qui, dignes de me suivre et de vous gouverner,
Marchant dans les sentiers que fraya mon courage,
Des grandeurs de mon règne éternisent l'ouvrage!
J'ai pu choisir, sans doute, entre des souverains;
Mais ceux dont les Etats entourent mes confins,
Ou sont mes ennemis, ou sont mes tributaires:
Mon sceptre n'est point fait pour leurs mains étrangères,
Et mes premiers sujets sont plus grands à mes yeux
Que tous ces rois vaincus par moi-même ou par eux.
Bélus naquit sujet; s'il eut le diadême,
Il le dut à ce peuple, il le dut à lui-même.
J'ai par les mêmes droits le sceptre que je tiens.
Maîtresse d'un Etat plus vaste que les siens,
J'ai rangé sous vos lois vingt peuples de l'aurore,
Qu'au siècle de Bélus on ignorait encore.
Tout ce qu'il entreprit, je le sus achever.
Ce qui fonde un Etat le peut seul conserver.
Il vous faut un héros digne d'un tel Empire,
Digne de tels sujets, et, si j'ose le dire,
Digne de cette main qui va le couronner,
Et du cœur indomté que je vais lui donner.
J'ai consulté les lois, les maîtres du tonnerre,
L'intérêt de l'Etat, l'intérêt de la terre:
Je fais le bien du monde en nommant un époux.
Adorez le héros qui va régner sur vous;
Voyez revivre en lui les princes de ma race.
Ce héros, cet époux, ce monarque est Arzace.
(*elle descend du trône, et tout le monde se lève.*)

AZÉMA.

Arzace! ô perfidie!

ASSUR.

O vengeance! ô fureurs!

ARZACE, *à Azéma.*

h! croyez....

OROÈS.

Juste ciel ! écartez ces horreurs !

MIRAMIS, *avançant sur la scène, et s'adressant aux mages.*

ous, qui sanctifiez de si pures tendresses,
enez sur les autels garantir nos promesses;
inus et Ninias vous sont rendus en lui.
(*le tonnerre gronde, et le tombeau paraît s'ébranler.*)
el ! qu'est-ce que j'entends ?

OROÈS.

Dieux ! soyez notre appui.

SÉMIRAMIS.

ciel tonne sur nous : est-ce faveur ou haine ?
âce, dieux tout-puissants! qu'Arzace me l'obtienne.
nels funèbres accents redoublent mes terreurs !
tombe s'est ouverte : il paraît... Ciel!... je meurs...
(*l'ombre de Ninus sort de son tombeau.*)

ASSUR.

ombre de Ninus même ! ô dieux ! est-il possible ?

ARZACE.

bien ! qu'ordonnes-tu ? parle-nous, dieu terrible.

ASSUR.

rle.

SÉMIRAMIS.

Veux-tu me perdre ? ou veux-tu pardonner ?
st ton sceptre et ton lit que je viens de donner ;
ge si ce héros est digne de ta place.
nonce ; j'y consens.

L'OMBRE, *à Arzace.*

Tu régneras, Arzace ;
is il est des forfaits que tu dois expier.

Dans ma tombe, à ma cendre il faut sacrifier.
Sers et mon fils et moi; souviens-toi de ton père:
Ecoute le pontife.

ARZACE.

Ombre que je révère,
Demi-dieu dont l'esprit anime ces climats,
Ton aspect m'encourage et ne m'étonne pas.
Oui, j'irai dans ta tombe au péril de ma vie.
Achève; que veux-tu que ma main sacrifie?
(*l'ombre retourne de son estrade à la porte du tombeau.*)
Il s'éloigne; il nous fuit!

SÉMIRAMIS.

Ombre de mon époux,
Permets qu'en ce tombeau j'embrasse tes genoux,
Que mes regrets....

L'OMBRE, *à la porte du tombeau.*

Arrête, et respecte ma cendre;
Quand il en sera temps, je t'y ferai descendre:
(*le spectre rentre, et le mausolée se referme.*)

ASSUR.

Quel horrible prodige!

SÉMIRAMIS.

O peuples, suivez-moi;
Venez tous dans ce temple, et calmez votre effroi.
Les mânes de Ninus ne sont point implacables;
S'ils protègent Arzace, ils me sont favorables:
C'est le ciel qui m'inspire et qui vous donne un roi;
Venez tous l'implorer pour Arzace et pour moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente le vestibule du temple.

SCÈNE I.

ARZACE.

N'irritez point mes maux, ils m'accablent assez.
Cet oracle est affreux plus que vous ne pensez.
Des prodiges sans nombre étonnent la nature.
Le ciel m'a tout ravi; je vous perds.

AZÉMA.

Ah! parjure!
Va, cesse d'ajouter aux horreurs de ce jour
L'indigne souvenir de ton perfide amour.
Je ne combattrai point la main qui te couronne,
Les morts qui t'ont parlé, ton cœur qui m'abandonne.
Des prodiges nouveaux qui me glacent d'effroi,
Ta barbare inconstance est le plus grand pour moi.
Achève; rends Ninus à ton crime propice;
Commence ici par moi ton affreux sacrifice:
Frappe, ingrat.

ARZACE.

C'en est trop: mon cœur désespéré
Contre ces derniers traits n'était point préparé.
Vous voyez trop, cruelle, à ma douleur profonde,
Si ce cœur vous préfère à l'Empire du monde.
Ces victoires, ce nom, dont j'étais si jaloux,

Vous en étiez l'objet ; j'avais tout fait pour vous ;
Et mon ambition, au comble parvenue,
Jusqu'à vous mériter avait porté sa vue.
Sémiramis m'est chère ; oui, je dois l'avouer ;
Votre bouche avec moi conspire à la louer.
Nos yeux la regardaient comme un dieu tutélaire
Qui de nos chastes feux protégeait le mystère.
C'est avec cette ardeur, et ces yeux épurés,
Que peut-être les dieux veulent être adorés.
Jugez de ma surprise au choix qu'a fait la reine ;
Jugez du précipice où ce choix nous entraîne ;
Apprenez tout mon sort.

AZÉMA.

Je le sais.

ARZACE.

Apprenez
Que l'Empire ni vous ne me sont destinés.
Ce fils qu'il faut servir, ce fils de Ninus même,
Cet unique héritier de la grandeur suprême...

AZÉMA.

Eh bien ?

ARZACE.

Ce Ninias, qui, presque en son berceau,
De l'hymen avec vous alluma le flambeau,
Qui naquit à-la-fois mon rival et mon maître...

AZÉMA.

Ninias !

ARZACE.

Il respire, il vient, il va paraître.

AZÉMA.

Ninias ! juste ciel ! Eh quoi ! Sémiramis !

ARZACE.

Jusqu'à ce jour trompée, elle a pleuré son fils.

AZÉMA.

Ninias est vivant !

ARZACE.

C'est un secret encore
Renfermé dans le temple, et que la reine ignore.

AZÉMA.

Mais Ninus te couronne, et sa veuve est à toi.

ARZACE.

Mais son fils est à vous; mais son fils est mon roi;
Mais je dois le servir. Quel oracle funeste!

AZÉMA.

L'amour parle, il suffit; que m'importe le reste?
Ses ordres plus certains n'ont point d'obscurité;
Voilà mon seul oracle, il doit être écouté.
Ninias est vivant! Eh bien! qu'il reparaisse;
Que sa mère à mes yeux attestant sa promesse,
Que son père avec lui rappelé du tombeau,
Rejoignent ces liens formés dans mon berceau;
Que Ninias, mon roi, ton rival, et ton maître,
Ait pour moi tout l'amour que tu me dois peut-être:
Viens voir tout cet amour devant toi confondu;
Vois fouler à mes pieds le sceptre qui m'est dû.
Où donc est Ninias? quel secret, quel mystère
Le dérobe à ma vue, et le cache à sa mère?
Qu'il revienne, en un mot; lui, ni Sémiramis,
Ni ces mânes sacrés que l'enfer a vomis,
Ni le renversement de toute la nature,
Ne pourront de mon âme arracher le parjure.
Arzace, c'est à toi de te bien consulter:
Vois si ton cœur m'égale, et s'il m'ose imiter.
Quels sont donc ces forfaits que l'enfer en furie,
Que l'ombre de Ninus ordonne qu'on expie?
Cruel, si tu trahis un si sacré lien,
Je ne connais ici de crime que le tien.
Je vois de tes destins le fatal interprète,
Pour te dicter leurs lois, sortir de sa retraite:

Le malheureux amour, dont tu trahis la foi,
N'est point fait pour paraître entre les dieux et toi.
Va recevoir l'arrêt dont Ninus nous menace;
Ton sort dépend des dieux, le mien dépend d'Arzace.
(*elle sort.*)

ARZACE.

Arzace est à vous seule. Ah! cruelle! arrêtez.
Quel mélange d'horreurs et de félicités!
Quels étonnants destins l'un à l'autre contraires!...

SCÈNE II.

ARZACE, OROÈS, *suivi des mages.*

OROÈS, *à Arzace.*

Venez, retirons-nous vers ces lieux solitaires;
Je vois quel trouble affreux a dû vous pénétrer:
A de plus grands assauts il faut vous préparer.
(*aux mages.*)
Apportez ce bandeau d'un roi que je révère;
Prenez ce fer sacré, cette lettre.
(*Les mages vont chercher ce que le grand-prêtre demande.*

ARZACE.

O mon père!
Tirez-moi de l'abyme où mes pas sont plongés!
Levez le voile affreux dont mes yeux sont chargés!

OROÈS.

Le voile va tomber, mon fils; et voici l'heure
Où, dans sa redoutable et profonde demeure,
Ninus attend de vous, pour appaiser ses cris,
L'offrande réservée à ses mânes trahis.

ARZACE.

Quel ordre! quelle offrande! et qu'est-ce qu'il desire?

Qui, moi ! venger Ninus, et Ninias respire !
Qu'il vienne, il est mon roi, mon bras va le servir.

OROÈS.

Son père a commandé ; ne sachez qu'obéir.
Dans une heure, à sa tombe, Arzace, il faut vous rendre,
(*il donne le diadême et l'épée à Ninias.*)
Armé du fer sacré que vos mains doivent prendre,
Ceint du même bandeau que son front a porté,
Et que vous-même ici vous m'avez présenté.

ARZACE.

Du bandeau de Ninus !

OROÈS.

Ses mânes le commandent :
C'est dans cet appareil, c'est ainsi qu'ils attendent
Ce sang qui, devant eux, doit être offert par vous.
Ne songez qu'à frapper, qu'à servir leur courroux :
La victime y sera ; c'est assez vous instruire.
Reposez-vous sur eux du soin de la conduire.

ARZACE.

S'il demande mon sang, disposez de ce bras.
Mais vous ne parlez point, seigneur, de Ninias ;
Vous ne me dites point comment son père même
Me donnerait sa femme avec son diadême ?

OROÈS.

Sa femme, vous ! la reine ! ô ciel ! Sémiramis !
Eh bien ! voici l'instant que je vous ai promis.
Connaissez vos destins, et cette femme impie.

ARZACE.

Grands dieux !

OROÈS.

De son époux elle a tranché la vie.

ARZACE.

Elle ! la reine !

OROÈS.

Assur, l'opprobre de son nom,
Le détestable Assur a donné le poison.

ARZACE, *après un peu de silence.*

Ce crime dans Assur n'a rien qui me surprenne;
Mais croirai-je en effet qu'une épouse, une reine,
L'amour des nations, l'honneur des souverains,
D'un attentat si noir ait pu souiller ses mains?
A-t-on tant de vertus après un si grand crime?

OROÈS.

Ce doute, cher Arzace, est d'un cœur magnanime;
Mais ce n'est plus le temps de rien dissimuler:
Chaque instant de ce jour est fait pour révéler
Les effrayants secrets dont frémit la nature:
Elle vous parle ici; vous sentez son murmure;
Votre cœur, malgré vous, gémit épouvanté.
Ne soyez plus surpris si Ninus irrité
Est monté de la terre à ces voûtes impies:
Il vient briser des nœuds tissus par les furies;
Il vient montrer au jour des crimes impunis;
Des horreurs de l'inceste il vient sauver son fils:
Il parle, il vous attend; Ninus est votre père;
Vous êtes Ninias; la reine est votre mère.

ARZACE.

De tous ces coups mortels en un moment frappé,
Dans la nuit du trépas je reste enveloppé.
Moi, son fils? moi?

OROÈS.

Vous-même: en doutez-vous encore?
Apprenez que Ninus, à sa dernière aurore,
Sûr qu'un poison mortel en terminait le cours,
Et que le même crime attentait sur vos jours;
Qu'il attaquait en vous les sources de la vie,
Vous arracha mourant à cette cour impie.

Assur, comblant sur vous ses crimes inouis,
Pour épouser la mère, empoisonna le fils.
Il crut que, de ses rois exterminant la race,
Le trône était ouvert à sa perfide audace;
Et lorsque le palais déplorait votre mort,
Le fidèle Phradate eut soin de votre sort.
Ces végétaux puissants qu'en Perse on voit éclore,
Bienfaits nés dans ses champs de l'astre qu'elle adore,
Par les soins de Phradate avec art préparés,
Firent sortir la mort de vos flancs déchirés:
De son fils qu'il perdit il vous donna la place;
Vous ne fûtes connu que sous le nom d'Arzace:
Il attendait le jour d'un heureux changement.
Dieu, qui juge les rois, en ordonne autrement.
La vérité terrible est du ciel descendue,
Et du sein des tombeaux la vengeance est venue.

ARZACE.

Dieu! maître des destins, suis-je assez éprouvé!
Vous me rendez la mort dont vous m'avez sauvé.
Eh bien! Sémiramis!... oui, je reçus la vie
Dans le sein des grandeurs et de l'ignominie.
Ma mère.... ô ciel! Ninus! ah! quel aveu cruel!
Mais si le traître Assur était seul criminel,
S'il se pouvait....

OROÈS *prenant la lettre et la lui donnant.*

Voici ces sacrés caractères,
Ces garants trop certains de ces cruels mystères;
Le monument du crime est ici sous vos yeux:
Douterez-vous encor?

ARZACE.

Que ne le puis-je, ô dieux!
Donnez, je n'aurai plus de doute qui me flatte;
Donnez.

(*il lit.*)

« Ninus mourant au fidèle Phradate.

« Je meurs empoisonné ; prenez soin de mon fils ;
« Arrachez Ninias à des bras ennemis :
« Ma criminelle épouse.. .»

OROÈS.

En faut-il davantage ?
C'est de vous que je tiens cet affreux témoignage.
Ninus n'acheva point ; l'approche de la mort
Glaça sa faible main qui traçait votre sort.
Phradate en cet écrit vous apprend tout le reste ;
Lisez : il vous confirme un secret si funeste.
Il suffit, Ninus parle, il arme votre bras,
De sa tombe à son trône il va guider vos pas ;
Il veut du sang.

ARZACE, *après avoir lu.*

O jour trop fécond en miracles !
Enfer, qui m'as parlé, tes funestes oracles
Sont plus obscurs encore à mon esprit troublé
Que le sein de la tombe où je suis appelé.
Au sacrificateur on cache la victime ;
Je tremble sur le choix.

OROÈS.

Tremblez, mais sur le crime.
Allez ; dans les horreurs dont vous êtes troublé,
Le ciel vous conduira comme il vous a parlé.
Ne vous regardez plus comme un homme ordinaire ;
Des éternels décrets sacré dépositaire,
Marqué du sceau des dieux, séparé des humains,
Avancez dans la nuit qui couvre vos destins.
Mortel, faible instrument des dieux de vos ancêtres,
Vous n'avez pas le droit d'interroger vos maîtres.
A la mort échappé, malheureux Ninias,
Adorez, rendez grâce, et ne murmurez pas.

SCÈNE III.

ARZACE, MITRANE.

ARZACE.

Non, je ne reviens point de cet état horrible !
Sémiramis ma mère ! ô ciel ! est-il possible !

MITRANE, *arrivant.*

Babylone, seigneur, en ce commun effroi,
Ne peut se rassurer qu'en revoyant son roi.
Souffrez que le premier je vienne reconnaître
Et l'époux de la reine, et mon auguste maître.
Sémiramis vous cherche; elle vient sur mes pas :
Je bénis ce moment qui la met dans vos bras.
Vous ne répondez point; un désespoir farouche
Fixe vos yeux troublés, et vous ferme la bouche;
Vous pâlissez d'effroi; tout votre corps frémit.
Qu'est-ce qui s'est passé? qu'est-ce qu'on vous a dit?

ARZACE.

Fuyons vers Azéma.

MITRANE.

Quel étonnant langage !
Seigneur, est-ce bien vous? faites-vous cet outrage
Aux bontés de la reine, à ses feux, à son choix,
A ce cœur qui pour vous dédaigna tant de rois?
Son espérance en vous est-elle confondue?

ARZACE.

Dieux ! c'est Sémiramis qui se montre à ma vue !
O tombe de Ninus ! ô séjour des enfers !
Cachez son crime et moi dans vos gouffres ouverts.

SCÈNE IV.

SÉMIRAMIS, ARZACE, OTANE.

SÉMIRAMIS.

On n'attend plus que vous ; venez, maître du monde :
Son sort, comme le mien, sur mon hymen se fonde.
Je vois avec transport ce signe révéré,
Qu'a mis sur votre front un pontife inspiré ;
Ce sacré diadême, assuré témoignage
Que l'enfer et le ciel confirment mon suffrage.
Tout le parti d'Assur, frappé d'un saint respect,
Tombe à la voix des dieux, et tremble à mon aspect :
Ninus veut une offrande, il en est plus propice ;
Pour hâter mon bonheur, hâtez ce sacrifice.
Tous les cœurs sont à nous ; tout le peuple applaudit :
Vous régnez, je vous aime ; Assur en vain frémit.

ARZACE, *hors de lui.*

Assur ! allons .. il faut dans le sang du perfide...
Dans cet infâme sang lavons son parricide ;
Allons venger Ninus.....

SÉMIRAMIS.

Qu'entends-je ? juste ciel !
Ninus !

ARZACE, *d'un air égaré.*

Vous m'avez dit que son bras criminel
(*revenant à lui.*)
Avait... que l'insolent s'arme contre sa reine ;
Et n'est-ce pas assez pour mériter ma haine ?

SÉMIRAMIS.

Commencez la vengeance en recevant ma foi.

ARZACE.

Mon père !

SÉMIRAMIS.

Ah ! quels regards vos yeux lancent sur moi !
Arzace, est-ce donc là ce cœur soumis et tendre
Qu'en vous donnant ma main j'ai cru devoir attendre ?
Je ne m'étonne point que ce prodige affreux,
Que les morts, déchaînés du séjour ténébreux,
De la terreur en vous laissent encor la trace ;
Mais j'en suis moins troublée en revoyant Arzace.
Ah ! ne répandez pas cette funeste nuit
Sur ces premiers moments du beau jour qui me luit.
Soyez tel qu'à mes pieds je vous ai vu paraître
Lorsque vous redoutiez d'avoir Assur pour maître.
Ne craignez point Ninus, et son ombre en courroux.
Arzace, mon appui, mon secours, mon époux ;
Cher prince...

ARZACE, *se détournant.*

C'en est trop : le crime m'environne...
Arrêtez.

SÉMIRAMIS.

A quel trouble, hélas ! il s'abandonne,
Quand lui seul à la paix a pu me rappeler.

ARZACE.

Sémiramis.....

SÉMIRAMIS.

Eh bien ?

ARZACE.

Je ne puis lui parler :
Fuyez-moi pour jamais, ou m'arrachez la vie.

SÉMIRAMIS.

Quels transports ! quels discours ! qui, moi ! que je vous fuie ?
Eclaircissez ce trouble insupportable, affreux,

Qui passe dans mon âme, et fait deux malheureux.
Les traits du désespoir sont sur votre visage;
De moment en moment vous glacez mon courage;
Et vos yeux alarmés me causent plus d'effroi
Que le ciel et les morts soulevés contre moi.
Je tremble en vous offrant ce sacré diadème;
Ma bouche en frémissant prononce : Je vous aime;
D'un pouvoir inconnu l'invincible ascendant
M'entraîne ici vers vous, m'en repousse à l'instant;
Et, par un sentiment que je ne puis comprendre,
Mêle une horreur affreuse à l'amour le plus tendre.

ARZACE.

Haïssez-moi.

SÉMIRAMIS.

Cruel! non, tu ne le veux pas.
Mon cœur suivra ton cœur, mes pas suivront tes pas.
Quel est donc ce billet que tes yeux pleins d'alarmes
Lisent avec horreur et trempent de leurs larmes?
Contient-il les raisons de tes refus affreux?

ARZACE.

Oui.

SÉMIRAMIS.

Donne.

ARZACE.

Ah! je ne puis... osez-vous?...

SÉMIRAMIS.

Je le veux.

ARZACE.

Laissez-moi cet écrit horrible et nécessaire...

SÉMIRAMIS.

D'où le tiens-tu?

ARZACE.

Des dieux.

SÉMIRAMIS.

Qui l'écrivit?

ARZACE.

Mon père.

SÉMIRAMIS.

Que me dis-tu ?

ARZACE.

Tremblez.

SÉMIRAMIS.

Donne : apprends-moi mon sort.

ARZACE.

Cessez... à chaque mot vous trouveriez la mort.

SÉMIRAMIS.

N'importe; éclaircissez ce doute qui m'accable;
Ne me résistez plus, ou je vous crois coupable.

ARZACE.

Dieux, qui conduisez tout, c'est vous qui m'y forcez !

SÉMIRAMIS, *prenant le billet.*

Pour la dernière fois, Arzace, obéissez.

ARZACE.

Eh bien ! que ce billet soit donc le seul supplice
Qu'à son crime, grand dieu, réserve ta justice !
(*Sémiramis lit.*)
Vous allez trop savoir, c'en est fait.

SÉMIRAMIS, *à Otane.*

Qu'ai-je lu ?
Soutiens-moi, je me meurs...

ARZACE.

Hélas ! tout est connu !

SÉMIRAMIS, *revenant à elle, après un long silence.*

Eh bien ! ne tarde plus, remplis ta destinée;
Punis cette coupable et cette infortunée;
Etouffe dans mon sang mes détestables feux.
La nature trompée est horrible à tous deux.
Venge tous mes forfaits; venge la mort d'un père;
Reconnais-moi, mon fils; frappe, et punis ta mère.

ARZACE.

Que ce glaive plutôt épuise ici mon flanc
De ce sang malheureux formé de votre sang!
Qu'il perce de vos mains ce cœur qui vous révère,
Et qui porte d'un fils le sacré caractère!

SÉMIRAMIS, *se jetant à genoux.*

Ah! je fus sans pitié; sois barbare à ton tour;
Sois le fils de Ninus en m'arrachant le jour:
Frappe. Mais quoi! tes pleurs se mêlent à mes larmes!
O Ninias! ô jour plein d'horreur et de charmes!...
Avant de me donner la mort que tu me dois,
De la nature encor laisse parler la voix;
Souffre au moins que les pleurs de ta coupable mère
Arrosent une main si fatale et si chère.

ARZACE.

Ah! je suis votre fils, et ce n'est pas à vous,
Quoi que vous ayez fait, d'embrasser mes genoux.
Ninias vous implore, il vous aime, il vous jure
Les plus profonds respects, et l'amour la plus pure.
C'est un nouveau sujet, plus cher et plus soumis;
Le ciel est appaisé, puisqu'il vous rend un fils:
Livrez l'infâme Assur au dieu qui vous pardonne.

SÉMIRAMIS.

Reçois, pour te venger, mon sceptre et ma couronne;
Je les ai trop souillés.

ARZACE.

Je veux tout ignorer;
Je veux avec l'Asie encor vous admirer.

SÉMIRAMIS.

Non; mon crime est trop grand.

ARZACE.

Le repentir l'efface.

SÉMIRAMIS.

Ninus t'a commandé de régner en ma place;

ains ses mânes vengeurs.

ARZACE.

Ils seront attendris
es remords d'une mère et des larmes d'un fils.
tane, au nom des dieux, ayez soin de ma mère,
t cachez, comme moi, cet horrible mystère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

SÉMIRAMIS, OTANE.

OTANE.

Songez qu'un dieu propice a voulu prévenir
Cet effroyable hymen, dont je vous vois frémir.
La nature étonnée à ce danger funeste,
En vous rendant un fils, vous arrache à l'inceste.
Des oracles d'Ammon les ordres absolus,
Les infernales voix, les mânes de Ninus,
Vous disaient que le jour d'un nouvel hyménée
Finirait les horreurs de votre destinée;
Mais ils ne disaient pas qu'il dût être accompli.
L'hymen s'est préparé, votre sort est rempli;
Ninias vous révère. Un secret sacrifice
Va contenter des dieux la facile justice:
Ce jour si redouté fera votre bonheur.

SÉMIRAMIS.

Ah! le bonheur, Otane, est-il fait pour mon cœur?
Mon fils s'est attendri; je me flatte, j'espère
Qu'en ces premiers moments la douleur d'une mère
Parle plus hautement à ses sens oppressés
Que le sang de Ninus, et mes crimes passés.
Mais peut-être bientôt, moins tendre et plus sévère
Il ne se souviendra que du meurtre d'un père.

OTANE.

ue craignez-vous d'un fils? quel noir pressentiment!

SÉMIRAMIS.

a crainte suit le crime, et c'est son châtiment.
e détestable Assur sait-il ce qui se passe?
'a-t-on rien attenté? sait-on quel est Arzace?

OTANE.

on; ce secret terrible est de tous ignoré:
e l'ombre de Ninus l'oracle est adoré;
es esprits consternés ne peuvent le comprendre.
omment servir son fils? pourquoi venger sa cendre?
n l'ignore, on se tait. On attend ces moments
ù, fermé sans réserve au reste des vivants,
e lieu saint doit s'ouvrir pour finir tant d'alarmes.
e peuple est aux autels; vos soldats sont en armes.
Azéma, pâle, errante, et la mort dans les yeux,
eille autour du tombeau, lève les mains aux cieux.
Ninias est au temple, et d'une âme éperdue
e prépare à frapper sa victime inconnue.
Dans ses sombres fureurs Assur enveloppé
'assemble les débris d'un parti dissipé:
e ne sais quels projets il peut former encore.

SÉMIRAMIS.

Ah! c'est trop ménager un traître que j'abhorre;
Qu'Assur chargé de fers en vos mains soit remis:
Otane, allez livrer le coupable à mon fils
Mon fils appaisera l'éternelle justice
En répandant du moins le sang de mon complice:
Qu'il meure; qu'Azéma, rendue à Ninias,
Du crime de mon règne épure ces climats.
Tu vois ce cœur, Ninus, il doit te satisfaire;
Tu vois du moins en moi des entrailles de mère.
Ah! qui vient dans ces lieux à pas précipités?
Que tout rend la terreur à mes sens agités!

SCÈNE II.

SÉMIRAMIS, AZÉMA.

AZÉMA.

Madame, pardonnez si, sans être appelée,
De mortelles frayeurs trop justement troublée,
Je viens avec transport embrasser vos genoux.

SÉMIRAMIS.

Ah, princesse! parlez, que me demandez-vous?

AZÉMA.

D'arracher un héros au coup qui le menace,
De prévenir le crime, et de sauver Arzace.

SÉMIRAMIS.

Arzace? lui! quel crime?

AZÉMA.

Il devient votre époux;
Il me trahit, n'importe, il doit vivre pour vous.

SÉMIRAMIS.

Lui, mon époux? grands dieux!

AZÉMA.

Quoi! l'hymen qui vous lie...

SÉMIRAMIS.

Cet hymen est affreux, abominable, impie.
Arzace! il est... parlez; je frissonne; achevez:
Quels dangers?... hâtez-vous...

AZÉMA.

Madame, vous savez
Que peut-être au moment que ma voix vous implore...

SÉMIRAMIS.

Eh bien?

AZÉMA.

Ce demi-dieu, que je redoute encore,

D'un secret sacrifice en doit être honoré
Au fond du labyrinthe à Ninus consacré.
J'ignore quels forfaits il faut qu'Arzace expie..

SÉMIRAMIS.

Quels forfaits, justes dieux!

AZÉMA.

Cet Assur, cet impie,
Va violer la tombe où nul n'est introduit.

SÉMIRAMIS.

Qui? lui?

AZÉMA.

Dans les horreurs de la profonde nuit,
Des souterrains secrets, où sa fureur habile
A tout évènement se creusait un asyle,
Ont servi les desseins de ce monstre odieux;
Il vient braver les morts; il vient braver les dieux:
D'une main sacrilège, aux forfaits enhardie,
Du généreux Arzace il va trancher la vie.

SÉMIRAMIS.

O ciel! qui vous l'a dit? comment? par quel détour?

AZÉMA.

Fiez-vous à mon cœur éclairé par l'amour;
J'ai vu du traître Assur la haine envenimée,
Sa faction tremblante, et par lui ranimée,
Ses amis rassemblés, qu'a séduits sa fureur.
De ses desseins secrets j'ai démêlé l'horreur;
J'ai feint de réunir nos causes mutuelles;
Je l'ai fait épier par des regards fidèles:
Il ne commet qu'à lui ce meurtre détesté;
Il marche au sacrilège avec impunité.
Sûr que dans ce lieu saint nul n'osera paraître,
Que l'accès en est même interdit au grand-prêtre,
Il y vole: et le bruit par ses soins se répand
Qu'Arzace est la victime, et que la mort l'attend;

Que Ninus dans son sang doit laver son injure.
On parle au peuple, aux grands, on s'assemble, on murmure.
Je crains Ninus, Assur, et le ciel en courroux.

SÉMIRAMIS.

Eh bien, chère Azéma, ce ciel parle pour vous:
Il me suffit. Je vois ce qui me reste à faire.
On peut s'en reposer sur le cœur d'une mère.
Ma fille, nos destins à-la-fois sont remplis:
Défendez votre époux; je vais sauver mon fils.

AZÉMA.

Ciel!

SÉMIRAMIS.

Prête à l'épouser, les dieux m'ont éclairée;
Ils inspirent encore une mère éplorée:
Mais les momens sont chers. Laissez-moi dans ces lieux:
Ordonnez en mon nom que les prêtres des dieux,
Que les chefs de l'Etat viennent ici se rendre.
(*Azéma passe dans le vestibule du temple; Sémiramis, de l'autre côté, s'avance vers le mausolée.*)
Ombre de mon époux, je vais venger ta cendre.
Voici l'instant fatal où ta voix m'a promis
Que l'accès de ta tombe allait m'être permis:
J'obéirai; mes mains qui guidaient des armées,
Pour secourir mon fils, à ta voix sont armées.
Venez, gardes du trône, accourez à ma voix;
D'Arzace désormais reconnaissez les lois:
Arzace est votre roi; vous n'avez plus de reine;
Je dépose en ses mains la grandeur souveraine.
Soyez ses défenseurs ainsi que ses sujets.
Allez.

(*les gardes se rangent au fond de la scène.*)

Dieux tout-puissants, secondez mes projets!

(*elle entre dans le tombeau.*)

SCÈNE III.

AZÉMA, *revenant de la porte du temple sur le devant de la scène.*

ue méditait la reine ? et quel dessein l'anime ?
-t-elle encor le temps de prévenir le crime ?
prodige, ô destin, que je ne conçois pas !
oment cher et terrible ! Arzace, Ninias !
bitres des humains, puissances que j'adore,
e l'avez-vous rendu pour le ravir encore ?

SCÈNE IV.

AZÉMA, ARZACE ou NINIAS.

AZÉMA.

h ! cher prince, arrêtez. Ninias, est-ce vous ?
ous, le fils de Ninus, mon maître et mon époux ?

NINIAS.

h ! vous me révoyez confus de me connaître.
e suis du sang des dieux, et je frémis d'en être.
cartez ces horreurs qui m'ont environné,
ortifiez ce cœur au trouble abandonné,
ncouragez ce bras prêt à venger un père.

AZÉMA.

ardez-vous de remplir cet affreux ministère.

NINIAS.

e dois un sacrifice, il le faut, j'obéis.

AZÉMA.

on, Ninus ne veut pas qu'on immole son fils.

NINIAS.

omment ?

AZÉMA.

Vous n'irez point dans ce lieu redoutable;
Un traître y tend pour vous un piège inévitable.

NINIAS.

Qui peut me retenir, et qui peut m'effrayer ?

AZÉMA.

C'est vous que dans la tombe on va sacrifier;
Assur, l'indigne Assur a d'un pas sacrilège
Violé du tombeau le divin privilège :
Il vous attend.

NINIAS.

Grands dieux! tout est donc éclairci.
Mon cœur est rassuré, la victime est ici.
Mon père, empoisonné par ce monstre perfide,
Demande à haute voix le sang du parricide.
Instruit par le grand-prêtre, et conduit par le ciel,
Par Ninus même armé contre le criminel,
Je n'aurai qu'à frapper la victime funeste
Qu'amène à mon courroux la justice céleste.
Je vois trop que ma main, dans ce fatal moment,
D'un pouvoir invincible est l'aveugle instrument.
Les dieux seuls ont tout fait, et mon âme étonnée
S'abandonne à la voix qui fait ma destinée.
Je vois que, malgré nous, tous nos pas sont marqués;
Je vois que des enfers ces mânes évoqués
Sur le chemin du trône ont semé les miracles :
J'obéis sans rien craindre, et j'en crois les oracles.

AZÉMA.

Tout ce qu'ont fait les dieux ne m'apprend qu'à frémir :
Ils ont aimé Ninus, ils l'ont laissé périr.

NINIAS.

Ils le vengent enfin : étouffez ce murmure.

AZÉMA.

t choisissent souvent une victime pure ;
e sang de l'innocence a coulé sous leurs coups.

NINIAS.

isqu'ils nous ont unis, ils combattent pour nous.
sont eux qui parlaient par la voix de mon père.
me rendent un trône, une épouse, une mère ;
, couvert à vos yeux du sang du criminel,
vont de ce tombeau me conduire à l'autel.
béis, c'est assez, le ciel fera le reste.

SCÈNE V.

AZÉMA, *seule.*

eux ! veillez sur ses pas dans ce tombeau funeste.
ne voulez-vous ? quel sang doit aujourd'hui couler ?
pénétrables dieux, vous me faites trembler.
crains Assur, je crains cette main sanguinaire,
peut percer le fils sur la cendre du père.
ymes redoutés, dont Ninus est sorti,
ns vos antres profonds que ce monstre englouti
rte au fond des enfers la fureur qui le presse !
ux, tonnez ! cieux, lancez la foudre vengeresse !
son père ! ô Ninus ! quoi, tu n'as pas permis
une épouse éplorée accompagnât ton fils !
nus, combats pour lui dans ce lieu de ténèbres !
N'entends-je pas sa voix parmi des cris funèbres ?
t ce sacré tombeau, profané par mes pas,
vrir pour me punir les gouffres du trépas,
descendrai, j'y vole... Ah ! quels coups de tonnerre
t enflammé le ciel et font trembler la terre !
crains, j'espère... Il vient..

SCÈNE VI.

NINIAS, *une épée sanglante à la main*; AZÉMA.

NINIAS.

Ciel! où suis-je?

AZÉMA.

Ah! seigneu

Vous êtes teint de sang, pâle, glacé d'horreur.

NINIAS, *d'un air égaré.*

Vous me voyez couvert du sang du parricide.
Au fond de ce tombeau mon père était mon guide;
J'errais dans les détours de ce grand monument,
Plein de respect, d'horreur, et de saisissement;
Il marchait devant moi : j'ai reconnu la place
Que son ombre en courroux marquait à mon audace.
Auprès d'une colonne, et loin de la clarté
Qui suffisait à peine à ce lieu redouté,
J'ai vu briller le fer dans la main du perfide;
J'ai cru le voir trembler, tout coupable est timide.
J'ai deux fois dans son flanc plongé ce fer vengeur;
Et d'un bras tout sanglant qu'animait ma fureur,
Déja je le traînais, roulant sur la poussière,
Vers les lieux d'où partait cette faible lumière :
Mais, je vous l'avouerai, ses sanglots redoublés,
Ses cris plaintifs et sourds, et mal articulés,
Les dieux qu'il invoquait, et le repentir même
Qui semblait le saisir à son heure suprême,
La sainteté du lieu, la pitié, dont la voix,
Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois;
Un sentiment confus, qui même m'épouvante,
M'ont fait abandonner la victime sanglante.
Azéma, quel est donc ce trouble, cet effroi,

ette invincible horreur qui s'empare de moi ;
on cœur est pur, ô dieux ! mes mains sont innocentes :
un sang proscrit par vous vous les voyez fumantes ;
noi ! j'ai servi le ciel, et je sens des remords !

AZÉMA.

ous avez satisfait la nature et les morts.
uittons ce lieu terrible, allons vers votre mère ;
lmez à ses genoux ce trouble involontaire :
puisque Assur n'est plus...

SCÈNE VII.

NINIAS, AZÉMA, ASSUR.

Assur paraît dans l'enfoncement avec Otane et les gardes de la reine.)

AZÉMA.

Ciel ! Assur à mes yeux !

NINIAS.

ssur ?

AZÉMA.

ccourez tous, ministres de nos dieux,
inistres de nos rois, défendez votre maître.

SCÈNE VIII.

E GRAND-PRÊTRE OROÈS, LES MAGES. ET LE PEUPLE, NINIAS, AZEMA, ASSUR *désarmé*, MITRANE, OTANE.

OTANE.

n'en est pas besoin ; j'ai fait saisir le traître
orsque dans ce lieu saint il allait pénétrer :
a reine l'ordonna ; je viens vous le livrer.

NINIAS.

Qu'ai-je fait ? et quelle est la victime immolée ?

OROÈS.

Le ciel est satisfait ; la vengeance est comblée.
(*en montrant Assur.*)
Peuples, de votre roi voilà l'empoisonneur ;
(*en montrant Ninias.*)
Peuples, de votre roi voilà le successeur.
Je viens vous l'annoncer ; je viens le reconnaître :
Revoyez Ninias, et servez votre maître.

ASSUR.

Toi, Ninias ?

OROÈS.

Lui-même : un dieu qui l'a conduit
Le sauva de ta rage, et ce dieu te poursuit.

ASSUR.

Toi, de Sémiramis tu reçus la naissance ?

NINIAS.

Oui ; mais pour te punir j'ai reçu sa puissance.
Allez, délivrez-moi de ce monstre inhumain :
Il ne méritait pas de tomber sous ma main.
Qu'il meure dans l'opprobre, et non de mon épée ;
Et qu'on rende au trépas ma victime échappée.
(*Sémiramis paraît au pied du tombeau, mourante ; un mage qui est à cette porte la relève.*)

ASSUR.

Va : mon plus grand supplice est de te voir mon roi ;
(*apercevant Sémiramis.*)
Mais je te laisse encor plus malheureux que moi :
Regarde ce tombeau ; contemple ton ouvrage.

NINIAS.

Quelle victime, ô ciel, a donc frappé ma rage !

AZÉMA.

Ah ! fuyez, cher époux !

MITRANE.

Qu'avez-vous fait ?

OROÈS, *se mettant entre le tombeau et Ninias.*

Sortez ;

enez purifier vos bras ensanglantés ;
emettez dans mes mains ce glaive trop funeste,
et aveugle instrument de la fureur céleste.

NINIAS, *courant vers Sémiramis.*

h ! cruels, laissez-moi le plonger dans mon cœur.

OROÈS, *tandis qu'on le désarme.*

ardez de le laisser à sa propre fureur.

ÉMIRAMIS, *qu'on fait avancer, et qu'on place sur un fauteuil.*

iens me venger, mon fils : un monstre sanguinaire,
n traître, un sacrilège, assassine ta mère.

NINIAS.

jour de la terreur ! ô crimes inouis !
e sacrilège affreux, ce monstre, est votre fils,
u sein qui m'a nourri cette main s'est plongée :
e vous suis dans la tombe, et vous serez vengée.

SÉMIRAMIS.

Iélas ! j'y descendis pour défendre tes jours.
a malheureuse mère allait à ton secours...
'ai reçu de tes mains la mort qui m'était due.

NINIAS.

Ah ! c'est le dernier trait à mon âme éperdue.
'atteste ici les dieux qui conduisaient mon bras,
es dieux qui m'égaraient...

SÉMIRAMIS.

Mon fils, n'achève pas :
e te pardonne tout, si, pour grâce dernière,
Une si chère main ferme au moins ma paupière.

(*il se jette à genoux.*)

Viens, je te le demande, au nom du même sang

Qui t'a donné la vie, et qui sort de mon flanc.
Ton cœur n'a pas sur moi conduit ta main cruelle.
Quand Ninus expira, j'étais plus criminelle :
J'en suis assez punie. Il est donc des forfaits
Que le courroux des dieux ne pardonne jamais !
Ninias, Azéma, que votre hymen efface
L'opprobre dont mon crime a souillé votre race ;
D'une mère expirante approchez-vous tous deux ;
Donnez-moi votre main ; vivez, régnez heureux :
Cet espoir me console, il mêle quelque joie
Aux horreurs de la mort où mon âme est en proie.
Je la sens . elle vient... songe à Sémiramis !
Ne hais point sa mémoire, ô mon fils, mon cher fils...
C'en est fait.

OROÈS.

La lumière à ses yeux est ravie.
Secourez Ninias, prenez soin de sa vie.
Par ce terrible exemple apprenez tous du moins
Que les crimes secrets ont les dieux pour témoins.
Plus le coupable est grand, plus grand est le supplice.
Rois, tremblez sur le trône, et craignez leur justice.

FIN.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

ACTEURS.

Le comte d'Olban, seigneur retiré à la campagne.

La baronne de l'Orme, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.

La marquise d'Olban, mère du comte.

Nanine, fille élevée dans la maison du comte.

Philippe Hombert, paysan du voisinage.

Blaise, jardinier.

Germon, } domestiques.
Marin, }

La scène est dans le château du comte d'Olban.

NANINE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, LA BARONNE DE L'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf :
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même ;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Etait si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas comme eux fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parents,
Pour terminer nous habitons ensemble;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah, l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur.
Je parle bien, et c'est avec douleur;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi.

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE, *à part.*

Ah!

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre,
Que mon mari vous faisait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote: bon!

LE COMTE.

Je la respecte, et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais pour me faire un affront qui m'étonne,

surément vous n'attendez personne,
rfide ! ingrat !

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux ?
ni vous a donc dit tout cela ?

LA BARONNE.

Qui ? vous !
ous, votre ton, votre air d'indifférence,
otre conduite, en un mot, qui m'offense,
ui me soulève, et qui choque mes yeux !
yez moins tort, ou défendez-vous mieux.
e vois-je pas l'indignité, la honte,
excès, l'affront du goût qui vous surmonte ?
uoi ! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
ous me trompez !

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas ;
issimuler n'est pas mon caractère,
étais à vous, vous aviez su me plaire,
t j'espérais avec vous retrouver
e que le ciel a voulu m'enlever,
oûter en paix, dans cet heureux asyle,
es nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille ;
ais vous cherchez à détruire vos lois.
e vous l'ai dit, l'amour a deux carquois ;
'un est rempli de ces traits tout de flamme,
ont la douceur porte la paix dans l'âme,
ui rend plus purs nos goûts, nos sentiments,
os soins plus vifs, nos plaisirs plus touchants :
'autre n'est plein que de flèches cruelles,
ui, répandant les soupçons, les querelles,
ebutent l'âme, y portent la tiédeur,
ont succéder les dégoûts à l'ardeur :
oilà les traits que vous prenez vous-même
ontre nous deux ; et vous voulez qu'on aime !

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez.
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait, pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas : oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux; la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute! et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir;
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs.
C'est-là leur lot; et, pour moi, je préfère
La laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

est fort bien dit, traître ! vous prétendez,
nand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
ue je pardonne, en lâche complaisante,
e vos amours la honte extravagante ?
: qu'à mes yeux un faux air de hauteur
xcuse en vous les bassesses du cœur ?

LE COMTE.

)mment, madame ?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
ait tout mon tort. Un enfant vous domine,
ne servante, une fille des champs,
ue j'élevai par mes soins imprudents,
ne par pitié votre facile mère
aigna tirer du sein de la misère.
ous rougissez.

LE COMTE.

Moi ! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

on, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien !
je l'aimais, apprenez donc, madame,
ue hautement je publierais ma flamme.

LA BARONNE.

ous en êtes capable.

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

ous oseriez trahir impudemment
e votre rang toute la bienséance ;
umilier ainsi votre naissance ;
t, dans la honte où vos sens sont plongés,

Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,
La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans les blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Etre honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut, il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou; quoi! le public, l'usage!...

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênants,
Pour mes habits, non pour mes sentiments.
Il faut être homme, et d'une âme sensée
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez; aimez des filles de village,
Cœur noble et grand, soyez l'heureux rival
Du magister et du greffier fiscal;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah! juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre grandeur...

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien! Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier...

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers; ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie:
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah, oui, ma foi! c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est...

LE COMTE.

Eh bien!

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE, *à part.*

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah ! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais... non,
Pas tout-à-fait ; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre ;
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : Cher jardinier ;
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant,
Elle faisait ce bouquet; et sa vue
Etait troublée ; elle était tout émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en... Quoi ! j'aurais su lui plaire !

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem !...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc ; pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah ! mon cœur est trop plein. Je me retire...
Adieu, madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non; j'en mourrai de douleur.

BLAISE, *revenant.*

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait: parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus: Pierre Blaise mon père
M'a bien laissé trois bons journaux de terre:
Tout est pour elle, écus comptants, journaux,
Tout mon avoir, et tout ce que je vaux:
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi crois que j'en serais aise;
Mon pauvre enfant, si je puis te servir,

Tous deux ce soir je voudrais vous unir:
Je lui paierai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible!

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre?

LA BARONNE.

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi! cet enfant-là.

SCÈNE IV.

LA BARONNE, *seule*.

Vit-on jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure;
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban, rival d'un jardinier!
(*à un laquais.*)
Holà! quelqu'un! Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,

L'art d'allumer un feu vif et qui dure ?
Où ? dans ses yeux, dans la simple nature.
Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle :
Ah ! c'est encore une douleur nouvelle !
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah ! la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle ?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout ;
Mais s'ils ont dit, J'aime... ah ! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps ; avancez-vous. Comment !
Comme elle est mise ! et quel ajustement !
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure,
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères.
De tant de soins vous daigniez m'honorer!
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée :
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil... Ah! j'enrage...
D'où venez-vous?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage?

NANINE.

Un livre anglais dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet?

NANINE.

Il est intéressant :
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux : mais ce sont des chimères;
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fonds de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire...

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail... Sortez.
Allez chercher mes gants... Laissez... Restez.
Avancez-vous.. Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété,
Que, si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle, et de l'esprit?
(*avec dépit.*)
Ecoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Etre honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien, voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi ?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait, et très-digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable;
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier:
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous?
Obéissez, ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais...

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main!
Ce cœur si simple est devenu bien vain;
Mais votre audace est trop prématurée;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire?
Vous m'entendez; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux;
Renfermez-moi; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais:
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits;
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,

Des sentiments plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible? et que viens-je d'ouïr?
Est-il bien vrai? me trompez-vous, Nanine?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine:
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE, *avec un emportement de tendresse.*

Lève-toi;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi,
Ma chère amie! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah! quel plaisir que de vivre en couvent!

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non; c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux....

NANINE.

Oh! oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah! je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et dès ce moment même
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Ecoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE, *seule.*

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentiments combattent dans mon sein!
Hélas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant, je l'offense peut-être;
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur veut s'abaisser :
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!

Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!
Mais, moi! mais, moi! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? De mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, UN LAQUAIS.

LE COMTE.

Holà! quelqu'un; qu'on reste à cette porte.
Des sièges, vite.
(*il fait la revérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.*)
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui, moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois, jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre vos pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable

Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avouerai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez : je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas ! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine :
L'homme est jaloux dès qu'il peut s'enflammer;
La femme l'est, même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez sur-tout que je vous rends justice :
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talents cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu :
Vous avez trop relevé ma naissance;
Je vous dois trop; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet

Ce livre anglais sur votre esprit a fait?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée ;
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux,
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah çà, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop haut, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille :
Ma mère arrive ; elle vous voit en fille ;
Et mon estime, et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas ! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ! quel devoir? Ah ! le vôtre est de plaire;
Il est rempli : le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable ;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(*se levant.*)
Ah ! monseigneur ! ah ! mon maître ! écartez
De mon esprit toutes ces vanités ;
De vos bienfaits confuse, pénétrée,

Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah! laissez-moi ma retraite profonde.
Et que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus?

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui? vous obscure! vous!

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présents.

LE COMTE.

Eh bien! pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure:
Elle vous traita mal; mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens: j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh! que madame attende.
Quoi! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel, c'en est donc fait!
(*elle sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse

Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté ;
Et de quel droit ? par quelle autorité ?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé !

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or ; n'y manquez pas ;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas ;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh ! l'esprit lourd ! eh, non !
C'est pour Nanine, entendez-vous ?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(*Germon sort.*)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse
Je l'idolâtre, il est vrai ; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage ;
Et sa belle âme a mon premier hommage ;

Mais son état?... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.
Pour être heureux, qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume?... Eh bien! elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! Pourquoi non?
Blaise est un homme; il l'aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul, et les desirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifiera mon choix.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE.

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici; Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi, je vais, je cours: je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir;
Dans chaque mot, le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà! quelqu'un! qu'on vienne Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon! Marin!

MARIN, *derrière le théâtre.*

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour; le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh! monsieur, quel lutin

Vous a sans nous éveillé si matin ?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh ! oh ! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous ?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme-de-chambre adroite, bonne et sage,
Valet-de-chambre avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;
Des diamants, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris :
J'entends, j'entends; madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez ?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole, et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Quoi ! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur criera ;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne ;
Aux préjugés c'est trop être soumis :
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis ;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh ! mais... quel bruit entends-je dans ma cour ?
C'est un carrosse... Oui... mais... au point du jour
Qui peut venir ?... C'est ma mère, peut-être.
Germon...

GERMON, *arrivant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh qui ? par quel hasard ?
Qui vient ici ?

GERMON.

L'on ne vient point ; l'on part.

LE COMTE.

Comment ! on part ?

GERMON.

Madame la baronne

Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh ! je le lui pardonne ;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir !

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel ! que dis-tu ? Nanine ?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc ?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle ; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais, quoi ! que vais-je faire ?
Pour leur parler je suis trop en colère :
N'importe, allons. Quand je devrais... mais non :
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête ;
Répondez-moi d'elle sur votre tête :
Amenez-moi Nanine. (*Germon sort.*)
Ah ! juste ciel !
On l'enlevait. Quel jour ! quel coup mortel !
Qu'ai-je donc fait ? pourquoi ? par quel caprice ?
Par quelle ingrate et cruelle injustice ?
Qu'ai-je donc fait, hélas ! que l'adorer,
Sans la contraindre, et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence ?
Pourquoi me fuir ? je m'y perds plus j'y pense.

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je vois?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi!
Ah! répondez, expliquez-vous, de grâce.
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentiments
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront, sans doute, aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?
Répondez donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE, *la relevant.*

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame...

LE COMTE.

Eh bien?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous? qu'entends-je? ah, malheureux!

NANINE.

Je vous l'avoue; oui, je l'ai conjurée

De mettre un frein à mon âme égarée...
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ! à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi, toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentiments au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir, j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir ? ah ! Nanine ! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse :
Elle a raison; et j'ai près d'elle, hélas!
Un tort bien grand... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort; il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas ! la plus amère,
En perdant tout, en comptant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE, *se détournant et se promenant.*

Quels sentiments ! et quelle âme ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue ?

A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu :
Mais permettez qu'au fond d'une retraite
J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Ecoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux ;
Moi, j'en sais un moins indigne de vous :
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme ; il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentiments :
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, monsieur...
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avouerai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant :
Daignez y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine :

Vous l'estimez; il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
(*à part.*)
L'étonnement, le trouble l'a saisie.
(*à Nanine.*)
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas:
Un tel hymen est toujours trop funeste;
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;
Il en serait indigne désormais
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout-à-l'heure ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute.

Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Eh! que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez...

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez...

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez...

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné...

NANINE.

Quoi! malgré moi votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.

Un seul instant je quitte vos attraits,
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE, *seule.*

Ciel! est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe;
A mes regards tant de grandeur échappe:
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui, que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui, qui m'élève au-dessus de moi-même;
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir:
Je devrais... Non, je ne puis plus le fuir;
Non... Mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse il m'envoie un appui.
Peut-être même... Allons; il faut écrire,
Il faut... Par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Ecrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.
(*elle se met à écrire.*)

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne

En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE, *écrivant toujours.*

Blaise, bon jour.

BLAISE.

Bon jour est sec, vraiment.

NANINE, *écrivant.*

A chaque mot mon embarras redouble ;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant ;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais...

NANINE.

Eh bien ?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien ; devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais :
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh ! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh ! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir ; vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,

A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage?
Philippe Hombert? je ne connais pas çà.

NANINE.

Hier au soir je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet:
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait;
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine: ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée.
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée,
Ecoute: Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami !

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'où diable vient cet argent? quel message !
Il nous aurait aidés dans le ménage !
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et çà vaut mieux que de l'argent, morgué :
Courons, courons.
(*il met l'argent et le paquet dans sa poche; il rencontre la baronne, et la heurte.*)

LA BARONNE.

Eh, le butor !... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête..

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu ? que tiens-tu ?
Que fait Nanine ? As-tu rien entendu ?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce là ?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste !

LA BARONNE.

Voyons

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage :
Donne, te dis-je.

BLAISE, *riant.*

Ho, ho.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.
(*elle décachette la lettre.*)
Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE, *riant encore.*

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi, j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE, *seule.*

Lisons : « Ma joie et ma tendresse
« Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur :
« Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
« Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
« Entre vos bras je ne puis me jeter!

« Je vous conjure au moins de vouloir prendre
« Ces deux paquets; daignez les accepter.
« Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
« Et dont il est permis de s'éblouir :
« Mais il n'est rien que je ne sacrifie
« Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais. Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise!
Vous m'enleviez en secret mon amant.
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert? fort bien, friponne;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Etait plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentiments,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Rémival
Monsieur Philippe Hombert, votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison :
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère,
Du digne objet qui vous a subjugué.
(*tandis que le comte lit.*)
Tout en lisant, il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire, émeut sa bile....
Eh bien! monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien,
Oh! le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux, sexe ingrat, cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais, il est né violent;
Il est prompt, ferme, il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue

Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue ?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON, *criant.*

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il ?

GERMON, *haut.*

Madame votre mère,

Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment ?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE, *d'un air froid et sec.*

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit ; vous viendrez me le rendre ;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurais pas ce cœur :
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous ; comme elle est noble, bonne !

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.
(*il sort.*)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah ! je respire : enfin nous l'emportons;
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne ?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentiments à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus :
Réparons tout. Le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie :
Chacun s'égare; et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais vous, de vos serments

Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends.
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame; il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE, *à sa mère.*

Madame, j'aurais dû...
(*à part.*) (*à sa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
(*à part*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;

Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là...

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(*faisant une petite révérence à la baronne.*)
Bon jour, madame.

LA BARONNE, *à part.*

Hom! la vieille bégueule!
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(*elle sort.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE, *parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

Eh bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru;
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde:

D'y plus souper désormais dieu me garde !
Bavarde, moi ! Je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien :
C'est un grand point ; il faut qu'on s'en informe ;
Car on m'a dit que son château de l'Orme
A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre :
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai, c'était un homme, lui :
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts-d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme,
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE, *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? ce trait me désespère.
Eh bien, Germon.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE, *lisant.*

Donne... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et, par respect, me refuse... Infidèle!
Tu ne dis pas la raison du refus!

LA MARQUISE.

Ma foi! mon fils a le cerveau perclus :
C'est sa baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE, *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine?

GERMON.

Hélas! monsieur, elle a déja repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement?

LA MARQUISE.

Hem! de qui parlez-vous?

GERMON.

Nanine, hélas! madame, que l'on chasse :
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? Allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait, ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès-lors que cette belle

Serait fort mal; et j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit,
Vous prétendez tout faire à votre tête.
Chasser Nanine est un trait mal-honnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine, et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez; trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant, ils crurent qu'ils s'aimèrent,
Deux mois après tous deux se séparèrent:
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite;
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,

Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus, et dettes usuraires:
Enfin monsieur et madame, en deux ans,
A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable.
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit
En temps et lieu de tout ce que j'ai dit.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

NANINE, *vêtue en paysanne*, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop ; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi ! pour jamais, et dans cet équipage ?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement ! Quoi ! du matin au soir...
Souffrir n'est rien ; c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles.
Certes, mon maître est bien mal avisé ;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage :
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout : il me chasse aujourd'hui ;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui ;

Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre ?
En cet état qu'allez-vous devenir ?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne !

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître, après votre départ ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendue à ma première vie,
Et qu'à jamais sensible à ses bontés
Je n'oublierai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout-à-l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure ;
J'irais par-tout avec vous m'établir :
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir ;
Qu'il est heureux ! avec vous il va vivre ;
Chacun voudrait l'imiter, et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre... Ah ! Germon !
Je suis chassée... et par qui !...

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie :
Nous vous perdons... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie !... Ah ! partons de ce lieu ;

Il fut pour moi trop dangereux... Adieu...
(*elle sort.*)

GERMON.

Monsieur le comte a l'âme un peu bien dure :
Comment chasser pareille créature !
Elle paraît une fille de bien :
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien ! Nanine est donc enfin partie ?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'âme ravie.

GERMON.

Votre âme est donc de fer ?

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main ?

GERMON.

Qui ! quel Philippe Hombert ? Hélas ! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle ?

GERMON.

Où ? mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Rémival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère:
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle faisait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux;
Elle voulait ne pas pleurer.

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentiments? as-tu remarqué...

GERMON.

Quoi ?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi ?

GERMON.

Oh, oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien ! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit ?

GERMON.

Que vous êtes son maître ;
Que vous avez des vertus, des bontés...
Qu'elle oubliera tout... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va... mais sur-tout garde qu'elle revienne.
(*Germon sort.*)
Germon !

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot ; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière :
Comptez sur moi ; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous ?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon ! je n'ai pas l'honneur de le connaître ;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon ;

Et puis après il me dira son nom.
(*il fait un pas et revient.*)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE, *seul.*

Hélas! il a raison;
Il prononçait ma condamnation;
Et moi, du coup qui m'a pénétré l'âme
Je me punis; la baronne est ma femme:
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.
Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or çà, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.

Eh ! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme ?
Elle est ma bru ?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon :
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire ;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer ! eh ! ma mère, pourquoi ?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie ;
Je fais la noce en mon château de Brie ;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean Roc Souci ; c'est lui de qui le père
Eut à Corbeil cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer ;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère ;
Laissez Nanine aller dans le couvent.
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment ? quoi donc ?

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais...

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup. J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie ?
Cela se peut, car elle est si jolie !
Je m'y connais; on tente, on est tenté :
Le cœur a bien de la fragilité ;
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi sans nul déguisement
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter ?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez...

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN, *en bottes.*

MARIN.

Enfin tout est baclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Qu'est-ce ?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands ; j'ai bien fait mon message ;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage ?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux ;
Six beaux chevaux ; et vous serez contente
De la berline ; elle est bonne, brillante ;
Tous les panneaux par Martin sont vernis :
Les diamans sont beaux, très-bien choisis ;
Et vous verrez des étoffes nouvelles
D'un goût charmant...oh ! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE, *au Comte.*

Vous avez donc commandé tout cela ?

LE COMTE, *à part.*

Oui... mais pour qui ?

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris pour avoir sur-le-champ
Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent !
En revenant, j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE, *à part.*

Ah ! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout-à-l'heure
Un bon vieillard, qui gémit et qui pleure;
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller;
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme,
Et, croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens:
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(*à Marin.*)
Allez chercher ce bon-homme.

MARIN.

J'y vais.
(*il sort.*)

LE COMTE.

Pardon, ma mère: il a fallu vous rendre
Mes premiers soins; et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE, *au paysan.*

Approchez-vous, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur! écoutez-moi de grâce:
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre...

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.
Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint;
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte;
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Et sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison : mais il trompe, et Nanine
N'est point sa fille ; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai : chez de pauvres parents
Je la laissai dès ses plus jeunes ans;
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? pour moi, je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux ?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'Etat,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les-moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire
Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi ! quelle idée !

LE PAYSAN, *à la marquise.*

Hélas ! madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille :
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.
(*montrant la baronne.*)
Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'âme ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Ces diamants, sont un trop grand trésor,
Pour les tenir par un droit légitime ;
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Le seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre :

Ils sont à vous; vous devez les reprendre :
Et si ma fille est criminelle, hélas!
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah, mon cher fils! je suis tout attendrie.

LA BARONNE.

Ouais, est-ce un songe? est-ce une fourberie?

LE COMTE.

Ah! qu'ai-je fait?

LE PAYSAN.

(*il tire la bourse et le paquet.*)
Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi, les reprendre! ils ont été donnés;
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom. Quel mystère?

LE PAYSAN.

Philippe Hombert de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime; il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.
(*il va lui-même à un de ses gens.*)
Holà, courez.

LA BARONNE.

Eh, quel empressement?

LE COMTE.

Vite, un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant:
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies:
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.
Vous n'êtes pas, ma brn, si bienfaisante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire

Par des présents.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi, jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE, *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine; et, dès l'instant, je donne,
Sans un regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers, et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions :
Que l'intérêt encor vous en revienne :

Tout est à vous ; jouissez-en sans peine.
Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parents, ne pouvant être époux.
Oublions tout; que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse ?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présents, à toi.
Traître ! je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois ;
Je t'abandonne à ton indigne choix.
(*elle sort.*)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

Non, il n'est point indigne; non madame,
Un fol amour n'aveugla point mon âme :
Cette vertu, qu'il faut récompenser,
Doit m'attendrir, et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc ? quel titre ? et que voulez-vous dire ?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE, *à sa mère.*

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement;
Mais qu'elle est belle ! et comme elle a l'air sage.

NANINE.

(*courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la marquise.*)

Ah ! la nature a mon premier hommage.
Mon père !

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel ! ô ma fille ! ah, monsieur !
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare
Dans ma maison put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil; mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien! parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah ! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois ;
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE, *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance.

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère ;
Je vous ai vue embrasser votre père.
Ce qui vous reste en des moments si doux...
C'est... à leurs yeux... d'embrasser votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! Est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE, *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre ?

LA MARQUISE.

La famille
Etrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! Non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils...

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux:
L'intérêt seul a fait cent mariages.
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien.
Elle a les mœurs: il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin, terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père:
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait:
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

FIN.

ORESTE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois, le 12 janvier 1750.

ACTEURS.

ORESTE, fils de Clytemnestre et d'Agamemnon.
ELECTRE, IPHISE, } sœurs d'Oreste.
CLYTEMNESTRE, épouse d'Egisthe.
EGISTHE, tyran d'Argos.
PYLADE, ami d'Oreste.
PAMMÈNE, vieillard attaché à la famille d'Agamemnon.
DIMAS, officier des gardes.
SUITE.

Le théâtre doit représenter le rivage de la mer; un bois, un temple, un palais, et un tombeau, d'un côté; et, de l'autre, Argos dans le lointain.

ORESTE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

ST-IL vrai, cher Pammène, et ce lieu solitaire,
e palais exécrable où languit ma misère,
e verra-t-il goûter la funeste douceur
e mêler mes regrets aux larmes de ma sœur?
a malheureuse Électre, à mes douleurs si chère,
ient-elle avec Egisthe au tombeau de mon père?
gisthe ordonne-t-il qu'en ces solennités
e sang d'Agamemnon paraisse à ses côtés?
rons-nous les témoins de la pompe inhumaine
ui célèbre le crime, et que ce jour amène?

PAMMÈNE.

inistre malheureux d'un temple abandonné,
u fond de ces déserts où je suis confiné
adresse au ciel des vœux pour le retour d'Oreste;
e pleure Agamemnon; j'ignore tout le reste.

O respectable Iphise! ô pur sang de mon roi!
Ce jour vient tous les ans répandre ici l'effroi.
Les desseins d'une cour en horreurs si fertile
Pénètrent rarement dans mon obscur asyle.
Mais on dit qu'en effet Egisthe soupçonneux
Doit entraîner Electre à ces funèbres jeux;
Qu'il ne souffrira plus qu'Electre en son absence
Appelle par ses cris Argos à la vengeance.
Il redoute sa plainte; il craint que tous les cœurs
Ne réveillent leur haine au bruit de ses clameurs;
Et, d'un œil vigilant épiant sa conduite,
Il la traite en esclave, et la traîne à sa suite.

IPHISE.

Ma sœur esclave! ô ciel! ô sang d'Agamemnon!
Un barbare à ce point outrage encor ton nom!
Et Clytemnestre, hélas! cette mère cruelle,
A permis cet affront, qui rejaillit sur elle!

PAMMÈNE.

Peut-être votre sœur avec moins de fierté
Devait de son tyran braver l'autorité,
Et, n'ayant contre lui que d'impuissantes armes,
Mêler moins de reproche et d'orgueil à ses larmes.
Qu'a produit sa fierté? que servent ses éclats?
Elle irrite un barbare, et ne nous venge pas.

IPHISE.

On m'a laissé du moins, dans ce funeste asyle,
Un destin sans opprobre, un malheur plus tranquille.
Mes mains peuvent d'un père honorer le tombeau,
Loin de ses ennemis, et loin de son bourreau:
Dans ce séjour de sang, dans ce désert si triste,
Je pleure en liberté, je hais en paix Egisthe.
Je ne suis condamnée à l'horreur de le voir
Que lorsque, rappelant le temps du désespoir,
Le soleil à regret ramène la journée

ù le ciel a permis ce barbare hyménée,
ù ce monstre, enivré du sang du roi des rois,
ù Clytemnestre...

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE.

IPHISE.

Hélas ! est-ce vous que je vois,
a sœur ?...

ÉLECTRE.

Il est venu ce jour où l'on apprête
es détestables jeux de leur coupable fête.
lectre leur esclave, Electre votre sœur,
ous annonce en leur nom leur horrible bonheur.

IPHISE.

n destin moins affreux permet que je vous voie ;
ma douleur profonde il mêle un peu de joie ;
t vos pleurs et les miens ensemble confondus...

ÉLECTRE.

es pleurs ! Ah ! ma faiblesse en a trop répandus.
es pleurs ! ombre sacrée, ombre chère et sanglante,
st-ce là le tribut qu'il faut qu'on te présente ?
est du sang que je dois, c'est du sang que tu veux ;
'est parmi les apprêts de tes indignes jeux,
ans ce cruel triomphe où mon tyran m'entraîne,
ue, ranimant ma force, et soulevant ma chaîne,
on bras, mon faible bras osera l'égorger
u tombeau que sa rage ose encore outrager.
uoi ! j'ai vu Clytemnestre, avec lui conjurée,
ever sur son époux sa main trop assurée !
t nous sur le tyran nous suspendons des coups
ue ma mère à mes yeux porta sur son époux !

O douleur ! ô vengeance ! ô vertu qui m'animes !
Pouvez-vous en ces lieux moins que n'ont pu les
crimes ?
Nous seules désormais devons nous secourir :
Craignez-vous de frapper ? craignez-vous de mourir ?
Secondez de vos mains ma main désespérée ;
Fille de Clytemnestre, et rejeton d'Atrée,
Venez.

IPHISE.

Ah ! modérez ces transports impuissants ;
Commandez, cher Electre, au trouble de vos sens ;
Contre nos ennemis nous n'avons que des larmes :
Qui peut nous seconder ? comment trouver des armes ?
Comment frapper un roi de gardes entouré,
Vigilant, soupçonneux, par le crime éclairé ?
Hélas ! à nos regrets n'ajoutons point de craintes ;
Tremblez que le tyran n'ait écouté vos plaintes.

ÉLECTRE.

Je veux qu'il les écoute ; oui, je veux dans son cœur
Empoisonner sa joie, y porter ma douleur ;
Que mes cris jusqu'au ciel puissent se faire entendre ;
Qu'ils appellent la foudre, et la fassent descendre ;
Qu'ils réveillent cent rois indignes de ce nom,
Qui n'ont osé venger le sang d'Agamemnon.
Je vous pardonne, hélas ! cette douleur captive,
Ces faibles sentiments de votre âme craintive :
Il vous ménage au moins. De son indigne loi
Le joug appesanti n'est tombé que sur moi.
Vous n'êtes point esclave, et d'opprobres nourrie ;
Vos yeux ne virent point ce parricide impie,
Ces vêtements de mort, ces apprêts, ce festin,
Ce festin détestable, où, le fer à la main,
Clytemnestre... ma mère... ah ! cette horrible image
Est présente à mes yeux, présente à mon courage.

est là, c'est en ces lieux, où vous n'osez pleurer,
à vos ressentiments n'osent se déclarer,
ue j'ai vu votre père, attiré dans le piège,
débattre et tomber sous leur main sacrilège.
mmène, aux derniers cris, aux sanglots de ton roi,
crois te voir encore accourir avec moi;
arrive. Quel objet! une femme en furie
echerchait dans son flanc les restes de sa vie.
u vis mon cher Oreste enlevé dans mes bras,
ntouré des dangers qu'il ne connaissait pas,
ès du corps tout sanglant de son malheureux père;
son secours encore il appelait sa mère.
ytemnestre, appuyant mes soins officieux,
ur ma tendre pitié daigna fermer les yeux;
, s'arrêtant du moins au milieu de son crime,
ous laissa loin d'Egsithe emporter la victime.
reste, dans ton sang consommant sa fureur,
gisthe a-t-il détruit l'objet de sa terreur?
s-tu vivant encore? as-tu suivi ton père?
pleure Agamemnon; je tremble pour un frère.
es mains portent des fers; et mes yeux, pleins de pleurs,
ont vu que des forfaits et des persécuteurs.

PAMMÈNE.

lles d'Agamemnon, race divine et chère,
ont j'ai vu la splendeur et l'horrible misère,
ermettez que ma voix puisse encore en vous deux
éveiller cet espoir qui reste aux malheureux.
vez-vous donc des dieux oublié les promesses?
vez-vous oublié que leurs mains vengeresses
oivent conduire Oreste en cet affreux séjour
ù sa sœur avec moi lui conserva le jour?
u'il doit punir Egisthe au lieu même où vous êtes,
ur ce même tombeau, dans ces mêmes retraites,

Dans ces jours de triomphe, où son lâche assassin
Insulte encore au roi dont il perça le sein ?
La parole des dieux n'est point vaine et trompeuse ;
Leurs desseins sont couverts d'une nuit ténébreuse ;
La peine suit le crime : elle arrive à pas lents.

ÉLECTRE.

Dieux, qui la préparez, que vous tardez long-temps!

IPHISE.

Vous le voyez, Pammène, Egisthe renouvelle
De son hymen sanglant la pompe criminelle.

ÉLECTRE.

Et mon frère, exilé de déserts en déserts,
Semble oublier son père, et négliger mes fers.

PAMMÈNE.

Comptez les temps; voyez qu'il touche à peine l'âge
Où la force commence à se joindre au courage :
Espérez son retour, espérez dans les dieux.

ÉLECTRE.

Sage et prudent vieillard, oui, vous m'ouvrez les yeux.
Pardonnez à mon trouble, à mon impatience ;
Hélas ! vous me rendez un rayon d'espérance.
Qui pourrait de ces dieux encenser les autels,
S'ils voyaient sans pitié les malheurs des mortels,
Si le crime insolent, dans son heureuse ivresse,
Ecrasait à loisir l'innocente faiblesse!
Dieux, vous rendrez Oreste aux larmes de sa sœur ;
Votre bras suspendu frappera l'oppresseur.
Oreste, entends ma voix, celle de ta patrie,
Celle du sang versé qui t'appelle et qui crie :
Viens du fond des déserts, où tu fus élevé,
Où les maux exerçaient ton courage éprouvé.
Aux monstres des forêts ton bras fait-il la guerre?
C'est aux monstres d'Argos, aux tyrans de la terre,
Aux meurtriers des rois que tu dois t'adresser :

Viens, qu'Électre te guide au sein qu'il faut percer.

IPHISE.

Renfermez ces douleurs, et cette plainte amère;
Votre mère paraît.

ÉLECTRE.

Ai-je encore une mère?

SCÈNE III.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

CLYTEMNESTRE.

Allez; que l'on me laisse en ces lieux retirés:
Pammène, éloignez-vous; mes filles, demeurez.

IPHISE.

Hélas! ce nom sacré dissipe mes alarmes.

ÉLECTRE.

Ce nom, jadis si saint, redouble encor mes larmes.

CLYTEMNESTRE.

J'ai voulu sur mon sort et sur vos intérêts
Vous dévoiler enfin mes sentiments secrets.
Je rends grâce au destin, dont la rigueur utile
De mon second époux rendit l'hymen stérile,
Et qui n'a pas formé dans ce funeste flanc
Un sang que j'aurais vu l'ennemi de mon sang.
Peut-être que je touche aux bornes de ma vie;
Et les chagrins secrets dont je fus poursuivie,
Dont toujours à vos yeux j'ai dérobé le cours
Pourront précipiter le terme de mes jours.
Mes filles devant moi ne sont point étrangères:
Même en dépit d'Egisthe elles m'ont été chères t
Je n'ai point étouffé mes premiers sentiments;
Et, malgré la fureur de ses emportements,

Electre, dont l'enfance a consolé sa mère
Du sort d'Iphigénie et des rigueurs d'un père,
Electre qui m'outrage, et qui brave mes lois,
Dans le fond de mon cœur n'a point perdu ses droits.

ÉLECTRE.

Qui! vous, madame, ô ciel! vous m'aimeriez encore?
Quoi! vous n'oubliez point ce sang qu'on déshonore?
Ah! si vous conservez des sentiments si chers,
Observez cette tombe, et regardez mes fers.

CLYTEMNESTRE.

Vous me faites frémir; votre esprit inflexible
Se plaît à m'accabler d'un souvenir horrible;
Vous portez le poignard dans ce cœur agité;
Vous frappez une mère, et je l'ai mérité.

ÉLECTRE.

Eh bien! vous désarmez une fille éperdue.
La nature en mon cœur est toujours entendue.
Ma mère, s'il le faut, je condamne à vos pieds
Ces reproches sanglants trop long-temps essuyés.
Aux fers de mon tyran par vous-même livrée,
D'Egisthe dans mon cœur je vous ai séparée.
Ce sang que je vous dois ne saurait se trahir:
J'ai pleuré sur ma mère, et n'ai pu vous haïr.
Ah! si le ciel enfin vous parle et vous éclaire,
S'il vous donne en secret un remords salutaire,
Ne le repoussez pas; laissez-vous pénétrer
A la secrète voix qui vous daigne inspirer;
Détachez vos destins des destins d'un perfide;
Livrez-vous tout entière à ce dieu qui vous guide;
Appelez votre fils; qu'il revienne en ces lieux
Reprendre de vos mains le rang de ses aïeux,
Qu'il punisse un tyran, qu'il règne, qu'il vous aime,
Qu'il venge Agamemnon, ses filles, et vous-même;
Faites venir Oreste.

CLYTEMNESTRE.

Electre, levez-vous;
Ne parlez point d'Oreste, et craignez mon époux.
J'ai plaint les fers honteux dont vous êtes chargée,
Mais d'un maître absolu la puissance outragée
Ne pouvait épargner qui ne l'épargne pas:
Et vous l'avez forcé d'appesantir son bras.
Moi-même, qui me vois sa première sujette,
Moi, qu'offensa toujours votre plainte indiscrète,
Qui tant de fois pour vous ai voulu le fléchir,
Je l'irritais encore au lieu de l'adoucir.
N'imputez qu'à vous seule un affront qui m'outrage;
Pliez à votre Etat ce superbe courage;
Apprenez d'une sœur comme il faut s'affliger,
Comme on cède au destin, quand on veut le changer.
Je voudrais dans le sein de ma famille entière
Finir un jour en paix ma fatale carrière:
Mais, si vous vous hâtez, si vos soins imprudents
Appellent en ces lieux Oreste avant le temps;
Si d'Egisthe jamais il affronte la vue,
Vous hasardez sa vie, et vous êtes perdue;
Et, malgré la pitié dont mes sens sont atteints,
Je dois à mon époux plus qu'au fils que je crains.

ÉLECTRE.

Lui, votre époux? ô ciel! lui, ce monstre? Ah! ma mère,
Est-ce ainsi qu'en effet vous plaignez ma misère?
A quoi vous sert, hélas! ce remords passager?
Ce sentiment si tendre était-il étranger?
Vous menacez Electre, et votre fils lui-même!
(*à Iphise.*)
Ma sœur! et c'est ainsi qu'une mère nous aime?
(*à Clytemnestre.*)
Vous menacez Oreste!... Hélas! loin d'espérer

Qu'un frère malheureux nous vienne délivrer,
J'ignore si le ciel a conservé sa vie;
J'ignore si ce maître abominable, impie,
Votre époux, puisqu'ainsi vous l'osez appeler,
Ne s'est pas en secret hâté de l'immoler.

IPHISE.

Madame, croyez-nous; je jure, j'en atteste
Les dieux dont nous sortons, et la mère d'Oreste,
Que, loin de l'appeler dans ce séjour de mort,
Nos yeux, nos tristes yeux sont fermés sur son sort.
Ma mère, ayez pitié de vos filles tremblantes,
De ce fils malheureux, de ses sœurs gémissantes;
N'affligez plus Electre : on peut à ses douleurs
Pardonner le reproche, et permettre les pleurs.

ÉLECTRE.

Loin de leur pardonner, on nous défend la plainte;
Quand je parle d'Oreste, on redouble ma crainte.
Je connais trop Egisthe et sa férocité;
Et mon frère est perdu puisqu'il est redouté.

CLYTEMNESTRE.

Votre frère est vivant, reprenez l'espérance;
Mais s'il est en danger, c'est par votre imprudence.
Modérez vos fureurs, et sachez aujourd'hui,
Plus humble en vos chagrins, respecter mon ennui.
Vous pensez que je viens, heureuse et triomphante,
Conduire dans la joie une pompe éclatante:
Electre, cette fête est un jour de douleur :
Vous pleurez dans les fers; et moi, dans ma grandeur.
Je sais quels vœux forma votre haine insensée.
N'implorez plus les dieux; ils vous ont exaucée.
Laissez-moi respirer.

SCÈNE IV.

CLYTEMNESTRE, *seule.*

L'aspect de mes enfants
Dans mon cœur éperdu redouble mes tourments.
Hymen! fatal hymen! crime long-temps prospère!
Nœuds sanglants qu'ont formés le meurtre et l'adultère!
Pompe jadis trop chère à mes vœux égarés!
Quel est donc cet effroi dont vous me pénétrez?
Mon bonheur est détruit, l'ivresse est dissipée;
Une lumière horrible en ces lieux m'a frappée.
Qu'Egisthe est aveuglé, puisqu'il se croit heureux!
Tranquille, il me conduit à ces funèbres jeux;
Il triomphe, et je sens succomber mon courage.
Pour la première fois je redoute un présage;
Je crains Argos, Electre, et ses lugubres cris,
La Grèce, mes sujets, mon fils, mon propre fils.
Ah! quelle destinée, et quel affreux supplice
De former de son sang ce qu'il faut qu'on haïsse!
De n'oser prononcer sans des troubles cruels
Les noms les plus sacrés, les plus chers aux mortels!
Je chassai de mon cœur la nature outragée;
Je tremble au nom d'un fils : la nature est vengée.

SCÈNE V.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

CLYTEMNESTRE.

Ah! trop cruel Egisthe, où guidiez-vous mes pas?
Pourquoi revoir ces lieux consacrés au trépas?

ÉGISTHE.

Quoi ! ces solennités qui vous étaient si chères,
Ces gages renaissants de nos destins prospères,
Deviendraient à vos yeux des objets de terreur !
Ce jour de notre hymen est-il un jour d'horreur ?

CLYTEMNESTRE.

Non ; mais ce lieu peut-être est pour nous redoutable.
Ma famille y répand une horreur qui m'accable.
A des tourments nouveaux tous mes sens sont ouverts.
Iphise dans les pleurs, Electre dans les fers,
Du sang versé par nous cette demeure empreinte,
Oreste, Agamemnon, tout me remplit de crainte.

ÉGISTHE.

Laissez gémir Iphise, et vous ressouvenez
Qu'après tous nos affronts, trop long-temps pardonnés,
L'impétueuse Electre a mérité l'outrage
Dont j'humilie enfin cet orgueilleux courage.
Je la traîne enchaînée, et je ne prétends pas
Que, de ses cris plaintifs alarmant mes Etats,
Dans Argos désormais sa dangereuse audace
Ose des dieux sur nous rappeler la menace,
D'Oreste aux mécontents promettre le retour.
On n'en parle que trop ; et depuis plus d'un jour
Par-tout le nom d'Oreste a blessé mon oreille ;
Et ma juste colère à ce bruit se réveille.

CLYTEMNESTRE.

Quel nom prononcez-vous ? tout mon cœur en frémit.
On prétend qu'en secret un oracle a prédit
Qu'un jour, en ce lieu même où mon destin me guide,
Il porterait sur nous une main parricide.
Pourquoi tenter les dieux ? pourquoi vous présenter
Aux coups qu'il vous faut craindre, et qu'on peut éviter ?

ÉGISTHE.

Ne craignez rien d'Oreste. Il est vrai qu'il respire ;
Mais, loin que dans le piège Oreste nous attire,
Lui-même à ma poursuite il ne peut échapper.
Déja de toutes parts j'ai su l'envelopper.
Errant et poursuivi de rivage en rivage,
Il promène en tremblant son impuissante rage ;
Aux forêts d'Epidaure il s'est enfin caché.
D'Epidaure en secret le roi m'est attaché.
Plus que vous ne pensez on prend notre défense.

CLYTEMNESTRE.

Mais quoi, mon fils!

ÉGISTHE.

Je sais quelle est sa violence :
Il est fier, implacable, aigri par son malheur ;
Digne du sang d'Atrée, il en a la fureur.

CLYTEMNESTRE.

Ah, seigneur! elle est juste.

ÉGISTHE.

Il faut la rendre vaine.
Vous savez qu'en secret j'ai fait partir Plistène :
Il est dans Epidaure.

CLYTEMNESTRE.

A quel dessein? pourquoi?

ÉGISTHE.

Pour assurer mon trône, et calmer votre effroi.
Oui, Plistène, mon fils, adopté par vous-même,
L'héritier de mon nom et de mon diadême,
Est trop intéressé, madame, à détourner
Des périls que toujours vous voulez soupçonner :
Il vous tient lieu de fils, n'en connaissez plus d'autre.
Vous savez, pour unir ma famille et la vôtre,
Qu'Electre eût pu prétendre à l'hymen de mon fils,
Si son cœur à vos lois eût été plus soumis,

Si vos soins avaient pu fléchir son caractère :
Mais je punis la sœur, et je cherche le frère ;
Plistène me seconde ; en un mot, il vous sert.
Notre ennemi commun sans doute est découvert.
Vous frémissez, madame ?

CLYTEMNESTRE.

O nouvelles victimes!
Ne puis-je respirer qu'à force de grands crimes ?
Egisthe, vous savez qui j'ai privé du jour...
Le fils que j'ai nourri périrait à son tour!
Ah ! de mes jours usés le déplorable reste
Doit-il être acheté par un prix si funeste.

ÉGISTHE.

Songez....

CLYTEMNESTRE.

Souffrez du moins que j'implore une fois
Ce ciel, dont si long-temps j'ai méprisé les lois.

EGISTHE.

Voulez-vous qu'à mes vœux il mette des obstacles?
Qu'attendez-vous ici du ciel et des oracles ?
Au jour de notre hymen furent-ils écoutés ?

CLYTEMNESTRE.

Vous rappelez des temps dont ils sont irrités.
De mon cœur étonné vous voyez le tumulte.
L'amour brava les dieux, la crainte les consulte.
N'insultez point, seigneur, à mes sens affaiblis.
Le temps, qui change tout, a changé mes esprits ;
Et peut-être des dieux la main appesantie
Se plaît à subjuguer ma fierté démentie.
Je ne sens plus en moi ce courage emporté,
Qu'en ce palais sanglant j'avais trop écouté.
Ce n'est pas que pour vous mon amitié s'altère :
Il n'est point d'intérêt que mon cœur vous préfère :
Mais une fille esclave, un fils abandonné,

Un fils mon ennemi, peut-être assassiné,
Et qui, s'il est vivant, me condamne et m'abhorre ;
L'idée en est horrible, et je suis mère encore.

ÉGISTHE.

Vous êtes mon épouse, et sur-tout vous régnez.
Rappelez Clytemnestre à mes yeux indignés.
Ecoutez-vous du sang le dangereux murmure
Pour des enfants ingrats qui bravent la nature ?
Venez : votre repos doit sur eux l'emporter.

CLYTEMNESTRE.

Du repos dans le crime ! ah, qui peut s'en flatter ?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Pylade, où sommes-nous? en quels lieux t'a conduit
Le malheur obstiné du destin qui me suit?
L'infortune d'Oreste environne ta vie.
Tout ce qu'a préparé ton amitié hardie,
Trésors, armes, soldats, a péri dans les mers.
Sans secours avec toi jeté dans ces déserts,
Tu n'as plus qu'un ami dont le destin t'opprime.
Le ciel nous ravit tout, hors l'espoir qui m'anime.
A peine as-tu caché sous ces rocs escarpés
Quelques tristes débris au naufrage échappés.
Connais-tu ce rivage où mon malheur m'arrête?

PYLADE.

J'ignore en quels climats nous jette la tempête;
Mais de notre destin pourquoi désespérer?
Tu vis, il me suffit; tout doit me rassurer.
Un dieu dans Epidaure a conservé ta vie,
Que le barbare Égisthe a toujours poursuivie;
Dans ton premier combat il a conduit tes mains.
Plistène sous tes coups a fini ses destins.
Marchons sous la faveur de ce dieu tutélaire,
Qui t'a livré le fils, qui t'a promis le père.

ORESTE.

Je n'ai contre un tyran sur le trône affermi,

)ans ces lieux inconnus, qu'Oreste et mon ami.

PYLADE.

'est assez; et du ciel je reconnais l'ouvrage.
l nous a tout ravi par ce cruel naufrage,
l veut seul accomplir ses augustes desseins;
our ce grand sacrifice il ne veut que nos mains.
'antôt de trente rois il arme la vengeance,
'antôt trompant la terre, et frappant en silence,
l veut, en signalant son pouvoir oublié,
'armer que la nature et la seule amitié.

ORESTE.

vec un tel secours bannissons nos alarmes;
e n'aurai pas besoin de plus puissantes armes.
s-tu dans ces rochers qui défendent ces bords,
ù nous avons pris terre après de longs efforts,
s-tu caché du moins ces cendres de Plistène,
es dépôts, ces témoins de vengeance et de haine,
ette urne qui d'Égisthe a dû tromper les yeux?

PYLADE.

chappée au naufrage elle est près de ces lieux.
les mains avec cette urne ont caché cette épée
ui dans le sang troïen fut autrefois trempée;
e fer d'Agamemnon qui doit venger sa mort,
e fer qu'on enleva, quand, par un coup du sort,
es mains des assassins ton enfance sauvée
ut, loin des yeux d'Égisthe, en Phocide élevée.
'anneau qui lui servait est encore en tes mains.

ORESTE.

omment des dieux vengeurs accomplir les desseins?
omment porter encore aux mânes de mon père
(*en montrant l'épée qu'il porte.*)
e glaive qui frappa mon indigne adversaire?
es pas étaient comptés par les ordres du ciel:
ui-même a tout détruit; un naufrage cruel

Sur ces bords ignorés nous jette à l'aventure.
Quel chemin peut conduire à cette cour impure,
A ce séjour de crime où j'ai reçu le jour?

PYLADE.

Regarde ce palais, ce temple, cette tour,
Ce tombeau, ces cyprès, ce bois sombre et sauvage;
De deuil et de grandeur tout offre ici l'image.
Mais un mortel s'avance en ces lieux retirés,
Triste, levant au ciel des yeux désespérés;
Il paraît dans cet âge où l'humaine prudence
Sans doute a des malheurs la longue expérience:
Sur ton malheureux sort il pourra s'attendrir.

ORESTE.

Il gémit: tout mortel est donc né pour souffrir?

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

PYLADE.

O qui que vous soyez, tournez vers nous la vue:
La terre où je vous parle est pour nous inconnue;
Vous voyez deux amis et deux infortunés,
A la fureur des flots long-temps abandonnés.
Ce lieu nous doit-il être ou funeste ou propice?

PAMMÈNE.

Je sers ici les dieux, j'implore leur justice;
J'exerce en leur présence, en ma simplicité,
Les respectables droits de l'hospitalité.
Daignez, sous l'humble toit qu'habite ma vieillesse,
Mépriser des grands rois la superbe richesse:
Venez; les malheureux me sont toujours sacrés.

ORESTE.

Sage et juste habitant de ces bords ignorés,
Que des dieux par nos mains la puissance immortelle

De votre piété récompense le zèle !
Quel asyle est le vôtre ? et quelles sont vos lois ?
Quel souverain commande aux lieux où je vous vois ?

PAMMÈNE.

Egisthe règne ici ; je suis sous sa puissance.

ORESTE.

Egisthe ? ciel ! ô crime ! ô terreur ! ô vengeance !

PYLADE.

Dans ce péril nouveau gardez de vous trahir.

ORESTE.

Egisthe ? justes dieux ! celui qui fit périr....

PAMMÈNE.

Lui-même.

ORESTE.

Et Clytemnestre après ce coup funeste....

PAMMÈNE.

Elle règne avec lui : l'univers sait le reste.

ORESTE.

Ce palais, ce tombeau....

PAMMÈNE.

Ce palais redouté
Est par Egisthe même en ce jour habité.
Mes yeux ont vu jadis élevé cet ouvrage
Par une main plus digne, et pour un autre usage.
Ce tombeau (pardonnez si je pleure à ce nom)
Est celui de mon roi, du grand Agamemnon.

ORESTE.

Ah ! c'en est trop : le ciel épuise mon courage.

PYLADE, *à Oreste.*

Dérobe-lui les pleurs qui baignent ton visage.

PAMMÈNE, *à Oreste qui se détourne.*

Etranger généreux, vous vous attendrissez ;
Vous voulez retenir les pleurs que vous versez :
Hélas ! qu'en liberté votre cœur se déploie ;

Plaignez le fils des dieux, et le vainqueur de Troie:
Que des yeux étrangers pleurent au moins son sort,
Tandis que dans ces lieux on insulte à sa mort.

ORESTE.

Si je fus élevé loin de cette contrée,
Je n'en chéris pas moins les descendants d'Atrée.
Un Grec doit s'attendrir sur le sort des héros.
Je dois sur-tout.... Electre est-elle dans Argos?

PAMMÈNE.

Seigneur, elle est ici.

ORESTE.

Je veux, je cours.

PYLADE.

Arrête.
Tu vas braver les dieux, tu hasardes ta tête.
Que je te plains!
(*à Pammène.*)
Daignez, respectable mortel,
Dans le temple voisin nous conduire à l'autel;
C'est le premier devoir. Il est temps que j'adore
Le dieu qui nous sauva sur la mer d'Épidaure.

ORESTE.

Menez-nous à ce temple, à ce tombeau sacré
Où repose un héros lâchement massacré:
Je dois à sa grande ombre un secret sacrifice.

PAMMÈNE.

Vous, seigneur? ô destins! ô céleste justice!
Eh quoi! deux étrangers ont un dessein si beau!
Ils viennent de mon maître honorer le tombeau!
Hélas! le citoyen, timidement fidèle,
N'oserait en ces lieux imiter ce saint zèle.
Dès qu'Egisthe paraît, la piété, seigneur,
Tremble de se montrer, et rentre au fond du cœur.
Egisthe apporte ici le frein de l'esclavage.

Trop de danger vous suit.

ORESTE.

C'est ce qui m'encourage.

PAMMÈNE.

De tout ce que j'entends que mes sens sont saisis!
Je me tais ... Mais, seigneur, mon maître avait un fils,
Qui dans les bras d'Electre... Egisthe ici s'avance :
Clytemnestre le suit.... évitez leur présence.

ORESTE.

Quoi! c'est Egisthe?

PYLADE.

Il faut vous cacher à ses yeux.

SCÈNE III.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, *plus loin;* PAMMÈNE, SUITE.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

A qui dans ce moment parliez-vous dans ces lieux?
L'un de ces deux mortels porte sur son visage
L'empreinte des grandeurs et les traits du courage;
Sa démarche, son air, son maintien m'ont frappé:
Dans une douleur sombre il semble enveloppé;
Quel est-il? est-il né sous mon obéissance?

PAMMÈNE.

Je connais son malheur et non pas sa naissance.
Je devais des secours à ces deux étrangers,
Poussés par la tempête à travers ces rochers;
S'ils ne me trompent point, la Grèce est leur patrie.

ÉGISTHE.

Répondez d'eux, Pammène : il y va de la vie.

CLYTEMNESTRE.

Eh quoi ! deux malheureux en ces lieux abordés
D'un œil si soupçonneux seraient-ils regardés ?

ÉGISTHE.

On murmure, on m'alarme, et tout me fait ombrage.

CLYTEMNESTRE.

Hélas ! depuis quinze ans c'est là notre partage :
Nous craignons les mortels autant que l'on nous craint ;
Et c'est un des poisons dont mon cœur est atteint.

ÉGISTHE, *à Pammène.*

Allez, dis-je, et sachez quel lieu les a vu naître ;
Pourquoi près du palais ils ont osé paraître ;
De quel port ils partaient ; et sur-tout quel dessein
Les guida sur ces mers dont je suis souverain.

SCÈNE IV.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE.

ÉGISTHE.

Clytemnestre, vos dieux ont gardé le silence :
En moi seul désormais mettez votre espérance ;
Fiez-vous à mes soins, vivez, régnez en paix,
Et d'un indigne fils ne me parlez jamais.
Quant au destin d'Électre, il est temps que j'y pense.
De nos nouveaux desseins j'ai pesé l'importance :
Sans doute, elle est à craindre ; et je sais que son nom
Peut lui donner des droits au rang d'Agamemnon ;
Qu'un jour avec mon fils Électre en concurrence
Peut dans les mains du peuple emporter la balance.
Vous voulez qu'aujourd'hui je brise ses liens,
Que j'unisse par vous ses intérêts aux miens ?
Vous voulez terminer cette haine fatale,

s malheurs attachés aux enfants de Tantale ?
arlez-lui ; mais craignons tous deux de partager
a honte d'un refus qu'il nous faudrait venger.
e me flatte avec vous qu'un si triste esclavage
oit plier de son cœur la fermeté sauvage ;
ne ce passage heureux, et si peu préparé,
u rang le plus abject à ce premier degré,
e poids de la raison qu'une mère autorise,
ambition sur-tout la rendra plus soumise.
ardez qu'elle résiste à sa félicité :
reste un châtiment pour sa témérité.
i, votre indulgence et le nom de son père
ourrissent son orgueil au sein de la misère ;
n'elle craigne, madame, un sort plus rigoureux,
n exil sans retour, et des fers plus honteux.

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE.

CLYTEMNESTRE.

a fille, approchez-vous ; et d'un œil moins austère
nvisagez ces lieux, et sur-tout une mère.
e gémis en secret, comme vous soupirez,
e l'avilissement où vos jours sont livrés ;
noiqu'il fût dû peut-être à votre injuste haine,
e m'en afflige en mère, et m'en indigne en reine.
obtiens grâce pour vous ; vos droits vous sont rendus.

ÉLECTRE.

li, madame ! à vos pieds...

CLYTEMNESTRE.

Je veux faire encor plus.

ÉLECTRE.

h ! quoi ?

CLYTEMNESTRE.

De votre sang soutenir l'origine,
Du grand nom de Pélops réparer la ruine,
Réunir ses enfants trop long-temps divisés.

ÉLECTRE.

Ah! parlez-vous d'Oreste? achevez, disposez.

CLYTEMNESTRE.

Je parle de vous-même, et votre âme obstinée
A son propre intérêt doit être ramenée.
De tant d'abaissement c'est peu de vous tirer:
Electre, au trône un jour il vous faut aspirer.
Vous pouvez, si ce cœur connaît le vrai courage,
De Mycène et d'Argos espérer l'héritage:
C'est à vous de passer, des fers que vous portez,
A ce suprême rang des rois dont vous sortez.
D'Egisthe contre vous j'ai su fléchir la haine;
Il veut vous voir en fille, il vous donne Plistène.
Plistène est d'Epidaure attendu chaque jour,
Votre hymen est fixé pour son heureux retour.
D'un brillant avenir goûtez déja la gloire;
Le passé n'est plus rien, perdez-en la mémoire.

ÉLECTRE.

A quel oubli, grands dieux! ose-t-on m'inviter?
Quel horrible avenir m'ose-t-on présenter?
O sort! ô derniers coups tombés sur ma famille!
Songez-vous au héros dont Electre est la fille,
Madame? osez-vous bien, par un crime nouveau,
Abandonner Electre au fils de son bourreau?
Le sang d'Agamemnon! qui? moi? la sœur d'Oreste!
Electre au fils d'Egisthe, au neveu de Thyeste!
Ah! rendez-moi mes fers; rendez-moi tout l'affront
Dont la main des tyrans a fait rougir mon front;
Rendez-moi les horreurs de cette servitude,
Dont j'ai fait une épreuve et si longue et si rude.

L'opprobre est mon partage ; il convient à mon sort.
J'ai supporté la honte, et vu de près la mort.
Votre Egisthe cent fois m'en avait menacée,
Mais enfin c'est par vous qu'elle m'est annoncée.
Cette mort à mes sens inspire moins d'effroi
Que les horribles vœux qu'on exige de moi.
Allez ; de cet affront je vois trop bien la cause,
Je vois quels nouveaux fers un lâche me propose.
Vous n'avez plus de fils ; son assassin cruel
Craint les droits de ses sœurs au trône paternel :
Il veut forcer mes mains à seconder sa rage :
Assurer à Plistène un sanglant héritage ;
Joindre un droit légitime aux droits des assassins ;
Et m'unir aux forfaits par les nœuds les plus saints.
Ah ! si j'ai quelques droits, s'il est vrai qu'il les craigne,
Dans ce sang malheureux que sa main les éteigne ;
Qu'il achève, à vos yeux, de déchirer mon sein :
Et, si ce n'est assez, prêtez-lui votre main.
Frappez ; joignez Electre à son malheureux frère ;
Frappez, dis-je ; à vos coups je connaîtrai ma mère.

CLYTEMNESTRE.

Ingrate, c'en est trop ; et toute ma pitié
Cède enfin, dans mon cœur, à ton inimitié.
Que n'ai-je point tenté ? que pouvais-je plus faire,
Pour fléchir, pour briser ton cruel caractère ?
Tendresse, châtiments, retour de mes bontés,
Tes reproches sanglants souvent même écoutés,
Raison, menace, amour, tout, jusqu'à la couronne,
Où tu n'as d'autres droits que ceux que je te donne ;
J'ai prié, j'ai puni, j'ai pardonné sans fruit.
Va, j'abandonne Electre au malheur qui la suit ;
Va, je suis Clytemnestre, et sur-tout je suis reine.
Le sang d'Agamemnon n'a de droits qu'à ma haine.
C'est trop flatter la tienne, et, de ma faible main,

Caresser le serpent qui déchire mon sein.
Pleure, tonne, gémis, j'y suis indifférente :
Je ne verrai dans toi qu'une esclave imprudente,
Flottant entre la plainte et la témérité,
Sous la puissante main de son maître irrité.
Je t'aimai malgré toi : l'aveu m'en est bien triste ;
Je ne suis plus pour toi que la femme d'Egisthe ;
Je ne suis plus ta mère ; et toi seule as rompu
Ces nœuds infortunés de ce cœur combattu,
Ces nœuds, qu'en frémissant, réclamait la nature,
Que ma fille déteste, et qu'il faut que j'abjure.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, *seule.*

Et c'est ma mère! O ciel! fut-il jamais pour moi,
Depuis la mort d'un père, un jour plus plein d'effroi?
Hélas! j'en ai trop dit : ce cœur, plein d'amertume,
Répandait, malgré lui, le fiel qui le consume.
Je m'emporte, il est vrai ; mais ne m'a-t-elle pas
D'Oreste, en ses discours, annoncé le trépas?
On offre sa dépouille à sa sœur désolée!
De ces lieux tout sanglants la nature exilée,
Et qui ne laisse ici qu'un nom qui fait horreur,
Se renfermait, pour lui, tout entière en mon cœur.
S'il n'est plus, si ma mère à ce point m'a trahie,
A quoi bon ménager ma plus grande ennemie?
Pourquoi? pour obtenir, de ses tristes faveurs,
De ramper dans la cour de mes persécuteurs?
Pour lever, en tremblant, aux dieux qui me trahissent
Ces languissantes mains que mes chaînes flétrissent?
Pour voir avec des yeux de larmes obscurcis,
Dans le lit de mon père, et sur son trône assis,

monstre, ce tyran, ce ravisseur funeste
ui m'ôte encor ma mère, et me prive d'Oreste?

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

ère Electre, appaisez ces cris de la douleur.

ÉLECTRE.

oi!

IPHISE.

Partagez ma joie.

ÉLECTRE.

Au comble du malheur,
uelle funeste joie à nos cœurs étrangère!

IPHISE.

pérons.

ÉLECTRE.

Non, pleurez; si j'en crois une mère,
este est mort, Iphise.

IPHISE.

Ah! si j'en crois mes yeux,
este vit encore, Oreste est en ces lieux.

ÉLECTRE.

ands dieux! Oreste! lui? serait-il bien possible?
! gardez d'abuser une âme trop sensible.
este, dites-vous?

IPHISE.

Oui.

ÉLECTRE.

D'un songe flatteur
me présentez pas la dangereuse erreur.
este! poursuivez; je succombe à l'atteinte
s mouvements confus d'espérance et de crainte.

IPHISE.

Ma sœur, deux inconnus, qu'à travers mille morts
La main d'un dieu, sans doute, a jetés sur ces bords,
Recueillis par les soins du fidèle Pammène...
L'un des deux...

ÉLECTRE.

Je me meurs, et me soutiens à peine,
L'un des deux ?...

IPHISE.

Je l'ai vu ; quel feu brille en ses yeux !
Il avait l'air, le port, le front des demi-dieux,
Tel qu'on peint le héros qui triompha de Troie ;
La même majesté sur son front se déploie.
A mes avides yeux soigneux de s'arracher,
Chez Pammène, en secret, il semble se cacher.
Interdite, et le cœur tout plein de son image,
J'ai couru vous chercher sur ce triste rivage,
Sous ces sombres cyprès, dans ce temple éloigné,
Enfin vers ce tombeau de nos larmes baigné.
Je l'ai vu, ce tombeau, couronné de guirlandes,
De l'eau sainte arrosé, couvert encor d'offrandes ;
Des cheveux, si mes yeux ne se sont pas trompés,
Tels que ceux du héros dont mes sens sont frappés ;
Une épée, et c'est-là ma plus ferme espérance ;
C'est le signe éclatant du jour de la vengeance :
Et quel autre qu'un fils, qu'un frère, qu'un héros,
Suscité par les dieux pour le salut d'Argos,
Aurait osé braver ce tyran redoutable ?
C'est Oreste, sans doute ; il en est seul capable ;
C'est lui, le ciel l'envoie ; il m'en daigne avertir.
C'est l'éclair qui paraît, la foudre va partir.

ÉLECTRE.

Je vous crois ; j'attends tout : mais n'est-ce point un piège

Que tend de mon tyran la fourbe sacrilège?
Allons : de mon bonheur il me faut assurer.
Ces étrangers... Courons ; mon cœur va m'éclairer.

IPHISE.

Pammène m'avertit, Pammène nous conjure
De ne point approcher de sa retraite obscure.
Il y va de ses jours.

ÉLECTRE.

Ah ! que m'avez-vous dit?
Non ; vous êtes trompée, et le ciel nous trahit.
Mon frère, après seize ans, rendu dans sa patrie,
Eût volé dans les bras qui sauvèrent sa vie ;
Il eût porté la joie à ce cœur désolé ;
Loin de vous fuir, Iphise, il vous aurait parlé.
Ce fer vous rassurait, et j'en suis alarmée.
Une mère cruelle est trop bien informée.
J'ai cru voir, et j'ai vu dans ses yeux interdits
Le barbare plaisir d'avoir perdu son fils.
N'importe, je conserve un reste d'espérance :
Ne m'abandonnez pas, ô dieux de la vengeance!
Pammène à mes transports pourra-t-il résister?
Il faut qu'il parle : allons ; rien ne peut m'arrêter.

IPHISE.

Vous vous perdez ; songez qu'un maître impitoyable
Nous obsède, nous suit d'un œil inévitable.
Si mon frère est venu, nous l'allons découvrir ;
Ma sœur, en lui parlant, nous le faisons périr :
Et si ce n'est pas lui, notre recherche vaine
Irrite nos tyrans, met en danger Pammène.
Je revole au tombeau, que je puis honorer :
Clytemnestre du moins m'a permis d'y pleurer.
Cet étranger, ma sœur, y peut paraître encore ;
C'est un asyle sûr ; et ce ciel que j'implore,
Ce ciel, dont votre audace accuse les rigueurs,

Pourra le rendre encore à vos cris, à mes pleurs.
Venez.

ÉLECTRE.

De quel espoir ma douleur est suivie!
Ah! si vous me trompez, vous m'arrachez la vie.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

(Un esclave porte une urne ; et un autre, une épée.)

PYLADE.

Quoi! verrai-je toujours ta grande âme égarée
Souffrir tous les tourments des descendants d'Atrée,
De l'attendrissement passer à la fureur?

ORESTE.

C'est le destin d'Oreste; il est né pour l'horreur.
J'étais dans ce tombeau, lorsque ton œil fidèle
Veillait sur ces dépôts confiés à ton zèle;
J'appelais en secret ces mânes indignés;
Je leur offrais mes dons, de mes larmes baignés.
Une femme, vers moi courant désespérée,
Avec des cris affreux dans la tombe est entrée,
Comme si, dans ces lieux qu'habite la terreur,
Elle eût fui sous les coups de quelque dieu vengeur.
Elle a jeté sur moi sa vue épouvantée:
Elle a voulu parler; sa voix s'est arrêtée.
J'ai vu soudain, j'ai vu les filles de l'enfer
Sortir, entre elle et moi, de l'abyme entr'ouvert.
Leurs serpents, leurs flambeaux, leur voix sombre et terrible,
M'inspiraient un transport inconcevable, horrible,
Une fureur atroce; et je sentais ma main
Se lever, malgré moi, prête à percer son sein:

Ma raison s'enfuyait de mon âme éperdue.
Cette femme, en tremblant, s'est soustraite à ma vue,
Sans s'adresser aux dieux, et sans les honorer;
Elle semblait les craindre, et non les adorer.
Plus loin, versant des pleurs, une fille timide,
Sur la tombe et sur moi fixant un œil avide,
D'Oreste, en gémissant, a prononcé le nom.

SCÈNE II.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE, *à Pammène.*

O vous qui secourez le sang d'Agamemnon,
Vous vers qui nos malheurs et nos dieux sont mes guides,
Parlez; révélez-moi les destins des Atrides.
Qui sont ces deux objets dont l'un m'a fait horreur,
Et l'autre a dans mes sens fait passer la douleur?
Ces deux femmes...

PAMMÈNE.

Seigneur, l'une était votre mère...

ORESTE.

Clytemnestre! elle insulte aux mânes de mon père?

PAMMÈNE.

Elle venait aux dieux vengeurs des attentats
Demander un pardon qu'elle n'obtiendra pas.
L'autre était votre sœur, la tendre et simple Iphise,
A qui de ce tombeau l'entrée était permise.

ORESTE.

Hélas! que fait Electre?

PAMMÈNE.

Elle croit votre mort;
Elle pleure.

ORESTE.

Ah! grands dieux, qui conduisez mon sort,
Quoi! vous ne voulez pas que ma bouche affligée
Console de mes sœurs la tendresse outragée!
Quoi! toute ma famille, en ces lieux abhorrés,
Est un sujet de trouble à mes sens déchirés!

PAMMÈNE.

Obéissons aux dieux.

ORESTE.

Que cet ordre est sévère!

PAMMÈNE.

Ne vous en plaignez point; cet ordre est salutaire:
La vengeance est pour eux. Ils ne prétendent pas
Qu'on touche à leur ouvrage, et qu'on aide leur bras:
Électre vous nuirait, loin de vous être utile;
Son caractère ardent, son courage indocile,
Incapable de feindre et de rien ménager,
Servirait à vous perdre, au lieu de vous venger.

ORESTE.

Mais quoi! les abuser par cette feinte horrible?

PAMMÈNE.

N'oubliez point ces dieux, dont le secours sensible
Vous a rendu la vie au milieu du trépas.
Contre leurs volontés si vous faites un pas,
Ce moment vous dévoue à leur haine fatale:
Tremblez, malheureux fils d'Atrée et de Tantale,
Tremblez de voir sur vous, en ces lieux détestés,
Tomber tous les fléaux du sang dont vous sortez.

ORESTE.

Pourquoi nous imposer, par des lois inhumaines,
Et des devoirs nouveaux, et de nouvelles peines?
Les mortels malheureux n'en ont-ils pas assez?
Sous des fardeaux sans nombre ils vivent terrassés.
A quel prix, dieux puissants, avons-nous reçu l'être?

N'importe, est-ce à l'esclave à condamner son maitre?
Obéissons, Pammène.

PAMMÈNE.

Il le faut, et je cours
Eblouir le barbare armé contre vos jours.
Je dirai qu'aujourd'hui le meurtrier d'Oreste
Doit remettre en ses mains cette cendre funeste.

ORESTE.

Allez donc. Je rougis même de le tromper.

PAMMÈNE.

Aveuglons la victime, afin de la frapper.

SCÈNE III.

ORESTE, PYLADE.

PYLADE.

Appaise de tes sens le trouble involontaire,
Renferme dans ton cœur un secret nécessaire,
Cher Oreste, crois-moi, des femmes et des pleurs
Du sang d'Agamemnon sont de faibles vengeurs.

ORESTE.

Trompons sur-tout Egisthe et ma coupable mère.
Qu'ils goûtent de ma mort la douceur passagère;
Si pourtant une mère a pu porter jamais
Sur la cendre d'un fils des regards satisfaits!

PYLADE.

Attendons-les ici tous deux à leur passage.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, IPHISE, *d'un côté ;* ORESTE, PYLADE, *de l'autre, avec un esclave qui porte l'urne et l'épée.*

ÉLECTRE.

L'espérance trompée accable et décourage.
Un seul mot de Pammène a fait évanouir
Ces songes imposteurs dont vous osiez jouir.
Ce jour faible et tremblant, qui consolait ma vue,
Laisse une horrible nuit sur mes yeux répandue.
Ah! la vie est pour nous un cercle de douleur!

ORESTE, *à Pylade.*

Tu vois ces deux objets ; ils m'arrachent le cœur.

PYLADE.

Sous les lois des tyrans tout gémit, tout s'attriste.

ORESTE.

La plainte doit régner dans l'Empire d'Egisthe.

IPHISE, *à Electre.*

Voilà ces étrangers.

ÉLECTRE.

Présages douloureux!
Le nom d'Egisthe, ô ciel! est prononcé par eux.

IPHISE.

L'un d'eux est ce héros dont les traits m'ont frappée.

ÉLECTRE.

Hélas! ainsi que vous j'aimais été trompée.
(*à Oreste*)
Eh! qui donc êtes vous, étrangers malheureux?
Que venez-vous chercher sur ce rivage affreux?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, la présence

Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui ? du roi ! quoi ! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon !

PYLADE.

Il règne ; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche ! Eh ! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous ?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous inhumaines, affreuses ?

IPHISE, *en voyant l'urne.*

Quelle est cette urne, hélas ! ô surprise, ô douleurs !

PYLADE.

Oreste...

ÉLECTRE.

Oreste ! ah dieux ! il est mort ; je me meurs.

ORESTE, *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnaître
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître ?
Tout mon sang se soulève. Ah, princesse ! ah ! vivez.

ÉLECTRE.

Moi, vivre ! Oreste est mort. Barbares, achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Electre ! Iphise ! où suis-je ? impitoyables dieux !
(*à celui qui porte l'urne.*)
Otez ces monuments ; éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect...

ÉLECTRE, *revenant à elle, et courant vers l'urne.*

Cruel, qu'osez-vous dire?
Ah ! ne m'en privez pas ; et devant que j'expire,
Laissez, laissez toucher à mes tremblantes mains
Ces restes échappés à des dieux inhumains.
Donnez.

(*elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE.

Que faites-vous ? cessez.

PYLADE.

Le seul Egisthe
Dut recevoir de nous ce monument si triste.

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ? ô nouveau crime ! ô désastres plus grands !
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans!
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée ?

ORESTE.

De ce reproche affreux mon âme déchirée
Ne peut plus...

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui partagez mes pleurs ?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses....

ORESTE.

Ah dieux !...

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi ; comment avez-vous su son sort ?
Etiez-vous son ami ? dites-moi qui vous êtes,
Vous sur-tout, dont les traits.... Vos bouches sont muettes ;
Quand vous m'assassinez, vous êtes attendris.

ORESTE.

C'en est trop, et les dieux sont trop bien obéis.

ÉLECTRE

Que dites-vous ?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles horribles.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
Non, fatal étranger, je ne rendrai jamais
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits;
C'est Oreste, c'est lui .. Vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

ORESTE.

Je n'y résiste plus. Dieux inhumains, tonnez.
Electre....

ÉLECTRE.

Eh bien ?

ORESTE.

Je dois....

PYLADE.

Ciel !

ÉLECTRE.

Poursuis.

ORESTE.

Apprenez...

SCÈNE V.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, ÉLECTRE, IPHISE, PAMMÈNE, GARDES.

ÉGISTHE.

Quel spectacle ! ô fortune à mes lois asservie !

'ammène, est-il donc vrai ? mon rival est sans vie ?
'ous ne me trompiez point, sa douleur m'en instruit.

ÉLECTRE.

' rage ! ô dernier jour !

ORESTE.

Où me vois-je réduit ?

ÉGISTHE.

)u'on ôte de ses mains ces dépouilles d'Oreste.
(*on prend l'urne des mains d'Electre.*)

ÉLECTRE.

arbare, arrache-moi le seul bien qui me reste :
'igre, avec cette cendre, arrache-moi le cœur,
oins le père aux enfants, joins le frère à la sœur.
Ionstre heureux, à tes pieds vois toutes tes victimes,
ouis de ton bonheur, jouis de tous tes crimes.
ontemplez avec lui des spectacles si doux,
Ière trop inhumaine ; ils sont dignes de vous.
(*Iphise l'emmène.*)

SCÈNE VI.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

CLYTEMNESTRE.

)ue me faut-il entendre !

ÉGISTHE.

Elle en sera punie.
)u'elle se plaigne au ciel, ce ciel me justifie ;
ans me charger du meurtre, il l'a du moins permis :
os jours sont assurés, nos trônes affermis.
'oilà donc ces deux Grecs échappés du naufrage,
)e qui je dois payer le zèle et le courage.

ORESTE.

C'est nous-mêmes : j'ai dû vous offrir ces présents,
D'un important trépas gages intéressants ;
Ce glaive, cet anneau : vous devez les connaître ;
Agamemnon les eut quand il fut votre maître ;
Oreste les portait.

CLYTEMNESTRE.

Quoi ! c'est vous que mon fils...

ÉGISTHE.

Si vous l'avez vaincu, je vous en dois le prix.
De quel sang êtes-vous ? qui vois-je en vous paraître ?

ORESTE.

Mon nom n'est point connu... Seigneur, il pourra l'être.
Mon père aux champs troïens a signalé son bras
Aux yeux de tous ces rois vengeurs de Ménélas.
Il périt dans ces temps de malheurs et de gloire
Qui des Grecs triomphants ont suivi la victoire.
Ma mère m'abandonne, et je suis sans secours ;
Des ennemis cruels ont poursuivi mes jours.
Cet ami me tient lieu de fortune et de père.
J'ai recherché l'honneur et bravé la misère.
Seigneur, tel est mon sort.

ÉGISTHE.

Dites-moi dans quels lieux
Votre bras m'a vengé de ce prince odieux.

ORESTE.

Dans les champs d'Hermione, au tombeau d'Achémore,
Dans un bois qui conduit au temple d'Epidaure.

ÉGISTHE.

Mais le roi d'Epidaure avait proscrit ses jours ;
D'où vient qu'à ses bienfaits vous n'avez point recours ?

ORESTE.

e chéris la vengeance, et je hais l'infamie.
Ia main d'un ennemi n'a point vendu la vie.
)es intérêts secrets, seigneur, m'avaient conduit :
et ami les connut ; il en fut seul instruit.
ans implorer des rois, je venge ma querelle.
e suis loin de vanter ma victoire et mon zèle ;
ardonnez. Je frissonne à tout ce que je voi ;
eigneur... d'Agamemnon la veuve est devant moi...
eut-être je la sers, peut-être je l'offense :
ne m'appartient pas de braver sa présence.
e sors...

ÉGISTHE.

Non, demeurez.

CLYTEMNESTRE.

Qu'il s'écarte, seigneur ;
)n aspect me remplit d'épouvante et d'horreur.
'est lui que j'ai trouvé dans la demeure sombre
ù d'un roi malheureux repose la grande ombre.
es déités du Styx marchaient à ses côtés.

ÉGISTHE.

ui ! vous ?... qu'osiez-vous faire en ces lieux écartés ?

ORESTE.

allais, comme la reine, implorer la clémence
e ces mânes sanglants qui demandent vengeance.
e sang qu'on a versé doit s'expier, seigneur.

CLYTEMNESTRE.

aque mot est un trait enfoncé dans mon cœur.
loignez de mes yeux cet assassin d'Oreste.

ORESTE.

t Oreste, dit-on, dut vous être funeste :
disait que proscrit, errant et malheureux,
haïr une mère il eut le droit affreux.

CLYTEMNESTRE.

Il naquit pour verser le sang qui le fit naître.
Tel fut le sort d'Oreste, et son dessein peut-être.
De sa mort cependant mes sens sont pénétrés.
Vous me faites frémir, vous qui m'en délivrez.

ORESTE.

Qui, lui, madame? un fils armé contre sa mère!
Ah! qui peut effacer ce sacré caractère?
Il respectait son sang... peut-être il eût voulu...

CLYTEMNESTRE.

Ah ciel!

ÉGISTHE.

Que dites-vous? où l'aviez-vous connu?

PYLADE.

Il se perd... Aisément les malheureux s'unissent;
Trop promptement liés, promptement ils s'aigrissent;
Nous le vîmes dans Delphe.

ORESTE.

Oui... j'y sus son dessein.

ÉGISTHE.

Eh bien, quel était-il?

ORESTE.

De vous percer le sein.

ÉGISTHE.

Je connaissais sa rage, et je l'ai méprisée.
Mais de ce nom d'Oreste Electre autorisée
Semblait tenir encor tout l'état partagé;
C'est d'Electre sur-tout que vous m'avez vengé.
Elle a mis aujourd'hui le comble à ses offenses:
Comptez-la désormais parmi vos récompenses.
Oui, ce superbe objet contre moi conjuré,
Ce cœur enflé d'orgueil, et de haine enivré,
Qui même de mon fils dédaigna l'alliance,
Digne sœur d'un barbare avide de vengeance,

Je la mets dans vos fers ; elle va vous servir :
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Si de Priam jadis la race malheureuse
Traîna chez ses vainqueurs une chaîne honteuse,
Le sang d'Agamemnon peut servir à son tour.

CLYTEMNESTRE.

Qui, moi? je souffrirais...

ÉGISTHE.

Eh, madame, en ce jour,
Défendez-vous encor ce sang qui vous déteste ?
N'épargnez point Electre, ayant proscrit Oreste.
(*à Oreste.*)
Vous... laissez cette cendre à mon juste courroux.

ORESTE.

J'accepte vos présents ; cette cendre est à vous.

CLYTEMNESTRE.

Non, c'est pousser trop loin la haine et la vengeance ;
Qu'il parte, qu'il emporte une autre récompense.
Vous-même, croyez-moi, quittons ces tristes bords,
Qui n'offrent à mes yeux que les cendres des morts.
Osons-nous préparer ce festin sanguinaire
Entre l'urne du fils et la tombe du père ?
Osons-nous appeler à nos solennités
Les dieux de ma famille à qui vous insultez,
Et livrer, dans les jeux d'une pompe funeste,
Le sang de Clytemnestre au meurtrier d'Oreste?
Non ; trop d'horreur ici s'obstine à me troubler ;
Quand je connais la crainte, Egisthe peut trembler.
Ce meurtrier m'accable ; et je sens que sa vue
A porté dans mon cœur un poison qui me tue.
Je cède, et je voudrais, dans ce mortel effroi,
Me cacher à la terre, et, s'il se peut, à moi.
(*elle sort.*)

ÉGISTHE, *à Oreste.*

Demeurez. Attendez que le temps la désarme.

La nature un moment jette un cri qui l'alarme;
Mais bientôt, dans un cœur à la raison rendu,
L'intérêt parle en maître, et seul est entendu.
En ces lieux avec nous célébrez la journée
De son couronnement et de mon hyménée.
(*à sa suite.*)
Et vous... dans Epidaure allez chercher mon fils;
Qu'il vienne confirmer tout ce qu'ils m'ont appris.

SCÈNE VII.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

Va, tu verras Oreste à tes pompes cruelles;
Va, j'ensanglanterai la fête où tu m'appelles.

PYLADE.

Dans tous ces entretiens que je tremble pour vous!
Je crains votre tendresse, et plus votre courroux;
Dans ses émotions je vois votre âme altière,
A l'aspect du tyran, s'élançant tout entière;
Tout prêt de l'insulter, tout prêt de vous trahir;
Au nom d'Agamemnon vous m'avez fait frémir.

ORESTE.

Ah! Clytemnestre encor trouble plus mon courage.
Dans mon cœur déchiré quel douloureux partage!
As-tu vu dans ses yeux, sur son front interdit,
Les combats qu'en son âme excitait mon récit?
Je les éprouvais tous; ma voix était tremblante.
Ma mère en me voyant s'effraie et m'épouvante.
Le meurtre de mon père, et mes sœurs à venger,
Un barbare à punir, la reine à ménager,
Electre, son tyran; mon sang qui se soulève;
Que de tourments secrets! ô dieu terrible, achève!
Précipite un moment trop lent pour ma fureur,

Ce moment de vengeance, et que prévient mon cœur!
Quand pourrai-je servir ma tendresse et ma haine,
Mêler le sang d'Égisthe aux cendres de Plistène,
Immoler ce tyran, le montrer à ma sœur
Expirant sous mes coups, pour la tirer d'erreur?

SCÈNE VIII.

ORESTE, PYLADE, PAMMÈNE.

ORESTE.

Qu'as-tu fait, cher Pammène? as-tu quelque espérance?

PAMMÈNE.

Seigneur, depuis ce jour fatal à votre enfance,
Où j'ai vu dans ces lieux votre père égorgé,
Jamais plus de périls ne vous ont assiégé.

ORESTE.

Comment!

PYLADE.

Quoi! pour Oreste aurai-je à craindre encore?

PAMMÈNE.

Il arrive à l'instant un courrier d'Epidaure;
Il est avec Egisthe; il glace mes esprits:
Egisthe est informé de la mort de son fils.

PYLADE.

Ciel!

ORESTE.

Sait-il que ce fils, élevé dans le crime,
Du fils d'Agamemnon est tombé la victime?

PAMMÈNE.

On parle de sa mort, on ne dit rien de plus;
Mais de nouveaux avis sont encore attendus.
On se tait à la cour, on cache à la contrée
Que d'un de ses tyrans la Grèce est délivrée.
Égisthe avec la reine en secret renfermé

Ecoute ce récit, qui n'est pas confirmé ;
Et c'est ce que j'apprends d'un serviteur fidèle,
Qui, pour le sang des rois comme moi plein de zèle,
Gémissant et caché, trame encor ses vieux ans
Dans un service ingrat à la cour des tyrans.

ORESTE.

De la vengeance au moins j'ai goûté les prémices ;
Mes mains ont commencé mes justes sacrifices :
Les dieux permettront-ils que je n'achève pas ?
Cher Pylade, est-ce en vain qu'ils ont armé mon bras ?
Par des bienfaits trompeurs exerçant leur colère,
M'ont-ils donné le fils, pour me livrer au père ?
Marchons ; notre péril doit nous déterminer :
Qui ne craint point la mort, est sûr de la donner.
Avant qu'un jour plus grand puisse éclairer sa rage,
Je veux de ce moment saisir tout l'avantage.

PAMMÈNE.

Eh bien ! il faut paraître, il faut vous découvrir
A ceux qui pour leur roi sauront du moins mourir.
Il en est, j'en réponds, cachés dans ces asyles ;
Plus ils sont inconnus, plus ils seront utiles.

PYLADE.

Allons ; et si les noms d'Oreste et de sa sœur,
Si l'indignation contre l'usurparteur,
Le tombeau de ton père, et l'aspect de sa cendre,
Les dieux qui t'ont conduit, ne peuvent te défendre ;
S'il faut qu'Oreste meure en ces lieux abhorrés,
Je t'ai voué mes jours, ils te sont consacrés.
Nous périrons unis c'est l'espoir qui me reste ;
Pylade à tes côtés mourra digne d'Oreste.

ORESTE.

Ciel, ne frappe que moi, mais daigne, en ta pitié,
Protéger son courage, et servir l'amitié.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

ORESTE, PYLADE.

ORESTE.

De Pammène, il est vrai, la sage vigilance
D'Egisthe pour un temps trompe la défiance;
On lui dit que les dieux, de Tantale ennemis,
Frappaient en même temps les derniers de ses fils.
Peut-être que le ciel, qui pour nous se déclare,
Répand l'aveuglement sur les yeux du barbare.
Mais tu vois ce tombeau si cher à ma douleur;
Ma main l'avait chargé de mon glaive vengeur;
Ce fer est enlevé par des mains sacrilèges.
L'asyle de la mort n'a plus de privilèges;
Et je crains que ce glaive, à mon tyran porté,
Ne lui donne sur nous quelque affreuse clarté.
Précipitons l'instant où je veux le surprendre.

PYLADE.

Pammène veille à tout, sans doute il faut l'attendre.
Dès que nous aurons vu, dans ces bois écartés,
Le peu de vos sujets à vous suivre excités,
Par trois divers chemins retrouvons-nous ensemble,
Non loin de cette tombe, au lieu qui nous rassemble.

ORESTE.

Allons... Pylade, ah ciel! ah, trop barbare loi!
Ma rigueur assassine un cœur qui vit pour moi!
Quoi! j'abandonne Electre à sa douleur mortelle!

PYLADE.

Tu l'as juré, poursuis, et ne redoute qu'elle.

Electre peut te perdre, et ne peut te servir ;
Les yeux de tes tyrans sont tout prêts de s'ouvrir :
Renferme cet amour et si sainte et si pure.
Doit-on craindre en ces lieux de domter la nature ?
Ah ! de quels sentiments te laisses-tu troubler ?
Il faut venger Electre, et non la consoler.

ORESTE.

Pylade, elle s'avance, et me cherche peut-être.

PYLADE.

Ses pas sont épiés ; garde-toi de paraître.
Va, j'observerai tout avec empressement :
Les yeux de l'amitié se trompent rarement.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE.

ÉLECTRE.

Le perfide... Il échappe à ma vue indignée.
En proie à la fureur, et de larmes baignée,
Je reste sans vengeance, ainsi que sans espoir.
(*à Pylade.*)
Toi, qui sembles frémir, et qui n'oses me voir,
Toi, compagnon du crime, apprends-moi donc, barbare,
Où va cet assassin, de mon sang trop avare ;
Ce maître à qui je suis, qu'un tyran m'a donné.

PYLADE.

Il remplit un devoir par le ciel ordonné ;
Il obéit aux dieux : imitez-le, madame.
Les arrêts du destin trompent souvent notre âme ;
Il conduit les mortels, il dirige leurs pas
Par des chemins secrets qu'ils ne connaissent pas ;
Il plonge dans l'abyme, et bientôt en retire ;

accable de fers, il élève à l'Empire ;
l fait trouver la vie au milieu des tombeaux.
Gardez de succomber à vos tourments nouveaux :
ommettez-vous ; c'est tout ce que je puis vous dire.

SCÈNE III.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

es discours ont accrû la fureur qui m'inspire.
Que veut-il? prétend-il que je doive souffrir
L'abominable affront dont on m'ose couvrir?
La mort d'Agamemnon, l'assassinat d'un frère,
N'avaient donc pu combler ma profonde misère!
Après quinze ans de maux et d'opprobres soufferts,
De l'assassin d'Oreste il faut porter les fers,
Et, pressée en tout temps d'une main meurtrière,
Servir tous les bourreaux de ma famille entière!
Glaive affreux, fer sanglant, qu'un outrage nouveau
Exposait en triomphe à ce sacré tombeau,
Fer teint du sang d'Oreste, exécrable trophée,
Qui trompas un moment ma douleur étouffée!
Toi qui n'es qu'un outrage à la cendre des morts,
Sers un projet plus digne et mes justes efforts.
Égisthe, m'a-t-on dit, s'enferme avec la reine ;
De quelque nouveau crime il prépare la scène,
Pour fuir la main d'Électre il prend de nouveaux soins ;
A l'assassin d'Oreste on peut aller du moins.
Je ne puis me baigner dans le sang des deux traîtres.
Allons, je vais du moins punir un de mes maîtres.

IPHISE.

Est-il bien vrai qu'Oreste ait péri de sa main?

J'avais cru voir en lui le cœur le plus humain ;
Il partageait ici notre douleur amère;
Je l'ai vu révérer la cendre de mon père.

ÉLECTRE.

Ma mère en fait autant : les coupables mortels
Se baignent dans le sang, et tremblent aux autels;
Ils passent, sans rougir, du crime au sacrifice.
Est-ce ainsi que des dieux on trompe la justice ?
Il ne trompera pas mon courage irrité.
Quoi ! de ce meurtre affreux ne s'est-il pas vanté ?
Égisthe au meurtrier ne m'a-t-il pas donnée ?
Ne suis-je pas enfin la preuve infortunée,
La victime, le prix de ces noirs attentats
Dont vous osez douter, quand je meurs dans vos bras,
Quand Oreste au tombeau m'appelle avec son père ?
Ma sœur, ah ! si jamais Electre vous fut chère,
Ayez du moins pitié de mon dernier moment :
Il faut qu'il soit terrible ; il faut qu'il soit sanglant.
Allez ; informez-vous de ce que fait Pammène,
Et si le meurtrier n'est point avec la reine.
La cruelle a, dit-on, flatté mes ennemis;
Tranquille, elle a reçu l'assassin de son fils ;
On l'a vu partager (et ce crime est croyable)
De son indigne époux la joie impitoyable.
Une mère, ah ! grands dieux !... ah ! je veux de ma main,
A ses yeux, dans ses bras, immoler l'assassin ;
Je le veux.

IPHISE.

Vos douleurs lui font trop d'injustice ;
L'aspect du meurtrier est pour elle un supplice.
Ma sœur, au nom des dieux, ne précipitez rien.
Je vais avec Pammène avoir un entretien.
Electre, ou je m'abuse, ou l'on s'obstine à taire,

cacher à nos yeux un important mystère.
eut-être on craint en vous ces éclats douloureux,
nprudence excusable au cœur des malheureux :
n se cache de vous; Pammène vous évite,
ignore comme vous quel projet il médite :
aissez-moi lui parler, laissez-moi vous servir.
e vous préparez pas un nouveau repentir.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, *seule.*

n repentir! qui? moi! mes mains désespérées
ans ce grand abandon seront plus assurées.
uménides, venez, soyez ici mes dieux;
ous connaissez trop bien ces détestables lieux,
palais, plus rempli de malheurs et de crimes
ne vos gouffres profonds regorgeant de victimes :
lles de la vengeance, armez-vous, armez-moi;
enez avec la mort, qui marche avec l'effroi,
ne vos fers, vos flambeaux, vos glaives étincellent,
este, Agamemnon, Electre, vous appellent :
s voici, je les vois, et les vois sans terreur;
aspect de mes tyrans m'inspirait plus d'horreur.
n! le barbare approche; il vient; ses pas impies
nt à mes yeux vengeurs entourés des furies.
enfer me le désigne, et le livre à mon bras.

SCÈNE IV.

ÉLECTRE, *dans le fond;* ORESTE, *d'un autre côté.*

ORESTE.

Où suis-je? C'est ici qu'on adressa mes pas.
O ma patrie! ô terre à tous les miens fatale!
Redoutable berceau des enfants de Tantale,
Famille des héros et des grands criminels,
Les malheurs de ton sang seront-ils éternels?
L'horreur qui règne ici m'environne et m'accable.
De quoi suis-je puni? de quoi suis-je coupable?
Au sort de mes aïeux ne pourrai-je échapper?

ÉLECTRE, *avançant un peu du fond du théâtre.*

Qui m'arrête? et d'où vient que je crains de frapper?
Avançons.

ORESTE.

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ÉLECTRE.

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE.

O malheureuse Electre!

ÉLECTRE.

Il me nomme, il soupire!
Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire?
Qu'importe des remords à mon juste courroux?
(*elle avance vers Oreste.*)
Frappons... Meurs, malheureux!

ORESTE, *lui saisissant le bras.*

Justes dieux! est-ce vous,

Chère Electre ?...

ÉLECTRE.

Qu'entends-je ?

ORESTE.

Hélas ! qu'alliez-vous faire ?

ÉLECTRE.

J'allais verser ton sang ; j'allais venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger ! et sur qui ?

ÉLECTRE.

Son aspect, ses accents,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi ! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse !

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse !
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé ?

ORESTE.

Sœur d'Oreste...

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé ?

ÉLECTRE.

Ah ! ne me trompez plus : parlez ; il faut m'apprendre
Les excès du crime affreux que j'allais entreprendre ;
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis... fuyez-moi.

ÉLECTRE.

Qui ! moi, vous fuir !

ORESTE.

Tremblez.

ÉLECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE.

Je suis... Cessez. Gardez qu'on ne vous voie

ÉLECTRE.

Ah! vous me remplissez de terreur et de joie!

ORESTE.

Si vous aimez un frère...

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime; oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix;
La nature nous parle, et perce ce mystère;
Ne lui résistez pas: oui, vous êtes mon frère,
Vous l'êtes, je vous vois, je vous embrasse; hélas!
Cher Oreste, et ta sœur a voulu ton trépas!

ORESTE, *en l'embrassant.*

Le ciel menace en vain, la nature l'emporte;
Un dieu me retenait; mais Electre est plus forte.

ÉLECTRE.

Il t'a rendu ta sœur, et tu crains son courroux!

ORESTE.

Ses ordres menaçants me dérobaient à vous.
Est-il barbare assez pour punir ma faiblesse?

ÉLECTRE.

Ta faiblesse est vertu: partage mon ivresse.
A quoi m'exposais-tu, cruel? à t'immoler.

ORESTE.

J'ai trahi mon serment.

ÉLECTRE.

Tu l'as dû violer.

ORESTE.

C'est le secret des dieux.

ÉLECTRE.

C'est moi qui te l'arrache,
Toi, qu'un serment plus saint à leur vengeance attache;
Que crains-tu?

ORESTE.

Les horreurs où je suis destiné,
Les oracles, ces lieux, ce sang dont je suis né.

ÉLECTRE.

Ce sang va s'épurer : viens punir le coupable;
Les oracles, les dieux, tout nous est favorable;
Ils ont paré mes coups, ils vont guider les tiens.

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, PAMMENE.

ÉLECTRE.

Ah! venez, et joignez tous vos transports aux miens;
Unissez-vous à moi, chers amis de mon frère.

PYLADE, *à Oreste.*

Quoi! vous avez trahi ce dangereux mystère!
Pouvez-vous...

ORESTE.

Si le ciel veut se faire obéir,
Qu'il me donne des lois que je puisse accomplir.

ÉLECTRE, *à Pylade.*

Quoi, vous lui reprochez de finir ma misère,
Cruel! par quelle loi, par quel ordre sévère,
De mes persécuteurs prenant les sentiments,
Dérobiez-vous Oreste à mes embrassements?
A quoi m'exposiez-vous? Quelle rigueur étrange...

PYLADE.

Je voulais le sauver : qu'il vive, et qu'il vous venge.

PAMMÈNE.

Princesse, on vous observe en ces lieux détestés;
On entend vos soupirs, et vos pas sont comptés.
Mes amis inconnus, et dont l'humble fortune
Trompe de nos tyrans la recherche importune,
Ont adoré leur maître: il était secondé;
Tout était prêt, madame, et tout est hasardé.

ÉLECTRE.

Mais Egisthe en effet ne m'a-t-il pas livrée
A la main qu'il croyait de mon sang altérée?
(*à Oreste.*)
Mon sort à vos destins n'est-il pas asservi?
Oui, vous êtes mon maître : Egisthe est obéi.
Du barbare une fois la volonté m'est chère.
Tout est ici pour nous.

PAMMÈNE.

Tout vous devient contraire.
Egisthe est alarmé, redoutez son transport;
Ses soupçons, croyez-moi, sont un arrêt de mort.
Séparons-nous.

PYLADE, *à Pammène.*

Va, cours, ami fidèle et sage,
Rassemble tes amis, achève ton ouvrage.
Les moments nous sont chers; il est temps d'éclater.

SCÈNE VII.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, ORESTE, PYLADE, GARDES.

ÉGISTHE.

Ministres de mes lois, hâtez-vous d'arrêter,
Dans l'horreur des cachots de plonger ces deux traîtres.

ORESTE.

Autrefois dans Argos il régnait d'autres maîtres,
Qui connaissaient les droits de l'hospitalité.

PYLADE.

Egisthe, contre toi qu'avons-nous attenté ?
De ce héros au moins respecte la jeunesse.

ÉGISTHE.

Allez, et secondez ma fureur vengeresse.
Quoi donc ! à son aspect vous semblez tous frémir ?
Allez, dis-je, et gardez de me désobéir :
Qu'on les traîne.

ÉLECTRE.

Arrêtez ! Osez-vous bien, barbare...
Arrêtez ! le ciel même est de leur sang avare ;
Ils sont tous deux sacrés... On les entraîne... ah dieux !

ÉGISTHE.

Electre, frémissez pour vous comme pour eux ;
Perfide, en m'éclairant redoutez ma colère.

SCÈNE VIII.

ÉLECTRE, CLYTEMNESTRE.

ÉLECTRE.

Ah ! daignez m'écouter ; et si vous êtes mère,
Si j'ose rappeler vos premiers sentiments,
Pardonnez pour jamais mes vains emportements,
D'une douleur sans borne effet inévitable ;
Hélas ! dans les tourments la plainte est excusable.
Pour ces deux étrangers laissez-vous attendrir :
Peut-être que dans eux le ciel vous daigne offrir
La seule occasion d'expier des offenses
Dont vous avez tant craint les terribles vengeances ;
Peut-être, en les sauvant, tout peut se réparer.

CLYTEMNESTRE.

Quel intérêt pour eux vous peut donc inspirer?

ÉLECTRE.

Vous voyez que les dieux ont respecté leur vie;
Ils les ont arrachés à la mer en furie;
Le ciel vous les confie, et vous répondez d'eux.
L'un d'eux... si vous saviez... tous deux sont malheureux.
Sommes-nous dans Argos, ou bien dans la Tauride,
Où de meurtres sacrés une prêtresse avide,
Du sang des étrangers fait fumer son autel?
Eh bien! pour les ravir tous deux au coup mortel,
Que faut-il? Ordonnez, j'épouserai Plistène;
Parlez, j'embrasserai cette effroyable chaîne:
Ma mort suivra l'hymen; mais je veux l'achever:
J'obéis, j'y consens.

CLYTEMNESTRE.

Voulez-vous me braver?
Ou bien ignorez-vous qu'une main ennemie
Du malheureux Plistène a terminé la vie?

ÉLECTRE.

Quoi donc, le ciel est juste! Egisthe perd un fils?

CLYTEMNESTRE.

De joie à ce discours je vois vos sens saisis!

ÉLECTRE.

Ah! dans le désespoir où mon âme se noie,
Mon cœur ne peut goûter une funeste joie;
Non, je n'insulte point au sort d'un malheureux,
Et le sang innocent n'est pas ce que je veux.
Sauvez ces étrangers; mon âme intimidée
Ne voit point d'autre objet, et n'a point d'autre idée.

CLYTEMNESTRE.

Va, je t'entends trop bien; tu m'as trop confirmé
Les soupçons dont Egisthe était tant alarmé.

'a bouche est de mon sort l'interprète funeste,
'u n'en as que trop dit, l'un des deux est Oreste.

ÉLECTRE.

h bien ! s'il était vrai, si le ciel l'eût permis...
i dans vos mains, madame, il mettait votre fils...

CLYTEMNESTRE.

moment redouté ? que faut-il que je fasse ?

ÉLECTRE.

uoi ! vous hésiteriez à demander sa grâce !
ui ! votre fils ! ô ciel !... quoi, ses périls passés...
est mort ; c'en est fait, puisque vous balancez.

CLYTEMNESTRE.

e ne balance point : va, ta fureur nouvelle
'e peut même affaiblir ma bonté maternelle ;
e le prends sous ma garde : il pourra m'en punir...
on nom seul me prépare un cruel avenir...
'importe... Je suis mère, il suffit ; inhumaine,
'aime encor mes enfants... tu peux garder ta haine.

ÉLECTRE.

ou, madame, à jamais je suis à vos genoux.
iel, enfin tes faveurs égalent ton courroux :
'u veux changer les cœurs, tu veux sauver mon frère,
t, pour comble de biens, tu m'as rendu ma mère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

ÉLECTRE, *seule.*

On m'interdit l'accès de cette affreuse enceinte;
Je cours, je viens, j'attends, je me meurs dans la crainte :
En vain je tends aux dieux ces bras chargés de fers ;
Iphise ne vient point ; les chemins sont ouverts :
La voici ; je frémis.

SCÈNE II.

ÉLECTRE, IPHISE.

ÉLECTRE.

Que faut-il que j'espère ?
Qu'a-t-on fait ? Clytemnestre ose-t-elle être mère ?
Ah ! si... Mais un tyran l'asservit aux forfaits.
Peut-elle réparer les malheurs qu'elle a faits ?
En a-t-elle la force ? en a-t-elle l'idée ?
Parlez. Désespérez mon âme intimidée ;
Achevez mon trépas.

IPHISE.

J'espère, mais je crains.

ORESTE.

Égisthe a des avis, mais ils sont incertains;
Il s'égare; il ne sait, dans son trouble funeste,
S'il tient entre ses mains le malheureux Oreste;
Il n'a que des soupçons, qu'il n'a point éclaircis;
Et Clytemnestre au moins n'a point nommé son fils.
Elle le voit, l'entend; ce moment la rappelle
Aux premiers sentiments d'une âme maternelle;
Le sang prêt à couler parle à ses sens surpris,
Épouvantés d'horreur, et d'amour attendris.
J'observais sur son front tout l'effort d'une mère
Qui tremble de parler, et qui craint de se taire.
Elle défend les jours de ces infortunés
Destinés au trépas sitôt que soupçonnés;
Aux fureurs d'un époux à peine elle résiste;
Elle retient le bras de l'implacable Égisthe.
Croyez-moi, si son fils avait été nommé,
Le crime, le malheur eût été consommé,
Oreste n'était plus.

ÉLECTRE.

O comble de misère!
Je le trahis peut-être en implorant ma mère;
Mon trouble irritera ce monstre furieux.
La nature en tout temps est funeste en ces lieux.
Je crains également sa voix et son silence.
Mais le péril croissait; j'étais sans espérance.
Que fait Pammène?

IPHISE.

Il a, dans nos dangers pressants,
Ranimé la lenteur de ses débiles ans;
L'infortune lui donne une force nouvelle;
Il parle à nos amis, il excite leur zèle;
Ceux même dont Égisthe est toujours entouré
Ce grand nom d'Oreste ont déja murmuré.

J'ai vu de vieux soldats, qui servaient sous le père,
S'attendrir sur le fils, et frémir de colère :
Tant aux cœurs des humains la justice et les lois
Même aux plus endurcis font entendre leur voix !

ÉLECTRE.

Grands dieux ! si j'avais pu dans ces âmes tremblantes
Enflammer leurs vertus à peine renaissantes,
Jeter dans leurs esprits, trop faiblement touchés,
Tous ces emportements qu'on m'a tant reprochés !
Si mon frère, abordé sur cette terre impie,
M'eût confié plus tôt le secret de sa vie !
Si du moins jusqu'au bout Pammène avait tenté.....

SCÈNE III.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, GARDES.

ÉGISTHE.

Qu'on saisisse Pammène, et qu'il soit confronté
Avec ces étrangers destinés au supplice ;
Il est leur confident, leur ami, leur complice.
Dans quel piège effroyable ils allaient me jeter !
L'un des deux est Oreste, en pouvez-vous douter ?
(*à Clytemnestre.*)
Cessez de vous tromper, cessez de le défendre.
Je vois tout, et trop bien. Cette urne, cette cendre,
C'est celle de mon fils ; un père gémissant
Tient de son assassin cet horrible présent.

CLYTEMNESTRE.

Croyez-vous ?...

ÉGISTHE.

Oui, j'en crois cette haine jurée
Entre tous les enfants de Thyeste et d'Atrée ;
J'en crois le temps, les lieux marqués par cette mort,
Et ma soif de venger son déplorable sort,
Et les fureurs d'Électre, et les larmes d'Iphise,
Et l'indigne pitié dont votre âme est surprise.
Oreste vit encore, et j'ai perdu mon fils !
Le détestable Oreste en mes mains est remis ;
Et, quel qu'il soit des deux, juste dans ma colère,
Je l'immole à mon fils, je l'immole à sa mère.

CLYTEMNESTRE.

Eh bien ! ce sacrifice est horrible à mes yeux.

ÉGISTHE.

A vous?

CLYTEMNESTRE.

Assez de sang a coulé dans ces lieux.
Je prétends mettre un terme au cours des homicides,
A la fatalité du sang des Pélopides.
Si mon fils, après tout, n'est pas entre vos mains,
Pourquoi verser du sang, sur des bruits incertains ?
Pourquoi vouloir sans fruit la mort de l'innocence ?
Seigneur, si c'est mon fils, j'embrasse sa défense.
Oui, j'obtiendrai sa grâce, en dussé-je périr.

ÉGISTHE.

Je dois la refuser, afin de vous servir.
Redoutez la pitié qu'en votre âme on excite.
Tout ce qui vous fléchit me révolte et m'irrite.
L'un des deux est Oreste, et tous deux vont périr.
Je ne puis balancer, je n'ai point à choisir.
A moi, soldats.

IPHISE.

Seigneur, quoi! sa famille entière

Perdra-t-elle à vos pieds ses cris et sa prière ?
(*elle se jette à ses pieds.*)
Avec moi, chère Electre, embrassez ses genoux :
Votre audace vous perd.

ÉLECTRE.

Où me réduisez-vous ?
Quel affront pour Oreste, et quel excès de honte !
Elle me fait horreur... Eh bien, je la surmonte.
Eh bien, j'ai donc connu la bassesse et l'effroi!
Je fais ce que jamais je n'aurais fait pour moi.
(*sans se mettre à genoux.*)
Cruel ! si ton courroux peut épargner mon frère,
Je ne puis oublier le meurtre de mon père ;
Mais je pourrais du moins, muette à ton aspect,
Me forcer au silence, et peut-être au respect.
Que je demeure esclave, et que mon frère vive.

ÉGISTHE.

Je vais frapper ton frère, et tu vivras captive :
Ma vengeance est entière ; au bord de son cercueil,
Je te vois, sans effet, abaisser ton orgueil.

CLYTEMNESTRE.

Egisthe, c'en est trop ; c'est trop braver peut-être
Et la veuve et le sang du roi qui fut ton maître.
Je défendrai mon fils ; et, malgré tes fureurs,
Tu trouveras sa mère encor plus que ses sœurs.
Que veux-tu ? ta grandeur, que rien ne peut détruire
Oreste en ta puissance, et qui ne peut te nuire,
Electre enfin soumise, et prête à te servir,
Iphise à tes genoux, rien ne peut te fléchir !
Va, de tes cruautés je fus assez complice ;
Je t'ai fait en ces lieux un trop grand sacrifice.
Faut-il, pour t'affermir dans ce funeste rang,
T'abandonner encor le plus pur de mon sang?

N'aurai-je donc jamais qu'un époux parricide?
L'un massacre ma fille aux campagnes d'Aulide;
L'autre m'arrache un fils, et l'égorge à mes yeux
Sur la cendre du père, à l'aspect de ses dieux.
Tombe avec moi plutôt ce fatal diadême,
Odieux à la Grèce, et pesant à moi-même!
Je t'aimai, tu le sais, c'est un de mes forfaits;
Et le crime subsiste ainsi que mes bienfaits.
Mais enfin de mon sang mes mains seront avares:
Je l'ai trop prodigué pour des époux barbares;
J'arrêterai ton bras levé pour le verser.
Tremble, tu me connais... tremble de m'offenser.
Nos nœuds me sont sacrés, et ta grandeur m'est chère,
Mais Oreste est mon fils, arrête, et crains sa mère.

ÉLECTRE.

Vous passez mon espoir. Non, madame, jamais
Le fond de votre cœur n'a conçu les forfaits.
Continuez, vengez vos enfants et mon père.

ÉGISTHE.

Vous comblez la mesure, esclave téméraire.
Quoi donc, d'Agamemnon la veuve et les enfants
Arrêteraient mes coups par des cris menaçants!
Quel démon vous aveugle, ô reine malheureuse?
Et de qui prenez-vous la défense odieuse?
Contre qui, juste ciel!... Obéissez, courez:
Que tous deux dans l'instant à la mort soient livrés.

SCÈNE IV.

ÉGISTHE, CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE, DIMAS.

DIMAS.

Seigneur !

ÉGISTHE.

Parlez. Quel est ce désordre funeste ?
Vous vous troublez.

DIMAS.

On vient de reconnaître Oreste.

IPHISE.

Qui, lui ?

CLYTEMNESTRE.

Mon fils ?

ÉLECTRE.

Mon frère ?

ÉGISTHE.

Eh bien, est-il puni ?

DIMAS.

Il ne l'est pas encor.

ÉGISTHE.

Je suis désobéi !

DIMAS.

Oreste s'est nommé, dès qu'il a vu Pammène.
Pylade, cet ami qui partage sa chaîne,
Montre aux soldats émus le fils d'Agamemnon ;
Et je crains la pitié pour cet auguste nom.

ÉGISTHE.

Allons, je vais paraître, et presser leur supplice.

Qui n'ose me venger sentira ma justice.
Vous, retenez ses sœurs ; et vous, suivez mes pas.
Le sang d'Agamemnon ne m'épouvante pas.
Quels mortels et quels dieux pourraient sauver Oreste
Du père de Plistène, et du fils de Thyeste ?

SCÈNE V.

CLYTEMNESTRE, ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Suivez-le, montrez-vous, ne craignez rien, parlez ;
Portez les derniers coups dans les cœurs ébranlés.

ÉLECTRE.

Au nom de la nature achevez votre ouvrage ;
De Clytemnestre enfin déployez le courage.
Volez, conduisez-nous.

CLYTEMNESTRE.

Mes filles, ces soldats
Me respectent à peine, et retiennent vos pas.
Demeurez ; c'est à moi, dans ce moment si triste,
De répondre des jours et d'Oreste et d'Egisthe :
Je suis épouse et mère ; et je veux à-la-fois,
Si j'en puis être digne, en remplir tous les droits.
(*elle sort.*)

SCÈNE VI.

ÉLECTRE, IPHISE.

IPHISE.

Ah ! le dieu qui nous perd en sa rigueur persiste,
En défendant Oreste, elle ménage Egisthe.

Les cris de la pitié, du sang, et des remords,
Seront contre un tyran d'inutiles efforts.
Egisthe furieux, et brûlant de vengeance,
Consomme ses forfaits pour sa propre défense;
Il condamne, il est maître; il frappe, il faut périr.

ÉLECTRE.

Et j'ai pu le prier avant que de mourir!
Je descends dans la tombe avec cette infamie,
Avec le désespoir de m'être démentie!
J'ai supplié ce monstre et j'ai hâté ses coups.
Tout ce qui dut servir s'est tourné contre nous.
Que font tous ces amis dont se vantait Pammène;
Ces peuples dont Egisthe a soulevé la haine;
Ces dieux qui de mon frère armaient le bras vengeur,
Et qui lui défendaient de consoler sa sœur;
Ces filles de la nuit, dont les mains infernales
Secouaient leurs flambeaux sous ces voûtes fatales?
Quoi! la nature entière, en ce jour de terreur,
Paraissait à ma voix s'armer en ma faveur;
Et tout est pour Egisthe, et mon frère est sans vie;
Et les dieux, les mortels, et l'enfer m'ont trahie!

SCÈNE VII.

ÉLECTRE, PYLADE, IPHISE.

ÉLECTRE.

En est-ce fait, Pylade?

PYLADE.

Oui, tout est accompli,
Tout change; Electre est libre, et le ciel obéi.

ÉLECTRE.

Comment?

PYLADE.

Oreste règne, et c'est lui qui m'envoie.

IPHISE.

Justes dieux!

ÉLECTRE.

Je succombe à l'excès de ma joie.
Oreste! est-il possible?

PYLADE.

Oreste tout-puissant
Va venger sa famille et le sang innocent.

ÉLECTRE.

Quel miracle a produit un destin si prospère?

PYLADE.

Son courage, son nom, le nom de votre père,
Le vôtre, vos vertus, l'excès de vos malheurs,
La pitié, la justice, un dieu qui parle aux cœurs.
Par les ordres d'Egisthe on amenait à peine,
Pour mourir avec nous, le fidèle Pammène;
Tout un peuple suivait, morne, glacé d'horreur;
J'entrevoyais sa rage à travers sa terreur;
La garde retenait leurs fureurs interdites.
Oreste se tournant vers ses fiers satellites,
Immolez, a-t-il dit, le dernier de vos rois;
L'osez-vous? A ces mots, au son de cette voix,
A ce front où brillait la majesté suprême,
Nous avons tous cru voir Agamemnon lui-même,
Qui, perçant du tombeau les gouffres éternels,
Revenait en ces lieux commander aux mortels.
Je parle: tout s'émeut; l'amitié persuade;
On respecte les nœuds d'Oreste et de Pylade:
Des soldats avançaient pour nous envelopper,
Ils ont levé le bras, et n'ont osé frapper:
Nous sommes entourés d'une foule attendrie;

Le zèle s'enhardit, l'amour devient furie.
Dans les bras de ce peuple Oreste était porté.
Egisthe avec les siens d'un pas précipité
Vole, croit le punir, arrive, et voit son maître.
J'ai vu tout son orgueil à l'instant disparaître,
Ses esclaves le fuir, ses amis le quitter,
Dans sa confusion ses soldats l'insulter.
O jour d'un grand exemple! ô justice suprême!
Des fers que nous portions il est chargé lui-même.
La seule Clytemnestre accompagne ses pas,
Le protège, l'arrache aux fureurs des soldats,
Se jette au milieu d'eux, et d'un front intrépide
A la fureur commune enlève le perfide,
Le tient entre ses bras, s'expose à tous les coups,
Et conjure son fils d'épargner son époux.
Oreste parle au peuple, il respecte sa mère;
Il remplit les devoirs et de fils et de frère.
A peine délivré du fer de l'ennemi,
C'est un roi triomphant sur son trône affermi.

IPHISE.

Courons, venez orner ce triomphe d'un frère;
Voyons Oreste heureux, et consolons ma mère.

ÉLECTRE.

Quel bonheur inoui, par les dieux envoyé!
Protecteur de mon sang, héros de l'amitié,
Venez.

PYLADE, *à sa suite.*

Brisez, amis, ces chaînes si cruelles;
Fers, tombez de ses mains; le sceptre est fait pour elles.

(*on lui ôte ses chaînes.*)

SCÈNE VIII.

ÉLECTRE, IPHISE, PYLADE, PAMMÈNE.

ÉLECTRE.

Ah! Pammène, où trouver mon frère, mon vengeur?
Pourquoi ne vient-il pas?

PAMMÈNE.

Ce moment de terreur
Est destiné, madame, à ce grand sacrifice
Que la cendre d'un père attend de sa justice :
Tel est l'ordre qu'il suit. Cette tombe est l'autel
Où sa main doit verser le sang du criminel.
Daignez l'attendre ici, tandis qu'il venge un père.
Ce devoir redoutable est juste et nécessaire;
Mais ce spectacle horrible aurait souillé vos yeux.
Vous connaissez les lois qu'Argos tient de ses dieux;
Elles ne souffrent point que vos mains innocentes
Avant le temps prescrit pressent ses mains sanglantes.

IPHISE.

Mais que fait Clytemnestre en ces moments d'horreur?
Voyons-la.

PAMMÈNE.

Clytemnestre, en proie à sa fureur,
De son indigne époux défend encor la vie;
Elle oppose à son fils une main trop hardie.

ÉLECTRE.

Elle défend Egisthe... elle de qui le bras
A sur Agamemnon... Dieux, ne le souffrez pas!

PAMMÈNE.

On dit que dans ce trouble on voit les Euménides

Sourdes à la prière, et de meurtres avides,
Ministres des arrêts prononcés par le sort,
Marcher autour d'Oreste, en appelant la mort.

IPHISE.

Jour terrible et sanglant, soyez un jour de grâce;
Terminez les malheurs attachés à ma race.
Ah, ma sœur! ah, Pylade! entendez-vous ces cris?

ÉLECTRE.

C'est ma mère!

PAMMÈNE.

Elle-même.

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Arrête!

IPHISE.

Ciel!

CLYTEMNESTRE, *derrière la scène.*

Mon fils!

ÉLECTRE.

Il frappe Egisthe. Achève, et sois inexorable;
Venge-nous, venge-la; tranche un nœud si coupable:
Immole entre ses bras cet infâme assassin;
Frappe, dis-je.

CLYTEMNESTRE.

Mon fils!... j'expire de ta main.

PYLADE.

O destinée!

IPHISE.

O crime!

ÉLECTRE.

Ah, trop malheureux frère!
Quel forfait a puni les forfaits de ma mère!
Jour à jamais affreux!

SCÈNE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ORESTE.

ORESTE.

O terre, entr'ouvre-toi !
Clytemnestre, Tantale, Atrée, attendez-moi !
Je vous suis aux enfers, éternelles victimes;
Je dispute avec vous de tourments et de crimes.

ÉLECTRE.

Qu'avez-vous fait, cruel ?

ORESTE.

Elle a voulu sauver...
Et les frappant tous deux... Je ne puis achever.

ÉLECTRE.

Quoi? de la main d'un fils! quoi! par ce coup funeste,
Vous...

ORESTE.

Non, ce n'est pas moi; non, ce n'est point Oreste;
Un pouvoir effroyable a seul conduit mes coups :
Exécrable instrument d'un éternel courroux,
Banni de mon pays par le meurtre d'un père,
Banni du monde entier par celui de ma mère,
Patrie, Etats, parents, que je remplis d'effroi,
Innocence, amitié, tout est perdu pour moi !
Soleil, qu'épouvanta cette affreuse contrée,
Soleil, qui reculas pour le festin d'Atrée,
Tu luis encor pour moi, tu luis pour ces climats!
Dans l'éternelle nuit tu ne nous plonges pas!
Dieux, tyrans éternels, puissance impitoyable,
Dieux qui me punissez, qui m'avez fait coupable !

Eh bien, quel est l'exil que vous me destinez?
Quel est le nouveau crime où vous me condamnez?
Parlez... Vous prononcez le nom de la Tauride;
J'y cours, j'y vais trouver la prêtresse homicide,
Qui n'offre que du sang à des dieux en courroux,
A des dieux moins cruels, moins barbares que vous.

ÉLECTRE.

Demeurez : conjurez leur justice et leur haine.

PYLADE.

Je te suivrai par-tout où leur fureur t'entraîne.
Que l'amitié triomphe, en ce jour odieux,
Des malheurs des mortels, et du courroux des dieux!

FIN.

CATILINA,

OU

ROME SAUVÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

Représentée, pour la première fois,
le 24 février 1752.

ACTEURS.

CICÉRON.
CÉSAR.
CATILINA.
AURÉLIE.
CATON.
LUCULLU.
CRASSUS.
CLODIUS.
CÉTHÉGUS.
LENTULUS-SURA.
CONJURÉS.
LICTEURS.

Le théâtre représente d'un côté le palais d'Aurélie, de l'autre le temple de Tellus, où s'assemble le sénat. On voit dans l'enfoncement une galerie qui communique à des souterrains qui conduisent du palais d'Aurélie au vestibule du temple.

CATILINA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CATILINA. (*Soldats dans l'enfoncement.*)

)rateur insolent, qu'un vil peuple seconde,
ssis au premier rang des souverains du monde,
'u vas tomber du faîte où Rome t'a placé.
nflexible Caton, vertueux insensé,
nnemi de ton siècle, esprit dur et farouche,
'on terme est arrivé, ton imprudence y touche.
ier sénat de tyrans, qui tiens le monde aux fers,
es fers sont préparés, tes tombeaux sont ouverts.
ue ne puis-je en ton sang, impérieux Pompée,
teindre de ton nom la splendeur usurpée!
ue ne puis-je opposer à ton pouvoir fatal
e César si terrible, et déja ton égal!
uoi! César, comme moi, factieux dès l'enfance,
vec Catilina n'est pas d'intelligence?
ais le piège est tendu : je prétends qu'aujourd'hui
e trône qui m'attend soit préparé par lui.

Il faut employer tout, jusqu'à Cicéron même,
Ce César que je crains, mon épouse que j'aime:
Sa docile tendresse, en cet affreux moment,
De mes sanglants projets est l'aveugle instrument.
Tout ce qui m'appartient doit être mon complice.
Je veux que l'amour même à mon ordre obéisse.
Titres chers et sacrés, et de père, et d'époux,
Faiblesses des humains, évanouissez-vous.

SCÈNE II.

CATILINA, CÉTHÉGUS; AFFRANCHIS et SOLDATS, *dans le lointain.*

CATILINA.

Eh bien! cher Céthégus, tandis que la nuit sombre
Cache encor nos desseins et Rome dans son ombre,
Avez-vous réuni les chefs des conjurés?

CÉTHÉGUS.

Ils viendront dans ces lieux du consul ignorés,
Sous ce portique même, et près du temple impie
Où domine un sénat, tyran de l'Italie.
Ils ont renouvelé leurs serments et leur foi.
Mais tout est-il prévu? César est-il à toi?
Seconde-t-il enfin Catilina qu'il aime?

CATILINA.

Cet esprit dangereux n'agit que pour lui-même.

CÉTHÉGUS.

Conspirer sans César!

CATILINA.

Ah! je l'y veux forcer;
Dans ce piège sanglant je veux l'embarrasser.
Mes soldats, en son nom, vont surprendre Préneste.
Je sais qu'on le soupçonne, et je réponds du reste.

Ce consul violent va bientôt l'accuser ;
Pour se venger de lui, César peut tout oser.
Rien n'est si dangereux que César qu'on irrite ;
C'est un lion qui dort, et que ma voix excite.
Je veux que Cicéron réveille son courroux,
Et force ce grand homme à combattre pour nous.

CÉTHÉGUS.

Mais Nonnius enfin dans Préneste est le maître ;
Il aime la patrie, et tu dois le connaître :
Tes soins, pour le tenter, ont été superflus.
Que faut-il décider du sort de Nonnius?

CATILINA.

Je t'entends ; tu sais trop que sa fille m'est chère.
Ami, j'aime Aurélie en détestant son père.
Quand il sut que sa fille avait conçu pour moi
Ce tendre sentiment qui la tient sous ma loi ;
Quand sa haine impuissante, et sa colère vaine,
Eurent tenté sans fruit de briser notre chaîne ;
A cet hymen secret quand il a consenti,
Sa faiblesse a tremblé d'offenser son parti.
Il a craint Cicéron ; mais mon heureuse adresse
Avance mes desseins par sa propre faiblesse.
J'ai moi-même exigé, par un serment sacré,
Que ce nœud clandestin fût encore ignoré.
Céthégus et Sura sont seuls dépositaires
De ce secret utile à nos sanglants mystères.
Le palais d'Aurélie au temple nous conduit ;
C'est là qu'en sûreté j'ai moi-même introduit
Les armes, les flambeaux, l'appareil du carnage.
De nos vastes succès mon hymen est le gage.
Vous m'avez bien servi ; l'amour m'a servi mieux.
C'est chez Nonnius même, à l'aspect de ses dieux,
Sous les murs du sénat, sous sa voûte sacrée,
Que de tous nos tyrans la mort est préparée.

(*aux conjurés qui sont dans le fond.*)
Vous, courez dans Préneste, où nos amis secrets
Ont du nom de César voilé nos intérêts:
Que Nonnius surpris ne puisse se défendre.
Vous, près du Capitole allez soudain vous rendre.
Songez qui vous servez, et gardez vos serments.
(*à Céthégus.*)
Toi, conduis d'un coup-d'œil tous ces grands mouvements.

SCÈNE III.

AURÉLIE, CATILINA.

AURÉLIE.

Ah! calmez les horreurs dont je suis poursuivie;
Cher époux, essuyez les larmes d'Aurélie.
Quel trouble, quel spectacle, et quel réveil affreux!
Je vous suis, en tremblant, sous ces murs ténébreux.
Ces soldats que je vois redoublent mes alarmes.
On porte en mon palais des flambeaux et des armes!
Qui peut nous menacer? Les jours de Marius,
De Carbon, de Sylla, sont-ils donc revenus?
De ce front si terrible éclaircissez les ombres.
Vous détournez de moi des yeux tristes et sombres.
Au nom de tant d'amour, et par ces nœuds secrets
Qui joignent nos destins, nos cœurs, nos intérêts;
Au nom de notre fils, dont l'enfance est si chère;
(Je ne vous parle point des dangers de sa mère,
Et je ne vois, hélas! que ceux que vous courez:)
Ayez pitié du trouble où mes sens sont livrés;
Expliquez-vous.

CATILINA.

Sachez que mon nom, ma fortune,

Ma sûreté, la vôtre, et la cause commune,
Exigent ces apprêts qui causent votre effroi.
Si vous daignez m'aimer, si vous êtes à moi,
Sur ce qu'ont vu vos yeux observez le silence.
Des meilleurs citoyens j'embrasse la défense.
Vous voyez le sénat, le peuple, divisés;
Une foule de rois l'un à l'autre opposés:
On se menace, on s'arme; et, dans ces conjonctures,
Je prends un parti sage, et de justes mesures.

AURÉLIE.

Je le souhaite, au moins. Mais me tromperiez-vous?
Peut-on cacher son cœur aux cœurs qui sont à nous?
En vous justifiant, vous redoublez ma crainte.
Dans vos yeux égarés trop d'horreur est empreinte.
Ciel! que fera mon père, alors que, dans ces lieux,
Ces funestes apprêts viendront frapper ses yeux?
Souvent les noms de fille, et de père, et de gendre,
Lorsque Rome a parlé, n'ont pu se faire entendre.
Notre hymen lui déplut, vous le savez assez;
Mon bonheur est un crime à ses yeux offensés.
On dit que Nonnius est mandé de Préneste.
Quels effets il verra de cet hymen funeste!
Cher époux, quel usage affreux, infortuné,
Du pouvoir que sur moi l'amour vous a donné!
Vous avez un parti; mais Cicéron, mon père,
Caton, Rome, les dieux, sont du parti contraire.
Peut-être Nonnius vient vous perdre aujourd'hui.

CATILINA.

Non, il ne viendra point; ne craignez rien de lui.

AURÉLIE.

Comment?

CATILINA.

Aux murs de Rome il ne pourra se rendre
Que pour y respecter et sa fille et son gendre.

Je ne puis m'expliquer; mais souvenez-vous bien
Qu'en tout son intérêt s'accorde avec le mien.
Croyez, quand il verra qu'avec lui je partage
De mes justes projets le premier avantage,
Qu'il sera trop heureux d'abjurer devant moi
Les superbes tyrans dont il reçut la loi.
Je vous ouvre à tous deux, et vous devez m'en croire,
Une source éternelle et d'honneur et de gloire.

AURÉLIE.

La gloire est bien douteuse, et le péril certain.
Que voulez-vous? pourquoi forcer votre destin?
Ne vous suffit-il pas, dans la paix, dans la guerre,
D'être un des souverains sous qui tremble la terre?
Pour tomber de plus haut, où voulez-vous monter?
Les noirs pressentiments viennent m'épouvanter.
J'ai trop chéri le joug où je me suis soumise.
Voilà donc cette paix que je m'étais promise,
Ce repos de l'amour que mon cœur a cherché:
Les dieux m'en ont punie, et me l'ont arraché.
Dès qu'un léger sommeil vient fermer mes paupières,
Je vois Rome embrasée, et des mains meurtrières,
Des supplices, des morts, des fleuves teints de sang,
De mon père au sénat je vois percer le flanc;
Vous-même, environné d'une troupe en furie,
Sur des monceaux de morts exhalant votre vie;
Des torrents de mon sang répandus par vos coups;
Et votre épouse enfin mourante auprès de vous.
Je me lève, je fuis ces images funèbres;
Je cours, je vous demande au milieu des ténèbres:
Je vous retrouve, hélas! et vous me replongez
Dans l'abyme des maux qui me sont présagés.

CATILINA.

Allez: Catilina ne craint point les augures;
Et je veux du courage, et non pas des murmures,

Quand je sers et l'Etat, et vous, et mes amis.

AURÉLIE.

Ah, cruel ! est-ce ainsi que l'on sert son pays ?
J'ignore à quels desseins ta fureur s'est portée ;
S'ils étaient généreux, tu m'aurais consultée :
Nos communs intérêts semblaient te l'ordonner :
Si tu feins avec moi, je dois tout soupçonner.
Tu te perdras : déja ta conduite est suspecte
A ce consul sévère, et que Rome respecte.

CATILINA.

Cicéron respecté ! lui, mon lâche rival !

SCÈNE IV.

CATILINA, AURÉLIE, MARTIAN, *l'un des conjurés.*

MARTIAN.

Seigneur, Cicéron vient près de ce lieu fatal.
Par son ordre bientôt le sénat se rassemble :
Il vous mande en secret.

AURÉLIE.

Catilina, je tremble
A cet ordre subit, à ce funeste nom.

CATILINA.

Mon épouse trembler au nom de Cicéron !
Que Nonnius séduit le craigne et le révère !
Qu'il déshonore ainsi son rang, son caractère ;
Qu'il serve, il en est digne, et je plains son erreur :
Mais de vos sentiments j'attends plus de grandeur.
Allez ; souvenez-vous que vos nobles ancêtres
Choisissaient autrement leurs consuls et leurs maîtres.
Quoi, vous ! femme, et Romaine, et du sang d'un Nérou,

Vous seriez sans orgueil et sans ambition!
Il en faut aux grands cœurs.

AURÉLIE.

Tu crois le mien timide;
La seule cruauté te paraît intrépide.
Tu m'oses reprocher d'avoir tremblé pour toi.
Le consul va paraître; adieu: mais connais-moi;
Apprends que cette épouse, à tes lois trop soumise,
Que tu devais aimer, que ta fierté méprise,
Qui ne peut te changer, qui ne peut t'attendrir,
Plus Romaine que toi, peut t'apprendre à mourir.

CATILINA.

Que de chagrins divers il faut que je dévore!
Cicéron, que je vois, est moins à craindre encore.

SCÈNE V.

CICÉRON, *dans l'enfoncement*; LE CHEF DES LICTEURS, CATILINA.

CICÉRON, *au chef des licteurs.*

Suivez mon ordre, allez; de ce perfide cœur
Je prétends, sans témoin, sonder la profondeur.
La crainte quelquefois peut ramener un traître.

CATILINA.

Quoi! c'est ce plébéien dont Rome a fait son maître!

CICÉRON.

Avant que le sénat se rassemble à ma voix,
Je viens, Catilina, pour la dernière fois,
Apporter le flambeau sur le bord de l'abyme
Où votre aveuglement vous conduit par le crime.

CATILINA.

Qui, vous?

CICÉRON.

Moi.

CATILINA.

C'est ainsi que votre inimitié...

CICÉRON.

est ainsi que s'explique un reste de pitié.
s cris audacieux, votre plainte frivole,
t assez fatigué les murs du Capitole.
us feignez de penser que Rome et le sénat
t avili dans moi l'honneur du consulat.
ncurrent malheureux à cette place insigne,
tre orgueil l'attendait; mais en étiez-vous digne?
valeur d'un soldat, le nom de vos aïeux,
s prodigalités d'un jeune ambitieux,
s jeux et ces festins qu'un vain luxe prépare,
aient-ils un mérite assez grand, assez rare,
ur vous faire espérer de dispenser des lois
peuple souverain qui règne sur les rois?
vos prétentions j'aurais cédé peut-être,
j'avais vu dans vous ce que vous deviez être.
us pouviez de l'Etat être un jour le soutien:
ais, pour être consul, devenez citoyen.
nsez-vous affaiblir ma gloire et ma puissance
décriant mes soins, mon état, ma naissance?
ns ces temps malheureux, dans nos jours cor-
rompus,
ut-il des noms à Rome? il lui faut des vertus.
gloire (et je la dois à ces vertus sévères)
t de ne rien tenir des grandeurs de mes pères.
on nom commence en moi: de votre honneur jaloux
emblez que votre nom ne finisse dans vous.

CATILINA.

us abusez beaucoup, magistrat d'une année,
votre autorité passagère et bornée.

CICÉRON.

Si j'en avais usé, vous seriez dans les fers,
Vous, l'éternel appui des citoyens pervers;
Vous qui, de nos autels souillant les privilèges,
Portez jusqu'aux lieux saints vos fureurs sacrilèges;
Qui comptez tous vos jours, et marquez tous vos pas,
Par des plaisirs affreux, ou des assassinats;
Qui savez tout braver, tout oser, et tout feindre;
Vous enfin, qui, sans moi, seriez peut-être à craindre,
Vous avez corrompu tous les dons précieux
Que, pour un autre usage, ont mis en vous les dieux;
Courage, adresse, esprit, grâce, fierté sublime,
Tout, dans votre âme aveugle, est l'instrument d
crime.
Je détournais de vous des regards paternels,
Qui veillaient au destin du reste des mortels.
Ma voix, que craint l'audace, et que le faible implor
Dans le rang des Verrès ne vous mit point encore;
Mais, devenu plus fier par tant d'impunité,
Jusqu'à trahir l'Etat vous avez attenté.
Le désordre est dans Rome; il est dans l'Etrurie;
On parle de Préneste; on soulève l'Ombrie;
Les soldats de Sylla, de carnage altérés,
Sortent de leur retraite, aux meurtres préparés;
Mallius, en Toscane, arme leurs mains féroces:
Les coupables soutiens de ces complots atroces
Sont tous vos partisans déclarés ou secrets;
Par-tout le nœud du crime unit vos intérêts.
Ah! sans qu'un jour plus grand éclaire ma justice
Sachez que je vous crois leur chef ou leur complice
Que j'ai par-tout des yeux; que j'ai par-tout des main
Que, malgré vous encore, il est de vrais Romains;
Que ce cortège affreux d'amis vendus au crime
Sentira, comme vous, l'équité qui m'anime.

Vous n'avez vu dans moi qu'un rival de grandeur;
Voyez-y votre juge, et votre accusateur,
Qui va, dans un moment, vous forcer de répondre
Au tribunal des lois qui doivent vous confondre,
Des lois qui se taisaient sur vos crimes passés,
De ces lois que je venge, et que vous renversez.

CATILINA.

Je vous ai déja dit, seigneur, que votre place
Avec Catilina permet peu cette audace.
Mais je veux pardonner des soupçons si honteux,
En faveur de l'Etat que nous servons tous deux:
Je fais plus; je respecte un zèle infatigable,
Aveugle, je l'avoue, et pourtant estimable.
Ne me reprochez plus tous mes égarements,
D'une ardente jeunesse impétueux enfants;
Le sénat m'en donna l'exemple trop funeste.
Cet emportement passe, et le courage reste.
Le luxe, ces excès, ces fruits de la grandeur,
Sont les vices du temps, et non ceux de mon cœur.
Songez que cette main servit la république;
Que, soldat en Asie, et juge dans l'Afrique,
J'ai, malgré nos excès et nos divisions,
Rendu Rome terrible aux yeux des nations.
Moi, je la trahirais, moi, qui l'ai su défendre!

CICÉRON.

Marius et Sylla, qui la mirent en cendre,
Ont mieux servi l'État, et l'ont mieux défendu.
Les tyrans ont toujours quelque ombre de vertu;
Ils soutiennent les lois, avant de les abattre.

CATILINA.

Ah! si vous soupçonnez ceux qui savent combattre,
Accusez donc César, et Pompée, et Crassus.
Pourquoi fixer sur moi vos yeux toujours déçus?
Parmi tant de guerriers dont on craint la puissance,

Pourquoi suis-je l'objet de votre défiance ?
Pourquoi me choisir, moi ? par quel zèle emporté?...

CICÉRON.

Vous-même jugez-vous ; l'avez-vous mérité ?

CATILINA.

Non : mais j'ai trop daigné m'abaisser à l'excuse ;
Et, plus je me défends, plus Cicéron m'accuse.
Si vous avez voulu me parler en ami,
Vous vous être trompé, je suis votre ennemi ;
Si c'est en citoyen, comme vous je crois l'être ;
Et si c'est en consul, ce consul n'est pas maître :
Il préside au sénat, et je peux l'y braver.

CICÉRON.

J'y punis les forfaits ; tremble de m'y trouver.
Malgré toute ta haine, à mes yeux méprisable,
Je t'y protégerai, si tu n'es point coupable :
Fuis Rome, si tu l'es.

CATILINA.

C'en est trop, arrêtez.
C'est trop souffrir le zèle où vous vous emportez.
De vos vagues soupçons j'ai dédaigné l'injure ;
Mais après tant d'affronts que mon orgueil endure,
Je veux que vous sachiez que le plus grand de tous,
N'est pas d'être accusé, mais protégé par vous.

CICÉRON, *seul.*

Le traître pense-t-il, à force d'insolence,
Par sa fausse grandeur prouver son innocence?
Tu ne peux m'imposer, perfide ; ne crois pas
Eviter l'œil vengeur attaché sur tes pas.

SCÈNE VI.

CICÉRON, CATON.

CICÉRON.

Eh bien, ferme Caton, Rome est-elle en défense?

CATON.

Vos ordres sont suivis. Ma prompte vigilance
A disposé déja ces braves chevaliers
Qui sous vos étendards marcheront les premiers.
Mais je crains tout du peuple, et du sénat lui-même.

CICÉRON.

Du sénat?

CATON.

Enivré de sa grandeur suprême,
Dans ses divisions il se forge des fers.

CICÉRON.

Les vices des Romains ont vengé l'univers.
La vertu disparaît; la liberté chancelle:
Mais Rome a des Catons; j'espère encor pour elle.

CATON.

Ah! qui sert son pays sert souvent un ingrat.
Votre mérite même irrite le sénat:
Il voit d'un œil jaloux cet éclat qui l'offense.

CICÉRON.

Les regards de Caton seront ma récompense.
Au torrent de mon siècle, à son iniquité,
J'oppose ton suffrage et la postérité.
Faisons notre devoir; les dieux feront le reste.

CATON.

Eh! comment résister à ce torrent funeste,
Quand je vois dans ce temple, aux vertus élevé,
L'infâme trahison marcher le front levé?

Croit-on que Mallius, cet indigne rébelle,
Ce tribun des soldats, subalterne infidèle,
De la guerre civile arborât l'étendard;
Qu'il osât s'avancer vers ce sacré rempart;
Qu'il eût pu fomenter ces lignes menaçantes,
S'il n'était soutenu par des mains plus puissantes;
Si quelque rejeton de nos derniers tyrans
N'allumait en secret des feux plus dévorants?
Les premiers du sénat nous trahissent peut-être;
Des cendres de Sylla les tyrans vont renaître.
César fut le premier que mon cœur soupçonna.
Oui, j'accuse César.

CICÉRON.

Et moi, Catilina.
De brigues, de complots, de nouveautés avide,
Vaste dans ses projets, impétueux, perfide,
Plus que César encor je le crois dangereux,
Beaucoup plus téméraire, et bien moins généreux.
Je viens de lui parler; j'ai vu sur son visage,
J'ai vu dans ses discours son audace et sa rage,
Et la sombre hauteur d'un esprit affermi,
Qui se lasse de feindre, et parle en ennemi.
De ses obscurs complots je cherche les complices.
Tous ses crimes passés sont mes premiers indices.
J'en préviendrai la suite.

CATON.

Il a beaucoup d'amis.
Je crains pour les Romains des tyrans réunis.
L'armée est en Asie, et le crime est dans Rome;
Mais pour sauver l'Etat, il suffit d'un grand homme.

CICÉRON.

Si nous sommes unis, il suffit de nous deux.
La discorde est bientôt parmi les factieux.
César peut conjurer; mais je connais son âme:

sais quel noble orgueil le domine et l'enflamme.
u cœur ambitieux ne peut être abattu
squ'à servir en lâche un tyran sans vertu.
aime Rome encore; il ne veut point de maître;
ais je prévois trop bien qu'un jour il voudra l'être.
us deux jaloux de plaire, et plus de commander,
sont montés trop haut pour jamais s'accorder.
r leur désunion Rome sera sauvée.
lons; n'attendons pas que, de sang abreuvée,
le tende vers nous ses languissantes mains,
qu'on donne des fers aux maîtres des humains.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Tandis que tout s'apprête, et que ta main hardie
Va de Rome et du monde allumer l'incendie,
Tandis que ton armée approche de ces lieux,
Sais-tu ce qui se passe en ces murs odieux?

CATILINA.

Je sais que d'un consul la sombre défiance
Se livre à des terreurs qu'il appelle prudence;
Sur le vaisseau public ce pilote égaré
Présente à tous les vents un flanc mal assuré;
Il s'agite au hasard; à l'orage il s'apprête,
Sans savoir seulement d'où viendra la tempête.
Ne crains rien du sénat: ce corps faible et jaloux,
Avec joie, en secret, l'abandonne à nos coups.
Ce sénat divisé, ce monstre à tant de têtes,
Si fier de sa noblesse, et plus de ses conquêtes,
Voit avec les transports de l'indignation
Les souverains des rois respecter Cicéron.
César n'est point à lui, Crassus le sacrifie.
J'attends tout de ma main, j'attends tout de l'envi
C'est un homme expirant, qu'on voit, d'un faible
effort,
Se débattre et tomber dans les bras de la mort.

CÉTHÉGUS.

Il a des envieux: mais il parle, il entraîne;
Il réveille la gloire, il subjugue la haine,
Il domine au sénat.

CATILINA.

Je le brave en tous lieux;
J'entends avec mépris ses cris injurieux:
Qu'il déclame à son gré jusqu'à sa dernière heure;
Qu'il triomphe en parlant, qu'on l'admire, et qu'il meure.
De plus cruels soucis, des chagrins plus pressants,
Occupent mon courage, et règnent sur mes sens.

CÉTHÉGUS.

Que dis-tu? qui t'arrête en ta noble carrière?
Quand l'adresse et la force ont ouvert la barrière,
Que crains-tu?

CATILINA.

Ce n'est pas mes nombreux ennemis.
Mon parti seul m'alarme; et je crains mes amis,
De Lentulus-Sura l'ambition jalouse,
Le grand cœur de César, et sur-tout mon épouse.

CÉTHÉGUS.

Ton épouse? tu crains une femme, et des pleurs?
Laisse-lui ses remords, laisse-lui ses terreurs;
Tu l'aimes, mais en maître, et son amour docile
Est de tes grands desseins un instrument utile.

CATILINA.

Je vois qu'il peut enfin devenir dangereux.
Rome, un époux, un fils, partagent trop ses vœux.
O Rome! ô nom fatal! ô liberté chérie!
Quoi! dans ma maison même on parle de patrie!
Je veux qu'avant le temps fixé pour le combat,
Tandis que nous allons éblouir le sénat,
Ma femme, avec mon fils, de ces lieux enlevée,

Abandonne une ville aux flammes réservée ;
Qu'elle parte, en un mot. Nos femmes, nos enfants,
Ne doivent point troubler ces terribles moments.
Mais César !

CÉTHÉGUS.

Que veux-tu ? si, par ton artifice,
Tu ne peux réussir à t'en faire un complice,
Dans le rang des proscrits faut-il placer son nom ?
Faut-il confondre enfin César et Cicéron ?

CATILINA.

C'est-là ce qui m'occupe ; et, s'il faut qu'il périsse,
Je me sens étonné de ce grand sacrifice.
Il semble qu'en secret respectant son destin,
Je révère dans lui l'honneur du nom romain.
Mais Sura viendra-t-il ?

CÉTHÉGUS.

Compte sur son audace.
Tu sais comme, ébloui des grandeurs de sa race,
A partager ton règne il se croit destiné.

CATILINA.

Qu'à cet espoir trompeur il reste abandonné.
Tu vois avec quel art il faut que je ménage
L'orgueil présomptueux de cet esprit sauvage,
Ses chagrins inquiets, ses soupçons, son courroux.
Sais-tu que de César il ose être jaloux ?
Enfin j'ai des amis moins aisés à conduire
Que Rome et Cicéron ne coûtent à détruire.
O d'un chef de parti dur et pénible emploi !

CÉTHÉGUS.

Le soupçonneux Sura s'avance ici vers toi.

SCÈNE II.

ATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

nsi, malgré mes soins et malgré ma prière,
ous prenez dans César une assurance entière;
ous lui donnez Préneste; il devient notre appui.
nsez-vous me forcer à dépendre de lui?

CATILINA.

e sang des Scipions n'est point fait pour dépendre:
n'est qu'au premier rang que vous devez prétendre.
traite avec César, mais sans m'y confier;
n crédit peut nous nuire; il peut nous appuyer:
oyez qu'en mon parti s'il faut que je l'engage,
me sers de son nom, mais pour votre avantage.

SURA.

nom est-il plus grand que le vôtre et le mien?
urquoi vous abaisser à briguer ce soutien?
le fait trop valoir, et Rome est trop frappée
nu mérite naissant qu'on oppose à Pompée.
urquoi le rechercher, alors que je vous sers?
e peut-on, sans César, subjuguer l'univers?

CATILINA.

ous le pouvons, sans doute; et sur votre vaillance
i fondé, dès long-temps, ma plus forte espérance:
ais César est aimé du peuple et du sénat:
litique, guerrier, pontife, magistrat,
rrible dans la guerre, et grand dans la tribune,
r cent chemins divers il court à la fortune.
nous est nécessaire.

SURA.

Il nous sera fatal:

Notre égal aujourd'hui, demain notre rival,
Bientôt notre tyran; tel est son caractère :
Je le crois du parti le plus grand adversaire.
Peut-être qu'à vous seul il daignera céder;
Mais croyez qu'à tout autre il voudra commander.
Je ne souffrirai point, puisqu'il faut vous le dire,
De son fier ascendant le dangereux empire.
Je vous ai prodigué mon service et ma foi,
Et je renonce à vous, s'il l'emporte sur moi.

CATILINA.

J'y consens : faites plus; arrachez-moi la vie,
Je m'en déclare indigne, et je la sacrifie,
Si je permets jamais, de nos grandeurs jaloux,
Qu'un autre ose penser à s'élever sur nous :
Mais souffrez qu'à César votre intérêt me lie :
Je le flatte aujourd'hui, demain je l'humilie.
Je ferai plus peut-être : en un mot, vous pensez
Que sur nos intérêts mes yeux s'ouvrent assez.
(*à Céthégus.*)
Va; prépare en secret le départ d'Aurélie;
Que des seuls conjurés sa maison soit remplie.
De ces lieux cependant qu'on écarte ses pas;
Craignons de son amour les funestes éclats.
Par un autre chemin tu reviendras m'attendre
Vers ces lieux retirés où César va m'entendre.

SURA.

Enfin donc sans César vous n'entreprenez rien?
Nous attendrons le fruit de ce grand entretien.

CATILINA.

Allez : j'espère en vous plus que dans César même.

CÉTHÉGUS.

Je cours exécuter ta volonté suprême,
Et sous tes étendards à jamais réunir
Ceux qui mettent leur gloire à savoir t'obéir.

SCÈNE III.

CATILINA, CÉSAR.

CATILINA.

Eh bien ! César, eh bien ! toi de qui la fortune
Dès le temps de Sylla me fut toujours commune,
Toi, dont j'ai présagé les éclatants destins,
Toi, né pour être un jour le premier des Romains,
N'es-tu donc aujourd'hui que le premier esclave
Du fameux plébéien qui t'irrite et te brave?
Tu le hais, je le sais, et ton œil pénétrant
Voit, pour s'en affranchir, ce que Rome entreprend.
Et tu balancerais? et ton ardent courage
Craindrait de nous aider à sortir d'esclavage?
Des destins de la terre il s'agit aujourd'hui,
Et César souffrirait qu'on les changeât sans lui?
Quoi ! n'es-tu plus jaloux du nom du grand Pompée?
Ta haine pour Caton s'est-elle dissipée?
N'es-tu pas indigné de servir les autels,
Quand Cicéron préside au destin des mortels,
Quand l'obscur habitant des rives du Fibrène
Siége au-dessus de toi sur la pourpre romaine?
Souffriras-tu long-temps tous ces rois fastueux,
Cet heureux Lucullus, brigand voluptueux,
Fatigué de sa gloire, énervé de mollesse;
Un Crassus étonné de sa propre richesse,
Dont l'opulence avide, osant nous insulter,
Asservirait l'Etat, s'il daignait l'acheter?
Ah! de quelque côté que tu jettes la vue,
Vois Rome turbulente, ou Rome corrompue;
Vois ces lâches vainqueurs, en proie aux factions,
Disputer, dévorer le sang des nations.

Le monde entier t'appelle, et tu restes paisible!
Veux-tu laisser languir ce courage invincible?
De Rome qui te parle as-tu quelque pitié?
César est-il fidèle à ma tendre amitié?

CÉSAR.

Oui, si dans le sénat on te fait injustice,
César te défendra : compte sur mon service.
Je ne peux te trahir; n'exige rien de plus.

CATILINA.

Et tu bornerais là tes vœux irrésolus?
C'est à parler pour moi que tu peux te réduire?

CÉSAR.

J'ai pesé tes projets, je ne veux pas leur nuire;
Je peux leur applaudir, je n'y veux point entrer.

CATILINA.

J'entends : pour les heureux tu veux te déclarer.
Des premiers mouvements spectateur immobile,
Tu veux ravir les fruits de la guerre civile,
Sur nos communs débris établir ta grandeur.

CÉSAR.

Non, je veux des dangers plus dignes de mon cœur.
Ma haine pour Caton, ma fière jalousie
Des lauriers dont Pompée est couvert en Asie,
Le crédit, les honneurs, l'éclat de Cicéron,
Ne m'ont déterminé qu'à surpasser leur nom.
Sur les rives du Rhin, de la Seine, et du Tage,
La victoire m'appelle, et voilà mon partage.

CATILINA.

Commence donc par Rome, et songe que demain
J'y pourrais avec toi marcher en souverain.

CÉSAR.

Ton projet est bien grand, peut-être téméraire;
Il est digne de toi; mais, pour ne te rien taire,
Plus il doit t'agrandir, moins il est fait pour moi.

CATILINA.

Comment?

CÉSAR.

Je ne veux pas servir ici sous toi.

CATILINA.

Ah! crois qu'avec César on partage sans peine.

CÉSAR.

On ne partage point la grandeur souveraine.
Va, ne te flatte pas que jamais à son char
L'heureux Catilina puisse enchaîner César.
Tu m'as vu ton ami, je le suis, je veux l'être;
Mais jamais mon ami ne deviendra mon maître.
Pompée en serait digne, et, s'il l'ose tenter,
Ce bras levé sur lui l'attend pour l'arrêter.
Sylla dont tu reçus la valeur en partage,
Dont j'estime l'audace, et dont je hais la rage,
Sylla nous a réduits à la captivité:
Mais s'il ravit l'Empire, il l'avait mérité;
Il soumit l'Hellespont, il fit trembler l'Euphrate,
Il subjugua l'Asie, il vainquit Mithridate.
Qu'as-tu fait? quels Etats, quels fleuves, quelles mers,
Quels rois, par toi vaincus, ont adoré nos fers?
Tu peux avec le temps être un jour un grand homme;
Mais tu n'as pas acquis le droit d'asservir Rome:
Et mon nom, ma grandeur, et mon autorité,
N'ont point encor l'éclat et la maturité,
Le poids qu'exigerait une telle entreprise.
Je vois que tôt ou tard Rome sera soumise.
J'ignore mon destin; mais si j'étais un jour
Forcé par les Romains de régner à mon tour,
Avant que d'obtenir une telle victoire,
J'étendrai, si je puis, leur empire et leur gloire;
Je serai digne d'eux, et je veux que leurs fers,
D'eux-mêmes respectés, de lauriers soient couverts.

CATILINA.

Le moyen que je t'offre est plus aisé peut-être.
Qu'était donc ce Sylla qui s'est fait notre maître?
Il avait une armée, et j'en forme aujourd'hui;
Il m'a fallu créer ce qui s'offrait à lui:
Il profita des temps; et moi je les fais naître.
Je ne dis plus qu'un mot; il fut roi, veux-tu l'être?
Veux-tu de Cicéron subir ici la loi,
Vivre son courtisan, ou régner avec moi?

CÉSAR.

Je ne veux l'un ni l'autre: il n'est pas temps de feindre
J'estime Cicéron, sans l'aimer ni le craindre.
Je t'aime, je l'avoue, et je ne te crains pas.
Divise le sénat, abaisse des ingrats,
Tu le peux, j'y consens; mais si ton âme aspire
Jusqu'à m'oser soumettre à ton nouvel empire,
Ce cœur sera fidèle à tes secrets desseins,
Et ce bras combattra l'ennemi des Romains.
(*il sort.*)

SCÈNE IV.

CATILINA, *seul.*

Ah! qu'il serve, s'il l'ose, au dessein qui m'anime
Et, s'il n'en est l'appui, qu'il en soit la victime.
Sylla voulait le perdre, il le connaissait bien.
Son génie en secret est l'ennemi du mien.
Je ferai ce qu'enfin Sylla craignit de faire.

SCÈNE V.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

SURA.

César s'est-il montré favorable ou contraire ?

CATILINA.

Sa stérile amitié nous offre un faible appui.
Il faut et nous servir, et nous venger de lui.
Nous avons des soutiens plus sûrs et plus fidèles.
Les voici ces héros vengeurs de nos querelles.

SCÈNE VI.

CATILINA, LES CONJURÉS.

CATILINA.

Venez, noble Pison, vaillant Autronius,
Intrépide Vargonte, ardent Statilius ;
Vous tous, braves guerriers de tout rang, de tout âge,
Des plus grands des humains redoutable assemblage;
Venez, vainqueurs des rois, vengeurs des citoyens,
Vous tous, mes vrais amis, mes égaux, mes soutiens ;
Encor quelques moments, un dieu qui vous seconde
Va mettre entre vos mains la maîtresse du monde.
De trente nations malheureux conquérants,
La peine était pour vous, le fruit pour vos tyrans.
Vos mains n'ont subjugué Tigrane et Mithridate,
Votre sang n'a rougi les ondes de l'Euphrate,
Que pour énorgueillir d'indignes sénateurs,
De leurs propres appuis lâches persécuteurs,
Grands par vos travaux seuls, et qui, pour récompense,

Vous permettaient de loin d'adorer leur puissance.
Le jour de la vengeance est arrivé pour vous.
Je ne propose point à votre fier courroux
Des travaux sans périls et des meurtres sans gloire ;
Vous pourriez dédaigner une telle victoire :
A vos cœurs généreux je promets des combats;
Je vois vos ennemis expirants sous vos bras :
Entrez dans leurs palais; frappez, mettez en cendre
Tout ce qui prétendra l'honneur de se défendre ;
Mais sur-tout qu'un concert unanime et parfait
De nos vastes desseins assure en tout l'effet.
A l'heure où je vous parle on doit saisir Préneste ;
Des soldats de Sylla le redoutable reste,
Par des chemins divers et des sentiers obscurs,
Du fond de la Toscane avance vers ces murs.
Ils arrivent; je sors, et je marche à leur tête.
Au dehors, au dedans, Rome est votre conquête.
Je combats Pétréius, et je m'ouvre en ces lieux,
Au pied du capitole, un chemin glorieux.
C'est là que par les droits que vous donne la guerre
Nous montons en triomphe au trône de la terre,
A ce trône souillé par d'indignes Romains,
Mais lavé dans leur sang, et vengé par vos mains.
Curius et les siens doivent m'ouvrir les portes.
(*il s'arrête un moment, puis il s'adresse à un conjuré.*)
Vous, des gladiateurs aurons-nous les cohortes ?
Leur joignez-vous sur-tout ces braves vétérans,
Qu'un odieux repos fatigua trop long-temps ?

LENTULUS.

Je dois les amener sitôt que la nuit sombre
Cachera sous son voile et leur marche et leur nombre;
Je les armerai tous dans ce lieu retiré.

CATILINA.

Vous, du mont Célius êtes-vous assuré ?

STATILIUS.

Les gardes sont séduits ; on peut tout entreprendre.

CATILINA.

Vous, au mont Aventin que tout soit mis en cendre.
Dès que de Mallius vous verrez les drapeaux,
De ce signal terrible allumez les flambeaux.
Aux maisons des proscrits que la mort soit portée.
La première victime à mes yeux présentée,
Vous l'avez tous juré, doit être Cicéron :
Immolez César même, oui, César, et Caton.
Eux morts, le sénat tombe, et nous sert en silence.
Déja notre fortune aveugle sa prudence;
Dans ces murs, sous son temple, à ses yeux, sous ses pas,
Nous disposons en paix l'appareil du trépas.
Sur-tout avant le temps ne prenez point les armes.
Que la mort des tyrans précède les alarmes ;
Que Rome et Cicéron tombent du même fer;
Que la foudre en grondant les frappe avec l'éclair.
Vous avez dans vos mains le destin de la terre ;
Ce n'est point conspirer, c'est déclarer la guerre,
C'est reprendre vos droits, et c'est vous resaisir
De l'univers domté qu'on osait vous ravir.
(*à Céthégus et à Lentulus-Sura.*)
Vous, de ces grands desseins les auteurs magnanimes,
Venez dans le sénat, venez voir vos victimes.
De ce consul encor nous entendrons la voix;
Croyez qu'il va parler pour la dernière fois.
Et vous, dignes Romains, jurez par cette épée,
Qui du sang des tyrans sera bientôt trempée,
Jurez tous de périr ou de vaincre avec moi.

MARTIAN.

Oui, nous le jurons tous par ce fer et par toi.

UN AUTRE CONJURÉ.

Périsse le sénat!

MARTIAN.

Périsse l'infidèle
Qui pourra différer de venger ta querelle!
Si quelqu'un se repent, qu'il tombe sous nos coups!

CATILINA.

Allez, et cette nuit Rome entière est à vous.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

CATILINA, CÉTHÉGUS, affranchis, MARTIAN, SEPTIME.

CATILINA.

Tout est-il prêt? enfin l'armée avance-t-elle ?

MARTIAN.

Oui, seigneur : Mallius, à ses serments fidèle,
Vient entourer ces murs aux flammes destinés.
Au dehors, au dedans, les ordres sont donnés.
Les conjurés en foule au carnage s'excitent,
Et des moindres délais leurs courages s'irritent.
Prescrivez le moment où Rome doit périr.

CATILINA.

Sitôt que du sénat vous me verrez sortir,
Commencez à l'instant nos sanglants sacrifices ;
Que du sang des proscrits les fatales prémices
Consacrent sous vos mains ce redoutable jour.
Observez, Martian, vers cet obscur détour,
Si d'un consul trompé les ardents émissaires
Oseraient épier nos terribles mystères.

CÉTHÉGUS.

Peut-être avant le temps faudrait-il l'attaquer
Au milieu du sénat qu'il vient de convoquer :
Je vois qu'il prévient tout, et que Rome alarmée..

CATILINA.

Prévient-il Mallius? prévient-il mon armée?
Connaît-il mes projets? sait-il, dans son effroi,
Que Mallius n'agit, n'est armé que pour moi?
Suis-je fait pour fonder ma fortune et ma gloire
Sur un vain brigandage, et non sur la victoire?
Va, mes desseins sont grands autant que mesurés;
Les soldats de Sylla sont mes vrais conjurés.
Quand des mortels obscurs, et de vils téméraires,
D'un complot mal tissu forment les nœuds vulgaires,
Un seul ressort qui manque à leurs pièges tendus,
Détruit l'ouvrage entier, et l'on n'y revient plus.
Mais des mortels choisis, et tels que nous le sommes,
Ces desseins si profonds, ces crimes des grands hommes,
Cette élite indomtable, et ce superbe choix
Des descendants de Mars et des vainqueurs des rois;
Tous ces ressorts secrets, dont la force assurée
Trompe de Cicéron la prudence égarée,
Un feu dont l'étendue embrase au même instant
Les Alpes, l'Apennin, l'aurore et le couchant,
Que Rome doit nourrir, que rien ne peut éteindre:
Voilà notre destin; dis-moi s'il est à craindre.

CÉTHÉGUS.

Sous le nom de César Préneste est-elle à nous?

CATILINA.

C'est là mon premier pas; c'est un des plus grands coups
Qu'au sénat incertain je porte en assurance.
Tandis que Nonnius tombe sous ma puissance,
Tandis qu'il est perdu, je fais semer le bruit
Que tout ce grand complot par lui-même est conduit.
La moitié du sénat croit Nonnius complice.
Avant qu'on délibère, avant qu'on s'éclaircisse,

Avant que ce sénat, si lent dans ses débats,
Ait démêlé le piège où j'ai conduit ses pas,
Mon armée est dans Rome, et la terre asservie.
Allez, que de ces lieux on enlève Aurélie,
Et que rien ne partage un si grand intérêt.

SCÈNE II.

AURÉLIE, CATILINA, CÉTHÉGUS, *etc.*

AURÉLIE, *une lettre à la main.*

Lis ton sort et le mien, ton crime et ton arrêt;
Voilà ce qu'on m'écrit.

CATILINA.

Quelle main téméraire...
Eh bien! je reconnais le seing de votre père.

AURÉLIE.

Lis...

CATILINA *lit la lettre.*

« La mort trop long-temps a respecté mes jours;
« Une fille que j'aime en termine le cours.
« Je suis trop bien puni, dans ma triste vieillesse,
« De cet hymen affreux qu'a permis ma faiblesse.
« Je sais de votre époux les complots odieux.
« César qui nous trahit veut enlever Préneste.
« Vous avez partagé leur trahison funeste.
« Repentez-vous, ingrate, ou périssez comme eux... »
Mais comment Nonnius aurait-il pu connaître
Des secrets qu'un consul ignore encor peut-être?

CÉTHÉGUS.

Ce billet peut vous perdre.

CATILINA, *à Céthégus.*

Il pourra nous servir.

(*à Aurélie.*)

Il faut tout vous apprendre, il faut tout éclaircir.
Je vais armer le monde, et c'est pour ma défense.
Vous, dans ce jour de sang marqué pour ma puissance,
Voulez-vous préférer un père à votre époux?
Pour la dernière fois dois-je compter sur vous?

AURÉLIE.

Tu m'avais ordonné le silence et la fuite;
Tu voulais à mes pleurs dérober ta conduite;
Eh bien! que prétends-tu?

CATILINA.

Partez au même instant;
Envoyez au consul ce billet important.
J'ai mes raisons; je veux qu'il apprenne à connaître
Que César est à craindre, et plus que moi peut-être.
Je n'y suis point nommé; César est accusé:
C'est ce que j'attendais; tout le reste est aisé.
Que mon fils au berceau, mon fils né pour la guerre,
Soit porté dans vos bras aux vainqueurs de la terre.
Ne rentrez avec lui dans ces murs abhorrés
Que quand j'en serai maître, et quand vous régnerez.
Notre hymen est secret; je veux qu'on le publie
Au milieu de l'armée, aux yeux de l'Italie;
Je veux que votre père, humble dans son courroux,
Soit le premier sujet qui tombe à vos genoux.
Partez, daignez me croire, et laissez-vous conduire;
Laissez-moi mes dangers, ils doivent me suffire,
Et ce n'est pas à vous de partager mes soins:
Vainqueur et couronné, cette nuit je vous joins.

AURÉLIE.

Tu vas ce jour dans Rome ordonner le carnage?

CATILINA.

Oui, de nos ennemis j'y vais punir la rage.

Tout est prêt, on m'attend.

AURÉLIE.

Commence donc par moi,
Commence par ce meurtre, il est digne de toi :
Barbare, j'aime mieux, avant que tout périsse,
Expirer par tes mains, que vivre ta complice.

CATILINA.

Qu'au nom de nos liens votre esprit raffermi...

CÉTHÉGUS.

Ne désespérez point un époux, un ami.
Tout vous est confié ; la carrière est ouverte ;
Et reculer d'un pas, c'est courir à sa perte.

AURÉLIE.

Ma perte fut certaine au moment où mon cœur
Reçut de vos conseils le poison séducteur ;
Quand j'acceptai sa main, quand je fus abusée,
Attachée à son sort, victime méprisée,
Vous pensez que mes yeux timides, consternés,
Respecteront toujours vos complots forcenés ;
Malgré moi, sur vos pas vous m'avez su conduire.
J'aimais ; il fut aisé, cruels, de me séduire !
Et c'est un crime affreux dont on doit vous punir,
Qu'à tant d'atrocités l'amour ait pu servir.
Dans mon aveuglement, que ma raison déplore,
Ce reste de raison m'éclaire au moins encore ;
Il fait rougir mon front de l'abus détesté
Que vous avez tous fait de ma crédulité.
L'amour me fit coupable, et je ne veux plus l'être ;
Je ne veux point servir les attentats d'un maître ;
Je renonce à mes vœux, à ton crime, à ta foi ;
Mes mains, mes propres mains s'armeront contre toi.
Frappe, et traîne dans Rome embrasée et fumante,
Pour ton premier exploit, ton épouse expirante ;
Fais périr avec moi l'enfant infortuné

Que les dieux en courroux à mes vœux ont donné ;
Et couvert de son sang, libre dans ta furie,
Barbare, assouvis-toi du sang de ta patrie.

CATILINA.

C'est donc là ce grand cœur, et qui me fut soumis ?
Ainsi vous vous rangez parmi mes ennemis?
Ainsi dans la plus juste et la plus noble guerre
Qui jamais décida du destin de la terre,
Quand je brave un consul, et Pompée, et Caton,
Mes plus grands ennemis seront dans ma maison ?
Les préjugés romains de votre faible père
Arment contre moi-même une épouse si chère?
Et vous mêlez enfin la menace à l'effroi ?

AURÉLIE.

Je menace le crime... et je tremble pour toi.
Dans mes emportements vois encor ma tendresse ;
Frémis d'en abuser, c'est ma seule faiblesse.
Crains...

CATILINA.

Cet indigne mot n'est pas fait pour mon cœur.
Ne me parlez jamais de paix ni de terreur ;
C'est assez m'offenser. Écoutez : je vous aime ;
Mais ne présumez pas que, m'oubliant moi-même,
J'immole à mon amour ces amis généreux,
Mon parti, mes desseins ; et l'empire avec eux.
Vous n'avez pas osé regarder la couronne ;
Jugez de mon amour, puisque je vous pardonne :
Mais sachez...

AURÉLIE.

La couronne où tendent tes desseins,
Cet objet du mépris du reste des Romains,
Va, je l'arracherais sur mon front affermie,
Comme un signe insultant d'horreur et d'infamie.
Quoi ! tu m'aimes assez pour ne te pas venger,

Pour ne me punir pas de t'oser outrager,
Pour ne pas ajouter ta femme à tes victimes ?
Et moi, je t'aime assez pour arrêter tes crimes.
Et je cours...

SCÈNE III.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, AURÉLIE, *etc.*

SURA.

C'en est fait, et nous sommes perdus ;
Nos amis sont trahis, nos projets confondus.
Préneste entre nos mains n'a point été remise ;
Nonnius vient dans Rome ; il sait notre entreprise.
Un de nos confidents dans Préneste arrêté
A subi les tourments, et n'a point résisté.
Nous avons trop tardé ; rien ne peut nous défendre ;
Nonnius au sénat vient accuser son gendre ;
Il va chez Cicéron, qui n'est que trop instruit.

AURÉLIE.

Eh bien ! de tes forfaits tu vois quel est le fruit.
Voilà ces grands desseins où j'aurais dû souscrire,
Ces destins de Sylla, ce trône, cet Empire !
Es-tu désabusé ? tes yeux sont-ils ouverts ?

CATILINA, *après un moment de silence.*

Je ne m'attendais pas à ce nouveau revers.
Mais... me trahiriez-vous ?

AURÉLIE.

Je le devrais peut-être.
Je devrais servir Rome, en la vengeant d'un traître :
Nos dieux m'en avoueraient. Je ferai plus ; je veux
Te rendre à ton pays, et vous sauver tous deux.
Ce cœur n'a pas toujours la faiblesse en partage.

Je n'ai point tes fureurs, mais j'aurai ton courage ;
L'amour en donne au moins. J'ai prévu le danger,
Ce danger est venu, je veux le partager.
Je vais trouver mon père; il faudra que j'obtienne
Qu'il m'arrache la vie, ou qu'il sauve la tienne.
Il m'aime, il est facile, il craindra devant moi
D'armer le désespoir d'un gendre tel que toi.
J'irai parler de paix à Cicéron lui-même.
Ce consul qui te craint, ce sénat où l'on t'aime,
Où César te soutient, où ton nom est puissant,
Se tiendront trop heureux de te croire innocent.
On pardonne aisément à ceux qui sont à craindre.
Repens-toi seulement, mais repens-toi sans feindre;
Il n'est que ce parti quand on est découvert:
Il blesse ta fierté, mais tout autre te perd :
Et je te donne au moins, quoi qu'on puisse entreprendre,
Le temps de quitter Rome, ou d'oser t'y défendre.
Plus de reproche ici sur tes complots pervers :
Coupable, je t'aimais; malheureux, je te sers :
Je mourrai pour sauver et tes jours et ta gloire.
Adieu : Catilina doit apprendre à me croire;
Je l'avais mérité.

CATILINA, *l'arrêtant.*

Que faire, et quel danger?
Ecoutez... Le sort change, il me force à changer...
Je me rends... je vous cède... il faut vous satisfaire...
Mais... songez qu'un époux est pour vous plus qu'un père,
Et que, dans le péril dont nous sommes pressés,
Si je prends un parti, c'est vous qui m'y forcez.

AURÉLIE.

Je me charge de tout, fût-ce encor de ta haine.
Je te sers, c'est assez. Fille, épouse, et Romaine,

Voilà tous mes devoirs, je les suis ; et le tien
Est d'égaler un cœur aussi pur que le mien.

SCÈNE IV.

CATILINA, CÉTHÉGUS, AFFRANCHIS, LENTULUS-SURA.

SURA.

Est-ce Catilina que nous venons d'entendre ?
N'es-tu de Nonnius que le timide gendre ?
Esclave d'une femme, et d'un seul mot troublé,
Ce grand cœur s'est rendu sitôt qu'elle a parlé.

CÉTHÉGUS.

Non, tu ne peux changer ; ton génie invincible
Animé par l'obstacle en sera plus terrible.
Sans ressource à Préneste, accusés au sénat,
Nous pourrions être encor les maîtres de l'Etat ;
Nous le ferions trembler, même dans les supplices.
Nous avons trop d'amis, trop d'illustres complices,
Un parti trop puissant, pour ne pas éclater.

SURA.

Mais avant le signal on peut nous arrêter.
C'est lorsque dans la nuit le sénat se sépare,
Que le parti s'assemble, et que tout se déclare.
Que faire ?

CÉTHÉGUS, *à Catilina.*

Tu te tais, et tu frémis d'effroi ?

CATILINA.

Oui, je frémis du coup que mon sort veut de moi.

SURA.

J'attends peu d'Aurélie ; et, dans ce jour funeste,
Vendre cher notre vie est tout ce qui nous reste.

CATILINA.

Je compte les moments, et j'observe les lieux.
Aurélie en flattant ce vieillard odieux,
En le baignant de pleurs, en lui demandant grâce,
Suspendra, pour un temps, sa course et sa menace.
Cicéron que j'alarme est ailleurs arrêté :
C'en est assez, amis, tout est en sûreté.
Qu'on transporte soudain les armes nécessaires ;
Armez tout, affranchis, esclaves et sicaires ;
Débarrassez l'amas de ces lieux souterrains,
Et qu'il en reste encore assez pour mes desseins.
Vous, fidèle affranchi, brave et prudent Septime,
Et vous, cher Martian, qu'un même zèle anime,
Observez Aurélie, observez Nonnius :
Allez ; et dans l'instant qu'ils ne se verront plus,
Abordez-le en secret de la part de sa fille ;
Peignez-lui son danger, celui de sa famille ;
Attirez-le, en parlant, vers ce détour obscur
Qui conduit au chemin de Tibur et d'Anxur :
Là, saisissant tous deux le moment favorable,
Vous... Ciel ! que vois-je ?

SCÈNE V.

CICÉRON, LES PRÉCÉDENTS.

CICÉRON.

Arrête, audacieux coupable ;
Où portes-tu tes pas ? Vous, Céthégus, parlez....
Sénateurs, affranchis, qui vous a rassemblés ?

CATILINA.

Bientôt dans le sénat nous pourrons te l'apprendre.

CÉTHÉGUS.

De ta poursuite vaine on saura s'y défendre.

SURA.

Nous verrons si, toujours prompt à nous outrager,
Le fils de Tullius nous ose interroger.

CICÉRON.

J'ose au moins demander qui sont ces téméraires.
Sont-ils, ainsi que vous, des Romains consulaires
Que la loi de l'État me force à respecter,
Et que le sénat seul ait le droit d'arrêter?
Qu'on les charge de fers; allez, qu'on les entraîne.

CATILINA.

C'est donc toi qui détruis la liberté romaine?
Arrêter des Romains sur tes lâches soupçons!

CICÉRON.

Ils sont de ton conseil, et voilà mes raisons.
Vous-même, frémissez. Licteurs, qu'on m'obéisse.
(*on emmène Septime et Martian.*)

CATILINA.

Implacable ennemi, poursuis ton injustice;
Abuse de ta place, et profite du temps.
Il faudra rendre compte, et c'est où je t'attends.

CICÉRON.

Qu'on fasse à l'instant même interroger ces traîtres.
Va, je pourrai bientôt traiter ainsi leurs maîtres.
J'ai mandé Nonnius: il sait tous tes desseins.
J'ai mis Rome en défense, et Préneste en mes mains.
Nous verrons qui des deux emporte la balance,
Ou de ton artifice, ou de ma vigilance.
Je ne te parle plus ici de repentir;
Je parle de supplice, et veux t'en avertir.
Avec les assassins, sur qui tu te reposes,
Viens t'asseoir au sénat, et suis-moi, si tu l'oses.

SCÈNE VI.

CATILINA, CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA.

CÉTHÉGUS.

Faut-il donc succomber sous les puissants efforts
D'un bras habile et prompt qui rompt tous nos ressorts ?
Faut-il qu'à Cicéron le sort nous sacrifie ?

CATILINA.

Jusqu'au dernier moment ma fureur le défie.
C'est un homme alarmé, que son trouble conduit,
Qui cherche à tout apprendre, et qui n'est pas instruit :
Nos amis arrêtés vont accroître ses peines ;
Ils sauront l'éblouir de clartés incertaines.
Dans ce billet fatal César est accusé.
Le sénat en tumulte est déja divisé.
Mallius et l'armée aux portes vont paraître.
Vous m'avez cru perdu ; marchez, et je suis maître.

SURA.

Nonnius du consul éclaircit les soupçons.

CATILINA.

Il ne le verra pas, c'est moi qui t'en réponds.
Marchez, dis-je ; au sénat parlez en assurance,
Et laissez-moi le soin de remplir ma vengeance.
Allons... Où vais-je ?

CÉTHÉGUS.

Eh bien !

CATILINA.

Aurélie ! ah ! grands dieux !
Qu'allez-vous ordonner de ce cœur furieux ?
Écartez-la, sur-tout : si je la vois paraître,
Tout prêt à vous servir, je tremblerai peut-être.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCÈNE I.

Le théâtre doit représenter le lieu préparé pour le sénat. Cette salle laisse voir une partie de la galerie qui conduit du palais d'Aurélie au temple de Tellus. Un double rang de sièges forme un cercle dans cette salle ; le siège de Cicéron, plus élevé, est au milieu.

CÉTHÉGUS, LENTULUS-SURA, *retirés vers le devant.*

SURA.

Tous ces pères de Rome au sénat appelés,
Incertains de leur sort, et de soupçons troublés,
Ces monarques tremblants tardent bien à paraître.

CÉTHÉGUS.

L'oracle des Romains, ou qui du moins croit l'être,
Dans d'impuissants travaux sans relâche occupé,
Interroge Septime, et, par ses soins trompé,
Il a retardé tout par ses fausses alarmes.

SURA.

Plût au ciel que déja nous eussions pris les armes !
Je crains, je l'avouerai, cet esprit du sénat,
Ces préjugés sacrés de l'amour de l'Etat,
Cet antique respect, et cette idolâtrie
Que réveille en tout temps le nom de la patrie.

CÉTHÉGUS.

La patrie est un nom sans force et sans effet,

On le prononce encor, mais il n'a plus d'objet.
Le fanatisme usé des siècles héroïques
Se conserve, il est vrai, dans des âmes stoïques;
Le reste est sans vigueur, ou fait des vœux pour nous.
Cicéron respecté, n'a fait que des jaloux;
Caton est sans crédit, César nous favorise:
Défendons-nous ici, Rome sera soumise.

SURA.

Mais si Catilina, par sa femme séduit,
De tant de nobles soins nous ravissait le fruit!
Tout homme a sa faiblesse, et cette âme hardie
Reconnaît en secret l'ascendant d'Aurélie.
Il l'aime, il la respecte, il pourra lui céder.

CÉTHÉGUS.

Sois sûr qu'à son amour il saura commander.

SURA.

Mais tu l'as vu frémir; tu sais ce qu'il en coûte
Quand de tels intérêts...

CÉTHÉGUS, *en le tirant à part.*

Caton approche; écoute.

(*Lentulus et Céthégus s'asseyent à un bout de la salle.*

SCÈNE II.

CATON *entre au sénat avec* LUCULLUS, CRASSUS, FAVONIUS, CLODIUS, MURENA, CÉSAR, CATULLUS, MARCELLUS, *etc.*

CATON, *en regardant les deux conjurés.*

Lucullus, je me trompe, ou ces deux confidents
S'occupent en secret de soins trop importants.
Le crime est sur leur front qu'irrite ma présence.
Déjà la trahison marche avec arrogance.

Le sénat qui la voit cherche à dissimuler.
Le démon de Sylla semble nous aveugler;
L'âme de ce tyran dans le sénat respire.

CÉTHÉGUS.

Je vous entends assez, Caton; qu'osez-vous dire?

CATON, *en s'asseyant, tandis que les autres prennent place.*

Que les dieux du sénat, les dieux de Scipion,
Qui contre toi peut-être ont inspiré Caton,
Permettent quelquefois les attentats des traîtres;
Qu'ils ont à des tyrans asservi nos ancêtres;
Mais qu'ils ne mettront pas en de pareilles mains
La maîtresse du monde et le sort des humains.
Pose encore ajouter que son puissant génie,
Qui n'a pu qu'une fois souffrir la tyrannie,
Pourra dans Céthégus, et dans Catilina,
Punir tous les forfaits qu'il permit à Sylla.

CÉSAR.

Caton, que faites-vous? et quel affreux langage!
Toujours votre vertu s'explique avec outrage.
Vous révoltez les cœurs, au lieu de les gagner.
(*César s'assied.*)

CATON, *à César.*

Sur les cœurs corrompus vous cherchez à régner.
Pour les séditieux César toujours facile
Conserve en nos périls un courage tranquille.

CÉSAR.

Caton, il faut agir dans les jours des combats;
Je suis tranquille ici, ne vous en plaignez pas.

CATON.

Je plains Rome, César, et je la vois trahie.
O ciel! pourquoi faut-il qu'aux climats de l'Asie
Pompée en ces périls soit encore arrêté?

CÉSAR.

Quand César est pour vous, Pompée est regretté ?

CATON.

L'amour de la patrie anime ce grand homme.

CÉSAR.

Je lui dispute tout, jusqu'à l'amour de Rome.

SCÈNE III.

CICÉRON, *arrivant avec précipitation, tous les sénateurs se lèvent.*

Ah ! dans quels vains débats perdez-vous ces instants?
Quand Rome à son secours appelle ses enfants,
Qu'elle vous tend les bras, et que ses sept collines
Se couvrent à vos yeux de meurtres, de ruines,
Qu'on a déja donné le signal des fureurs,
Qu'on a déja versé le sang des sénateurs ?

LUCULLUS.

O ciel !

CATON.

Que dites-vous ?

CICÉRON, *debout.*

J'avais d'un pas rapide
Guidé des chevaliers la cohorte intrépide,
Assuré des secours aux postes menacés,
Armé les citoyens avec ordre placés.
J'interrogeais chez moi ceux qu'en ce trouble extrême
Aux yeux de Céthégus j'avais surpris moi-même.
Nonnius mon ami, ce vieillard généreux,
Cet homme incorruptible en ces temps malheureux,
Pour sauver Rome et vous arrive de Préneste.
Il venait m'éclairer dans ce trouble funeste,

M'apprendre jusqu'aux noms de tous les conjurés,
Lorsque de notre sang deux monstres altérés,
A coups précipités frappent ce cœur fidèle,
Et font périr en lui tout le fruit de mon zèle.
Il tombe mort; on court, on vole, on les poursuit;
Le tumulte, l'horreur, les ombres de la nuit,
Le peuple qui se presse, et qui se précipite,
Leurs complices enfin favorisent leur fuite.
J'ai saisi l'un des deux qui, le fer à la main,
Egaré, furieux, se frayait un chemin:
Je l'ai mis dans les fers, et j'ai su que ce traître
Avait Catilina pour complice et pour maître.
(*Cicéron s'assied avec le sénat.*)

SCÈNE IV.

CATILINA, *debout entre* CATON *et* CÉSAR.

(CÉTHÉGUS *est auprès de César, le sénat assis.*)

Oui, sénat, j'ai tout fait, et vous voyez la main
Qui de votre ennemi vient de percer le sein.
Oui, c'est Catilina qui venge la patrie,
C'est moi qui d'un perfide ai terminé la vie.

CICÉRON.

Toi, fourbe? toi, barbare?

CATON.

Oses-tu te vanter?...

CÉSAR.

Nous pourrons le punir; mais il faut l'écouter.

CÉTHÉGUS.

Parle, Catilina, parle, et force au silence
De tous tes ennemis l'audace et l'éloquence.

CICÉRON.

Romains, où sommes-nous?

CATILINA.

Dans les temps du malheur,
Dans la guerre civile, au milieu de l'horreur,
Parmi l'embrasement qui menace le monde,
Parmi des ennemis qu'il faut que je confonde.
Les neveux de Sylla, séduits par ce grand nom,
Ont osé de Sylla montrer l'ambition.
J'ai vu la liberté dans les cœurs expirante,
Le sénat divisé, Rome dans l'épouvante,
Le désordre en tous lieux, et sur-tout Cicéron
Semant ici la crainte ainsi que le soupçon.
Peut-être il plaint les maux dont Rome est affligée:
Il vous parle pour elle; et moi je l'ai vengée.
Par un coup effrayant je lui prouve aujourd'hui
Que Rome et le sénat me sont plus chers qu'à lui.
Sachez que Nonnius était l'âme invisible,
L'esprit qui gouvernait ce grand corps si terrible,
Ce corps de conjurés qui, des monts apennins,
S'étend jusqu'où finit le pouvoir des Romains.
Les moments étaient chers, et les périls extrêmes.
Je l'ai su; j'ai sauvé l'Etat, Rome, et vous-mêmes.
Ainsi par un soldat fut puni Spurius;
Ainsi les Scipions ont immolé Gracchus.
Qui m'osera punir d'un si juste homicide?
Qui de vous peut encor m'accuser?

CICÉRON.

Moi, perfide;
Moi, qu'un Catilina se vante de sauver;
Moi, qui connais ton crime, et qui vais le prouver.
Que ces deux affranchis viennent se faire entendre.
Sénat, voici la main qui mettait Rome en cendre;
Sur un père de Rome il a porté ses coups;

Et vous souffrez qu'il parle, et qu'il s'en vante à vous?
Vous souffrez qu'il vous trompe alors qu'il vous
opprime,
Qu'il fasse insolemment des vertus de son crime?

CATILINA.

Et vous souffrez, Romains, que mon accusateur
Des meilleurs citoyens soit le persécuteur?
Apprenez des secrets que le consul ignore;
Et profitez-en tous, s'il en est temps encore.
Cachez qu'en son palais, et presque sous ces lieux,
Nonnius enfermait l'amas prodigieux
De machines, de traits, de lances et d'épées,
Que dans des flots de sang Rome doit voir trempées.
Rome existe encore, amis, si vous vivez,
C'est moi, c'est mon audace à qui vous le devez.
Pour prix de mon service approuvez mes alarmes;
Sénateurs, ordonnez qu'on saisisse ces armes.

CICÉRON, *aux licteurs.*

Saurez chez Nonnius, allez, et qu'à nos yeux
Il amène sa fille en ces augustes lieux.
Il tremble à ce nom!

CATILINA.

Moi, trembler? je méprise
Cette ressource indigne où ta haine s'épuise.
Quant, le péril croît quand vous délibérez.
Eh bien! sur ma conduite êtes-vous éclairés?

CICÉRON.

Oui, je le suis, Romains, je le suis sur son crime.
Qui de vous peut penser qu'un vieillard magnanime
Ait formé de si loin ce redoutable amas,
Ce dépôt des forfaits et des assassinats?
Dans ta propre maison ta rage industrieuse
Dérobait de mes regards la lumière odieuse;
Nonnius trompé tu choisis le palais,

Et ton noir artifice y cacha tes forfaits.
Peut-être as-tu séduit sa malheureuse fille.
Ah ! cruel ! ce n'est pas la première famille
Où tu portas le trouble, et le crime, et la mort.
Tu traites Rome ainsi : c'est donc là notre sort!
Et, tout couvert d'un sang qui demande vengeance,
Tu veux qu'on t'applaudisse, et qu'on te récompense
Artisan de la guerre, affreux conspirateur,
Meurtrier d'un vieillard, et calomniateur,
Voilà tout ton service, et tes droits, et tes titres.
O vous, des nations jadis heureux arbitres,
Attendez-vous ici, sans force et sans secours,
Qu'un tyran forcené dispose de vos jours ?
Fermerez-vous les yeux au bord des précipices ?
Si vous ne vous vengez, vous êtes ses complices.
Rome ou Catilina doit périr aujourd'hui.
Vous n'avez qu'un moment; jugez entre elle et lui.

CÉSAR.

Un jugement trop prompt est souvent sans justice.
C'est la cause de Rome ; il faut qu'on l'éclaircisse.
Aux droits de nos égaux est-ce à nous d'attenter ?
Toujours dans ses pareils il faut se respecter.
Trop de sévérité tient de la tyrannie.

CATON.

Trop d'indulgence ici tient de la perfidie.
Quoi ! Rome est d'un côté, de l'autre un assassin,
C'est Cicéron qui parle, et l'on est incertain ?

CÉSAR.

Il nous faut une preuve ; on n'a que des alarmes.
Si l'on trouve en effet ces parricides armes,
Et si de Nonnius le crime est avéré,
Catilina nous sert, et doit être honoré.
(*à Catilina.*)
Tu me connais ; en tout je te tiendrai parole.

CICÉRON.

O Rome! ô ma patrie! ô dieux du capitole!
Ainsi d'un scélérat un héros est l'appui!
Agissez-vous pour vous, en nous parlant pour lui?
César, vous m'entendez : et Rome, trop à plaindre,
N'aura donc désormais que ses enfants à craindre?

CLODIUS.

Rome est en sûreté; César est citoyen.
Qui peut avoir ici d'autre avis que le sien?

CICÉRON.

Clodius, achevez : que votre main seconde
La main qui prépara la ruine du monde.
C'en est trop, je ne vois dans ces murs menacés
Que conjurés ardents, et citoyens glacés.
Catilina l'emporte, et sa tranquille rage
Sans crainte et sans danger médite le carnage.
Au rang des sénateurs il est encore admis;
Il proscrit le sénat, et s'y fait des amis;
Il dévore des yeux le fruit de tous ses crimes:
Il vous voit, vous menace, et marque ses victimes :
Et lorsque je m'oppose à tant d'énormités,
César parle de droits et de formalités;
Clodius à mes yeux de son parti se range;
Aucun ne veut souffrir que Cicéron le venge.
Nonnius par ce traître est mort assassiné.
N'avons-nous pas sur lui le droit qu'il s'est donné?
Le devoir le plus saint, la loi la plus chérie,
Est d'oublier la loi pour sauver la patrie.
Mais vous n'en avez plus.

SCÈNE V.

LE SÉNAT, AURÉLIE.

AURÉLIE.

O vous, sacrés vengeurs
Demi-dieux sur la terre, et mes seuls protecteurs;
Consul, auguste appui qu'implore l'innocence;
Mon père, par ma voix, vous demande vengeance
J'ai retiré ce fer enfoncé dans son flanc.
(*en voulant se jeter aux pieds de Cicéron qui la relève.*)
Mes pleurs mouillent vos pieds arrosés de son sang
Secourez-moi, vengez ce sang qui fume encore,
Sur l'infâme assassin que ma douleur ignore.

CICÉRON, *en montrant Catilina.*

Le voici.

AURÉLIE.

Dieux!

CICÉRON.

C'est lui, lui qui l'assassina,
Qui s'en ose vanter.

AURÉLIE.

O ciel, Catilina!
L'ai-je bien entendu? Quoi! monstre sanguinaire
Quoi, c'est toi, c'est ta main qui massacra mon pè
(*des licteurs la soutiennent.*)

CATILINA, *se tournant vers Céthégus, et se jet éperdu entre ses bras.*

Quel spectacle, grands dieux! je suis trop bien pu

CÉTHÉGUS.

A ce fatal objet quel trouble t'a saisi?
Aurélie à nos pieds vient demander vengeance:

Mais, si tu servis Rome, attends ta récompense.

CATILINA, *se tournant vers Aurélie.*

Aurélie, il est vrai... qu'un horrible devoir...
M'a forcé... Respectez mon cœur, mon désespoir...
Songez qu'un nœud plus saint et plus inviolable...

SCÈNE VI.

LE SÉNAT, AURÉLIE, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, on a saisi ce dépôt formidable.

CICÉRON.

Chez Nonnius?

LE CHEF DES LICTEURS.

Chez lui. Ceux qui sont arrêtés
M'accusent que lui seul de tant d'iniquités.

AURÉLIE.

Je comble de la rage et de la calomnie!
On lui donne la mort; on veut flétrir sa vie!
Le cruel dont la main porta sur lui les coups...

CICÉRON.

Achevez.

AURÉLIE.

Justes dieux! où me réduisez-vous?

CICÉRON.

Parlez; la vérité dans son jour doit paraître.
Vous gardez le silence à l'aspect de ce traître;
Vous baissez devant lui vos yeux intimidés;
Il frémit devant vous. Achevez, répondez.

AURÉLIE.

Ah! je vous ai trahis; c'est moi qui suis coupable

CATILINA.

Non, vous ne l'êtes point...

AURÉLIE.

Va, monstre impitoyable;
Va, ta pitié m'outrage, elle me fait horreur.
Dieux! j'ai trop tard connu ma détestable erreur!
Sénat, j'ai vu le crime, et j'ai tû les complices;
Je demandais vengeance, il me faut des supplices.
Ce jour menace Rome, et vous, et l'univers.
Ma faiblesse a tout fait, et c'est moi qui vous perds.
Traître, qui m'as conduite à travers tant d'abymes,
Tu forças ma tendresse à servir tous tes crimes.
Périsse, ainsi que moi, le jour, l'horrible jour
Où ta rage a trompé mon innocent amour!
Ce jour où, malgré moi, secondant ta furie,
Fidèle à mes serments, perfide à ma patrie,
Conduisant Nonnius à cet affreux trépas,
Et, pour mieux l'égorger, le pressant dans mes bras,
J'ai présenté sa tête à ta main sanguinaire!
(*tandis qu'Aurélie parle au bout du théâtre, Cicéron est assis plongé dans la douleur.*)
Murs sacrés! dieux vengeurs! sénat! mânes d'un père!
Romains, voilà l'époux dont j'ai suivi la loi,
Voilà votre ennemi... Perfide, imite-moi.
(*elle se frappe.*)

CATILINA.

Où suis-je? malheureux!

CATON.

O jour épouvantable!

CICÉRON, *se levant.*

Jour trop digne en effet d'un siècle si coupable!

AURÉLIE.

Je devais... un billet remis entre vos mains...
Consul... de tous côtés je vois vos assassins...

Je me meurs...
(*on emmène Aurélie.*)

CICÉRON.

S'il se peut, qu'on la secoure, Aufide;
Qu'on cherche cet écrit. En est-ce assez, perfide?
Sénateurs, vous tremblez, vous ne vous joignez pas
Pour venger tant de sang et tant d'assassinats?
Il vous impose encor. Vous laissez impunie
La mort de Nonnius et celle d'Aurélie?

CATILINA.

Va, toi-même as tout fait; c'est ton inimitié
Qui me rend dans ma rage un objet de pitié;
Toi, dont l'ambition de la mienne rivale,
Dont la fortune heureuse à mes destins fatale,
M'entraîna dans l'abyme où tu me vois plongé.
Tu causas mes fureurs, mes fureurs t'ont vengé.
J'ai haï ton génie, et Rome qui l'adore;
J'ai voulu ta ruine, et je la veux encore.
Je vengerai sur toi tout ce que j'ai perdu;
Ton sang paiera ce sang à tes yeux répandu:
Meurs en craignant la mort, meurs de la mort d'un traître,
D'un esclave échappé que fait punir son maître;
Que tes membres sanglants dans ta tribune épars
Des inconstants Romains repaissent les regards.
Voilà ce qu'en partant ma douleur et ma rage
Dans ces lieux abhorrés te laissent pour présage:
C'est le sort qui t'attend, et qui va s'accomplir;
C'est l'espoir qui me reste, et je cours le remplir.

CICÉRON.

Qu'on saisisse ce traître.

CÉTHÉGUS.

En as-tu la puissance?

SURA.

Oses-tu prononcer, quand le sénat balance?

CATILINA.

La guerre est déclarée; amis, suivez mes pas.
C'en est fait: le signal vous appelle aux combats.
Vous, sénat incertain, qui venez de m'entendre,
Choisissez à loisir le parti qu'il faut prendre.
(*il sort avec quelques sénateurs de son parti.*)

CICÉRON.

Eh bien! choisissez donc, vainqueurs de l'univers,
De commander au monde, ou de porter des fers.
O grandeur des Romains! ô majesté flétrie!
Sur le bord du tombeau, réveille-toi, patrie!
Lucullus, Muréna, César même, écoutez!
Rome demande un chef en ces calamités;
Gardons l'égalité pour des temps plus tranquilles:
Les Gaulois sont dans Rome, il vous faut des Camilles!
Il faut un dictateur, un vengeur, un appui:
Qu'on nomme le plus digne, et je marche sous lui.

SCÈNE VII.

LE SÉNAT, LE CHEF DES LICTEURS.

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, en secourant la mourante Aurélie,
Que nos soins vainement rappelaient à la vie,
J'ai trouvé ce billet par son père adressé.

CICÉRON, *en lisant.*

Quoi, d'un danger plus grand l'Etat est menacé!
«César, qui nous trahit, veut enlever Préneste.»
Vous, César, vous trempiez dans ce complot funeste!
Lisez, mettez le comble à des malheurs si grands.

César, étiez-vous fait pour servir des tyrans ?

CÉSAR.

J'ai lu ; je suis Romain, notre perte s'annonce.
Le danger croît, j'y vole, et voilà ma réponse.
(*il sort.*)

CATON.

Sa réponse est douteuse, il est trop leur appui.

CICÉRON.

Marchons, servons l'Etat contre eux et contre lui.
(*à une partie des sénateurs.*)
Vous, si les derniers cris d'Aurélie expirante,
Ceux du monde ébranlé, ceux de Rome sanglante,
Ont réveillé dans vous l'esprit de vos aïeux,
Courez au capitole, et défendez vos dieux :
Du fier Catilina soutenez les approches.
Je ne vous ferai point d'inutiles reproches
D'avoir pu balancer entre ce monstre et moi.
(*à d'autres sénateurs.*)
Vous, sénateurs blanchis dans l'amour de la loi,
Nommez un chef enfin, pour n'avoir point de maîtres,
Amis de la vertu, séparez-vous des traîtres.
(*les sénateurs se séparent de Céthégus et de Lentulus-Sura.*)
Point d'esprit de parti, de sentiments jaloux :
C'est par-là que jadis Sylla régna sur nous.
Je vole en tous les lieux où vos dangers m'appellent,
Où de l'embrasement les flammes étincellent.
Dieux ! animez ma voix, mon courage et mon bras,
Et sauvez les Romains, dussent-ils être ingrats !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

CATON, ET UNE PARTIE DES SÉNATEURS *de bout en habit de guerre.*

CLODIUS, *à Caton.*

Quoi ! lorsque défendant cette enceinte sacrée
A peine aux factieux nous en fermons l'entrée,
Quand par-tout le sénat s'exposant au danger
Aux ordres d'un Samnite a daigné se ranger ;
Cet altier plébéien nous outrage et nous brave :
Il sert un peuple libre, et le traite en esclave !
Un pouvoir passager est à peine en ses mains,
Il ose en abuser, et contre des Romains,
Contre ceux dont le sang a coulé dans la guerre !
Les cachots sont remplis des vainqueurs de la terre ;
Et cet homme inconnu, ce fils heureux du sort,
Condamne insolemment ses maîtres à la mort.
Catilina pour nous serait moins tyrannique ;
On ne le verrait point flétrir la république.
Je partage avec vous les malheurs de l'État ;
Mais je ne peux souffrir la honte du sénat.

CATON.

La honte, Clodius, n'est que dans vos murmures.
Allez de vos amis déplorer les injures ;
Mais sachez que le sang de nos patriciens,
Ce sang des Céthégus et des Cornéliens,
Ce sang si précieux, quand il devient coupable,

Devient le plus abject et le plus condamnable.
Regrettez, respectez ceux qui nous ont trahis;
On les mène à la mort, et c'est par mon avis.
Celui qui vous sauva les condamne au supplice.
De quoi vous plaignez-vous? est-ce de sa justice?
Est-ce elle qui produit cet indigne courroux?
En craignez-vous la suite, et la méritez-vous?
Quand vous devez la vie aux soins de ce grand homme,
Vous osez l'accuser d'avoir trop fait pour Rome!
Murmurez, mais tremblez; la mort est sur vos pas.
Il n'est pas encor temps de devenir ingrats.
On a dans les périls de la reconnaissance;
Et c'est le temps du moins d'avoir de la prudence:
Catilina paraît jusqu'au pied du rempart;
On ne sait point encor quel parti prend César,
S'il veut ou conserver, ou perdre la patrie;
Cicéron agit seul, et seul se sacrifie;
Et vous considérez, entourés d'ennemis,
Si celui qui vous sert vous a trop bien servis.

CLODIUS.

Caton, plus implacable encor que magnanime,
Aime les châtiments plus qu'il ne hait le crime.
Respectez le sénat; ne lui reprochez rien.
Vous parlez en censeur; il nous faut un soutien.
Quand la guerre s'allume, et quand Rome est en cendre,
Les édits d'un consul pourront-ils nous défendre?
N'a-t-il contre une armée, et des conspirateurs,
Que l'orgueil des faisceaux, et les mains des licteurs?
Vous parlez de dangers? Pensez-vous nous instruire
Que ce peuple insensé s'obstine à se détruire?
Vous redoutez César! Et qui n'est informé
Combien Catilina de César fut aimé?
Dans le péril pressant qui croît et nous obsède,

Vous montrez tous nos maux; montrez-vous le remède ?

CATON.

Oui, j'ose conseiller, esprit fier et jaloux,
Que l'on veille à-la-fois sur César et sur vous.
Je conseillerais plus; mais voici votre père.

SCÈNE II.

CICÉRON, CATON, UNE PARTIE DES SÉNATEURS.

CATON, *à Cicéron.*

Viens; tu vois des ingrats. Mais Rome te défère
Les noms, les sacrés noms de père et de vengeur;
Et l'envie à tes pieds t'admire avec terreur.

CICÉRON.

Romains, j'aime la gloire, et ne veux point m'en taire;
Des travaux des humains c'est le digne salaire.
Sénat, en vous servant il la faut acheter :
Qui n'ose la vouloir, n'ose la mériter.
Si j'applique à vos maux une main salutaire,
Ce que j'ai fait est peu, voyons ce qu'il faut faire.
Le sang coulait dans Rome : ennemis, citoyens,
Gladiateurs, soldats, chevaliers, plébéiens,
Etalaient à mes yeux la déplorable image
Et d'une ville en cendre et d'un champ de carnage ;
La flamme, en s'élançant de cent toits dévorés,
Dans l'horreur du combat guidait les conjurés.
Céthégus et Sura s'avançaient à leur tête :
Ma main les a saisis; leur juste mort est prête.
Mais quand j'étouffe l'hydre, il renaît en cent lieux :
Il faut fendre par-tout les flots des factieux.
Tantôt Catilina, tantôt Rome l'emporte.
Il marche au Quirinal, il s'avance à la porte ;

Et là, sur des amas de mourants et de morts,
Ayant fait à mes yeux d'incroyables efforts,
Il se fraye un passage, il vole à son armée.
J'ai peine à rassurer Rome entière alarmée.
Antoine, qui s'oppose au fier Catilina,
A tous ces vétérans aguerris sous Sylla,
Antoine, que poursuit notre mauvais génie,
Par un coup imprévu voit sa force affaiblie,
Et son corps accablé, désormais sans vigueur,
Sert mal en ces moments les soins de son grand cœur;
Pétréius étonné vainement le seconde.
Ainsi de tous côtés la maîtresse du monde,
Assiégée au dehors, embrasée au dedans,
Est cent fois en un jour à ses derniers moments.

CRASSUS.

Que fait César?

CICÉRON.

Il a, dans ce jour mémorable,
Déployé, je l'avoue, un courage indomtable;
Mais Rome exigeait plus d'un cœur tel que le sien.
Il n'est pas criminel, il n'est pas citoyen.
Je l'ai vu dissiper les plus hardis rébelles;
Mais bientôt, ménageant des Romains infidèles,
Il s'efforçait de plaire aux esprits égarés,
Aux peuples, aux soldats, et même aux conjurés;
Dans le péril horrible où Rome était en proie,
Son front laissait briller une secrète joie;
Sa voix, d'un peuple entier sollicitant l'amour,
Semblait inviter Rome à le servir un jour;
D'un trop coupable sang sa main était avare.

CATON.

Je vois avec horreur tout ce qu'il nous prépare.
Je le redis encore, et veux le publier,
De César en tout temps il faut se défier.

SCÈNE III.

LE SÉNAT, CÉSAR.

CÉSAR.

Eh bien ! dans ce sénat, trop prêt à se détruire,
La vertu de Caton cherche encore à me nuire.
De quoi m'accuse-t-il ?

CATON.

D'aimer Catilina,
De l'avoir protégé lorsqu'on le soupçonna,
De ménager encor ceux qu'on pouvait abattre,
De leur avoir parlé quand il fallait combattre.

CÉSAR.

Un tel sang n'est pas fait pour teindre mes lauriers.
Je parle aux citoyens, je combats les guerriers.

CATON.

Mais tous ces conjurés, ce peuple de coupables,
Que sont-ils à vos yeux?

CÉSAR.

Des mortels méprisables.
A ma voix, à mes coups ils n'ont pu résister.
Qui se soumet à moi n'a rien à redouter.
C'est maintenant qu'on donne un combat véritable.
Des soldats de Sylla l'élite redoutable
Est sous un chef habile, et qui sait se venger.
Voici le vrai moment où Rome est en danger.
Pétréius est blessé, Catilina s'avance.
Le soldat sous les murs est à peine en défense.
Les guerriers de Sylla font trembler les Romains.
Qu'ordonnez-vous, consul? et quels sont vos desseins?

CICÉRON.

Les voici : que le ciel m'entende et les couronne !

Vous avez mérité que Rome vous soupçonne!
Je veux laver l'affront dont vous êtes chargé,
Je veux qu'avec l'Etat votre honneur soit vengé.
Au salut des Romains je vous crois nécessaire;
Je vous connais, je sais ce que vous pouvez faire,
Je sais quels intérêts vous peuvent éblouir:
César veut commander, mais il ne peut trahir.
Vous êtes dangereux, vous êtes magnanime.
En me plaignant de vous, je vous dois mon estime.
Partez, justifiez l'honneur que je vous fais.
Le monde entier sur vous a les yeux désormais.
Secondez Pétréius, et délivrez l'Empire.
Méritez que Caton vous aime et vous admire.
Dans l'art des Scipions vous n'avez qu'un rival.
Nous avons des guerriers, il faut un général:
Vous l'êtes, c'est sur vous que mon espoir se fonde;
César, entre vos mains je mets le sort du monde.

CÉSAR, *en l'embrassant.*

Cicéron à César a dû se confier;
Je vais mourir, seigneur, ou vous justifier. (*il sort.*)

CATON.

De son ambition vous allumez les flammes.

CICÉRON.

Va; c'est ainsi qu'on traite avec les grandes âmes.
Je l'enchaîne à l'Etat en me fiant à lui.
Ma générosité le rendra notre appui.
Apprends à distinguer l'ambitieux du traître.
S'il n'est pas vertueux, ma voix le force à l'être.
Un courage indomté, dans le cœur des mortels,
Fait ou les grands héros ou les grands criminels.
Qui du crime à la terre a donné les exemples,
S'il eût aimé la gloire, eût mérité des temples.
Catilina lui-même, à tant d'horreurs instruit,
Eût été Scipion, si je l'avais conduit.

Je réponds de César, il est l'appui de Rome.
J'y vois plus d'un Sylla, mais j'y vois un grand homme.
(*se tournant vers le chef des licteurs, qui entre en armes.*)
Eh bien! les conjurés?

LE CHEF DES LICTEURS.

Seigneur, ils sont punis:
Mais leur sang a produit de nouveaux ennemis;
C'est le feu de l'Etna qui couvait sous la cendre;
Un tremblement de plus va par-tout le répandre;
Et si de Pétréius le succès est douteux,
Ces murs sont embrasés, vous tombez avec eux.
Un nouvel Annibal nous assiège et nous presse;
D'autant plus redoutable en sa cruelle adresse,
Que jusqu'au sein de Rome, et parmi ses enfants,
En creusant vos tombeaux il a des partisans.
On parle en sa faveur dans Rome qu'il ruine;
Il l'attaque au dehors, au dedans il domine;
Tout son génie y règne, et cent coupables voix
S'élèvent contre vous, et condamnent vos lois.
Les plaintes des ingrats et les clameurs des traîtres
Réclament contre vous les droits de nos ancêtres,
Redemandent le sang répandu par vos mains:
On parle de punir le vengeur des Romains.

CLODIUS.

Vos égaux après tout, que vous deviez entendre,
Par vous seul condamnés, n'ayant pu se défendre,
Semblent autoriser...

CICÉRON.

Clodius, arrêtez;
Renfermez votre envie et vos témérités:
Ma puissance absolue est de peu de durée;
Mais, tant qu'elle subsiste, elle sera sacrée.
Vous aurez tout le temps de me persécuter;

Mais, quand le péril dure, il faut me respecter.
Je connais l'inconstance aux humains ordinaire;
J'attends sans m'ébranler les retours du vulgaire.
Scipion accusé sur des prétextes vains
Remercia les dieux, et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand homme:
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.
A l'Etat, malgré vous, j'ai consacré mes jours;
Et, toujours envié, je servirai toujours.

CATON.

Permettez que dans Rome encor je me présente,
Que j'aille intimider une foule insolente,
Que je vole au rempart, que du moins mon aspect
Contienne encor César, qui m'est toujours suspect.
Et si, dans ce grand jour, la fortune contraire...

CICÉRON.

Caton, votre présence est ici nécessaire.
Mes ordres sont donnés; César est au combat;
Caton de la vertu doit l'exemple au sénat,
Il en doit soutenir la grandeur expirante.
Restez... Je vois César, et Rome est triomphante.
(*il court au-devant de César.*)
Ah! c'est donc par vos mains que l'Etat soutenu...

CÉSAR.

Je l'ai servi peut-être, et vous m'aviez connu.
Pétréius est couvert d'une immortelle gloire;
Le courage et l'adresse ont fixé la victoire.
Nous n'avons combattu sous ce sacré rempart
Que pour ne rien laisser au pouvoir du hasard,
Que pour mieux enflammer des âmes héroïques
A l'aspect imposant de leurs dieux domestiques.
Métellus, Muréna, les braves Scipions,
Ont soutenu le poids de leurs augustes noms;
Ils ont aux yeux de Rome étalé le courage

Qui subjugua l'Asie, et détruisit Carthage;
Tous sont de la patrie et l'honneur et l'appui.
Permettez que César ne parle point de lui.
Les soldats de Sylla renversés sur la terre
Semblent braver la mort et défier la guerre;
De tant de nations ces tristes conquérants
Menacent Rome encor de leurs yeux expirants.
Si de pareils guerriers la valeur nous seconde,
Nous mettrons sous nos lois ce qui reste du monde.
Mais il est, grâce au ciel, encor de plus grands cœurs,
Des héros plus choisis, et ce sont leurs vainqueurs.
Catilina, terrible au milieu du carnage,
Entouré d'ennemis immolés à sa rage,
Sanglant, couvert de traits, et combattant toujours,
Dans nos rangs éclaircis a terminé ses jours.
Sur des morts entassés l'effroi de Rome expire.
Romain je le condamne, et soldat je l'admire.
J'aimai Catilina; mais vous voyez mon cœur;
Jugez si l'amitié l'emporte sur l'honneur.

CICÉRON.

Tu n'as point démenti mes vœux et mon estime.
Va, conserve à jamais cet esprit magnanime;
Que Rome admire en toi son éternel soutien.
Grands dieux! que ce héros soit toujours citoyen!
Dieux! ne corrompez pas cette âme généreuse;
Et que tant de vertu ne soit pas dangereuse.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES
DANS CE QUATRIÈME VOLUME.

SÉMIRAMIS, tragédie. 5
NANINE, comédie. 81
ORESTE, tragédie. 151
CATILINA, tragédie. 227

17-027

E801
B582p